

Michel Lobrot - Entretien avec Maria Antonia

L'anthropologie

23 mars 2002

Ce premier entretien est consacré au domaine dans lequel je me situe, c'est-à-dire l'anthropologie. Je vais essayer d'une part de définir ce qu'est pour moi l'anthropologie, d'autre part, de dire quelle va être la suite des thèmes que je vais aborder au cours de ces entretiens, environ une dizaine de thèmes.

Je commence par qu'est-ce que l'anthropologie pour moi.

L'anthropologie, d'après les meilleurs auteurs actuels, ce serait une science, la science de l'homme, comme son nom l'indique. En grec, ça veut dire science de l'homme, *anthropos*, *logos*, *anthropologos*. Science qui se distingue de la psychologie, de la sociologie, de l'ethnologie, c'est-à-dire de sciences qui parlent aussi de l'homme, mais qui en parlent d'une manière différente.

Qu'est-ce qui fait la spécificité de l'anthropologie ? Ce serait le fait qu'elle parle de l'homme sous tous ses aspects. Elle ne parle pas uniquement de l'homme du point de vue de son fonctionnement psychologique, comme la psychologie, ni du point de vue de sa vie sociale, comme fait la sociologie ; ni du point de vue des caractéristiques propres à une ethnie, comme fait l'ethnologie. Mais elle englobe tous ses aspects et elle ajoute même quelque chose, à savoir l'homme sous son aspect physique et corporel ; et l'homme sous son aspect écologique. C'est-à-dire l'aspect insertion dans l'espace et insertion dans le temps, du point de vue historique et géographique. L'écologie de l'homme.

Donc, c'est de la psychologie et de la sociologie, mais en ajoutant des aspects physiques et écologiques. Ethnographique aussi.

Ça, c'est l'anthropologie elle-même, telle qu'elle est définie en Europe.

Aux Etats-Unis, ils parlent d'anthropologie culturelle. Le terme anthropologie culturelle est une tautologie, parce que la culture, pour les Américains, c'est l'ensemble des rites, des traditions, des habitudes, des attitudes d'une population donnée. C'est finalement la totalité des aspects de cette population. Alors qu'en Europe, le mot culture signifie autre chose. Il signifie une activité tout à fait particulière, essentiellement créative, auto-centrée, centrée sur elle-même, autotelique. Pour les Européens, c'est ça la culture. Si un Européen parle d'anthropologie culturelle, il entend autre chose que ce qu'entendent les Américains. Donc, ça n'ajoute rien de dire "anthropologie culturelle", puisque finalement, la culture pour les Américains, c'est

l'ensemble du fonctionnement d'une société donnée.

C'est une première chose qui permet de définir l'anthropologie. Mais évidemment, l'anthropologie, c'est une science qui aboutit à une théorie, qui aboutit à des conceptions générales, à des lois éventuellement, des constantes, des principes, etc. Comme toute science, elle a une méthode. La méthode de la psychologie, c'est plus la clinique ou la psychologie expérimentale ; la méthode de la sociologie, c'est plus les enquêtes. Mais la méthode de l'anthropologie, c'est plus une méthode clinique, une méthode historique, à partir de cas et d'examen de cas, et de comparaisons entre des cas. C'est une méthode comparative, où l'on compare par exemple une époque à une autre, un peuple à un autre, etc. On prend une position un peu en survol par rapport à l'histoire en particulier, par rapport au cas. Ça se ramène en définitive à une méthode de cas. Finalement une méthode clinique dans laquelle on peut très bien envisager un cas particulier, le cas d'une personne particulière, ou d'un groupe particulier, d'un peuple particulier. Mais vu sous tous les aspects où cet individu, ce peuple peut être envisagé. C'est ce que je me propose de faire par rapport à moi-même, c'est-à-dire de me prendre moi-même d'un point de vue anthropologique. Me regarder en tant qu'être humain complet, si l'on peut dire. Un être humain qui a une psychologie, une vie sociale, une vie corporelle, physique, qui est inséré dans le temps et dans l'espace. Donc, c'est sous tous ces aspects que je voudrais envisager ma vie, mon existence ; naturellement en mettant l'accent sur mon œuvre, c'est-à-dire sur ce que j'ai produit et pas tellement sur moi-même en tant que personne. Me centrer davantage sur mon œuvre que sur ma personne. C'est quand même un accent particulier, un angle particulier.

Pour arriver à ça, je compte aborder dix thèmes successivement, pas nécessairement dans l'ordre où je vais les donner. C'est plutôt une liste de thèmes que je pourrais peut-être prendre dans un autre ordre que celui que je vais donner.

1. Tout d'abord, mes origines, familiales, mes ancêtres au point de vue de la généalogie. Et aussi du point de vue de mon enfance et de mon adolescence. Tout ce qui a précédé la fabrication de mon œuvre.
2. Ma carrière, du point de vue professionnel, en tant que professeur, professeur d'université, psychothérapeute, etc.
3. L'écriture. Mon rapport à l'écriture, comment je me suis mis à écrire, qu'est-ce que j'ai écrit et de quelle manière. Quel est mon rapport à l'écriture ?
4. La pédagogie, mon rapport à la pédagogie, à l'éducation, à l'école. Comment je suis arrivé à toutes les visions, les conceptions que j'ai eues concernant ces choses, la pédagogie, l'éducation, etc.
5. La théorie psychologique. J'ai aussi élaboré des théories psychologiques dans un certain nombre d'ouvrages. Je vais en parler.
6. Le journal. A un certain moment, je me suis mis à écrire des journaux, plus

ou moins personnels. Le problème est de savoir comment j'en suis arrivé là et quelle utilisation j'ai fait du journal en question. Et pourquoi je me suis mis à écrire des journaux.

7. Mes amours, ma vie sentimentale, ma vie affective, ma vie sexuelle, et aussi la sexologie. Comment j'en suis arrivé à m'intéresser à la sexologie, à écrire des œuvres, des livres de sexologie.

8. La psychothérapie. Je me suis mis à un certain moment à faire des groupes, à faire de la psychothérapie, et aussi à concevoir une méthode générale applicable aussi bien en pédagogie qu'en psychothérapie, que j'ai appelée la NDI, la non directivité intervenante. Parler de cette méthode et de ces entreprises.

9. Les amis, le réseau, les gens avec qui j'ai travaillé, tout l'ensemble des gens qui ont constitué mon environnement humain, pour ainsi dire.

10. Mes conceptions anthropologiques proprement dites, et spécialement ce livre d'anthropologie qui s'appelle l'aventure humaine.

Mes origines

Lors du dernier entretien, j'ai parlé de ce qu'étais l'anthropologie pour moi. Aujourd'hui, je voudrais parler de mes origines, pour autant que je puisse les comprendre.

Mes origines, ça veut dire les raisons pour lesquelles j'ai eu l'histoire que j'ai eue. Je suis devenu un intellectuel qui s'est intéressé à la pédagogie, qui a participé à une révolution pédagogique. Ce qui m'oblige probablement à remonter à mon enfance. Ce n'est pas facile à comprendre, et là, je n'ai que quelques pistes que je vais essayer de remonter, et qui me paraissent explicatives, mais qui naturellement n'expliquent pas tout. D'autre part, il n'y a pas que ces pistes-là qui sont explicatives. Il y a d'autres éléments qui m'échappent et qui sont peut-être aussi importants que ceux que je vais analyser.

Je vois trois choses qui sûrement ont beaucoup contribué à mon évolution dans mon enfance et mon adolescence. Tout d'abord, il y a le rapport à ma mère. Elle était la fille d'un homme qui était lui-même médecin des hôpitaux, un homme très brillant, chercheur qui a écrit des livres après Charcot, sur l'hystérie, qui a introduit en France l'homéopathie, l'acupuncture. Je l'ai très bien connu, il y a eu un rapport assez fort et assez positif entre nous. Cet homme s'est séparé de sa femme, donc de ma grand-mère, il avait peut-être la trentaine, et il venait voir sa femme toutes les semaines. Ma mère a beaucoup souffert de cette séparation, pour des raisons affectives et des raisons matérielles. Elle a d'ailleurs écrit pendant la première guerre mondiale un journal. Elle se trouvait à Lille séparée de son père, elle avait 13-14 ans. Elle a écrit un journal dans lequel elle montre un très grand attachement à son père. Son rêve était d'avoir un fils, peut-être une fille aussi, mais surtout un fils, qui prenne le relais, qui continue son père. Elle

avait aussi un grand attachement à son frère qui était aussi médecin, mon oncle. Mais son frère, même médecin, ne réalisait en aucune manière le rêve de ma mère et je sais que c'était pour elle un rêve, un idéal, d'avoir un fils qui continue l'œuvre de son père. A aucun moment, elle n'a fait pression sur moi dans ce sens-là, je n'ai pas souvenir, mais il y avait des choses assez subtiles qui s'exerçaient et qui étaient quand même dirigées dans ce sens-là. Parmi ces choses subtiles, il y avait l'idée qui était continuellement réaffirmée dans ma famille que je n'étais pas un manuel. Je me souviens, je me revois pleurant quand on me disait ça, parce que moi, j'estimais que c'était faux, que c'était injuste, et d'ailleurs je crois que c'est injuste, effectivement, parce que je crois être quelque part un manuel. Et ça me blessait profondément quand ma mère, ma famille me disait que je n'étais pas un manuel. Là, il y avait quand même l'idée que je ne devais pas être un manuel.

Un autre événement qui va dans le même sens, quand j'avais 11 ans, en 6e, dans un collège de curé à Versailles, je me suis mis à ne plus travailler, alors que je travaillais assez bien avant. Mes parents m'ont emmené voir un médecin, je ne sais pas s'il était psychologue, qui a dit : ce garçon est complètement idiot, il faut le mettre en apprentissage, de toute façon, vous n'en tirerez rien. Et ma mère s'est révoltée contre cette idée. C'est là qu'on retrouve cette foi qu'elle avait en moi. Ma mère s'est complètement révoltée contre cette idée et a demandé à son père, mon grand-père, s'il connaissait quelqu'un qu'elle pourrait aller voir et qui lui délivrerait un message différent de celui-là. Mon grand-père a donné le nom de Pierre Male, qui est un psychiatre très éminent et très connu, le fils d'Emile Male, le spécialiste de l'art moyen-âgeux. Ils m'ont emmené voir Pierre Male qui s'est entretenu très peu de temps avec moi, une demi-heure en tête-à-tête, et qui au terme de cet entretien a dit : oui, ce garçon est très intelligent et il doit travailler, il va travailler de toute façon, il n'y a pas de problème. Et effectivement, je me suis mis à travailler très bien à partir de ce moment-là. J'ai été dans les premiers et je suis resté un très bon élève jusqu'à la fin de mes études. Là aussi, ma mère m'a remis sur les rails, m'a sauvé au niveau scolaire et au niveau intellectuel. Ma mère croyait en moi. Et elle a fait ce qu'il fallait pour que ça marche. Ensuite, après avoir été dans ce collège de curé jusqu'à l'âge de 12 ans, j'ai fait une deuxième 6e chez ces curés, une 5e chez les curés et à partir de la 4e, je suis allé au lycée Pasteur à Neuilly parce que mes parents ont changé, ils sont passés de Bougival où ils habitaient à la banlieue parisienne, à Neuilly-sur-Seine, près de Paris. A ce moment-là, ils m'ont mis en 4e au lycée Pasteur, qui était un lycée de très haut niveau, au niveau social, parce que je ne sais pas si les professeurs étaient meilleurs qu'ailleurs. J'y ai fini mes études en philo. Là aussi, ils m'ont mis dans un lycée très réputé, où j'ai eu des professeurs assez connus. J'ai eu Sartre, Van Tighem, Charles-André Julien, Daniel Rops, etc.

C'est une première piste que je vois de la foi que ma mère avait dans mon avenir, ma vocation, et qui m'a sûrement influencé.

Une deuxième chose, c'était le fait d'habiter Paris. Je suis Parisien depuis toujours, du côté de mon père, au moins depuis la Révolution française, donc depuis très longtemps. Du côté de ma mère, non, mais je me vivais, étant

enfant, comme Parisien. Et du côté de mon père, on était voltairien, très typiquement Parisien. Et moi, quand j'étais enfant, j'adhérais beaucoup à cette tendance de la famille de mon père : anticléricale, voltairienne. Le fait d'habiter Paris a eu une influence sur moi, en particulier dans le fait qu'à Paris, il y avait des manifestations tout à fait exceptionnelles, auxquelles les Parisiens participaient tout particulièrement. En 1931, j'avais 7 ans, il y a eu une exposition coloniale à Paris, dont je me souviens encore très bien. J'y suis allé avec ma tante, et ça m'a complètement enthousiasmé parce que j'y ai découvert l'Afrique, "nos colonies", comme on disait à l'époque, l'empire français, etc. J'étais complètement fasciné par ces cultures, et je me suis mis à m'y intéresser très fortement, à avoir des livres, à faire des recherches. Et en 1937, l'exposition universelle, qui a eu une certaine importance, que je vois assez bien. A nouveau, il y avait la France avec ses colonies, il y avait des artisans maghrébins, par exemple. Et je me revois très bien avec ma mère allant voir tout ça, très enthousiaste. A commencé pour moi tout un parcours intellectuel d'intérêt pour l'Afrique, les explorations africaines et polaires, qui m'a amené à m'intéresser de plus en plus à la géographie, à l'histoire en rapport avec la géographie. A tel point qu'en seconde ou en première, j'ai été envoyé au Concours général de géographie. La géographie liée à l'histoire et à la psychologie. Et je me revois encore à 10-12 ans faisant des cartes de France sur lesquelles je mettais à côté du nom des villes, les noms de personnages célèbres qui étaient nés dans ces villes-là. Ce que je fais encore actuellement d'ailleurs. J'avais 11-12 ans. A l'époque, j'inventais un canon à vapeur, il paraît qu'il a existé. Avec des copains, on réinventait le cinéma à partir de petites boîtes où on projetait des espèces de films qu'on faisait nous-mêmes. J'étais à l'époque très inventif et c'était lié sûrement à des tas de choses que j'avais vues, et je me souviens en particulier de ces deux expositions : coloniale en 1931 et universelle en 1937, qui ont sûrement eu une influence sur moi, une influence de départ, d'initiation. C'est une deuxième piste, qui d'ailleurs a été très productive puisqu'aujourd'hui encore, je m'intéresse beaucoup à l'histoire en rapport avec la géographie. Mon livre, L'aventure humaine, va au fond dans ce sens-là.

Une troisième piste, c'est que quand mes parents se sont installés à Neuilly-sur-Seine, dans la maison où ils se sont installés, habitait un prêtre, qui s'appelait l'abbé Lefevre, qui était un intégriste, un homme d'Action française, de droite, presque d'extrême droite, d'ailleurs. Je l'ai connu, j'avais 14 ans peut-être, en 1938 ou 1939, peu de temps avant la guerre. J'ai fini par aller le voir tous les jours. Tous les jours, je montais chez lui. J'étais dans le ravissement à l'idée que j'allais voir cet homme. C'était mon poumon d'oxygène. Je vivais pour ça, littéralement, pour les rencontres que j'allais avoir avec lui. Où il n'était pas question, au moins au début, de politique. Il était question surtout de littérature et de philosophie. De littérature longtemps et après de philosophie. Et après, quand la guerre a éclaté, beaucoup de politique. Il avait effectivement des opinions réactionnaires et plus ou moins fascistes. Mais en même temps, assez anti-allemand. Des choses très ambiguës où, à la fois, il était pour le Maréchal Pétain et contre les Allemands, des trucs très bizarres. Il écrivait des choses sur le racisme, il n'était pas d'accord avec certains racistes. Mais moi, ça ne m'influçait pas, ces options de base ne m'influçaient pas. C'était lui-même le fils d'un

biologiste très célèbre, qui a beaucoup étudié les phénomènes thermiques en biologie, Jules Lefevre, un homme assez connu. Donc, j'ai été sous l'influence de cet homme pendant des années, de 1938 à 1943, pendant pratiquement 4-5 ans, avant et pendant la guerre. Pratiquement toute mon adolescence. Et j'avais conscience à ce moment-là de faire un parcours tout à fait exceptionnel, qui allait me mener très loin. Je me différenciais fondamentalement de tous mes copains du lycée, j'avais une chance fantastique. J'en avais tout à fait conscience, que j'étais en train de vivre quelque chose qui pour moi serait très important dans ma vie. Et effectivement, ça a été très important parce que j'ai commencé à ce moment-là à m'intéresser passionnément à la philosophie. J'ai commencé à lire les philosophes grecs, particulièrement Aristote, bien sûr en traduction. Mais quand même, comme je faisais du grec, j'avais quand même une idée du texte grec. Je lisais dans le texte, en latin, les œuvres de Saint-Thomas d'Aquin. Je me souviens d'avoir acheté la Summa theologia en entier. Et je suis allé à l'Institut catholique avant ma rentrée chez les Dominicains, où j'ai subi l'influence d'un homme qui s'appelait de Monléon, un professeur de l'Institut catholique, qui m'a introduit aux commentateurs de Saint-Thomas d'Aquin, au XVIIe siècle, et j'ai lu les commentateurs de Saint-Thomas. J'étais très engagé dans cette voie philosophique, jusqu'à commencer en 1942 je crois, une licence de philosophie, où je me souviens que j'ai commencé par une partie de la licence que normalement, on faisait à la fin, qui s'appelait l'histoire de la philosophie. Je revois toujours le vieux Bréhier me faisant venir à la suite d'une dissertation que j'avais faite : votre dissertation est tout à fait remarquable, mais pourquoi vous faites ça en premier alors que tout le monde fait ça en dernier. J'ai dit : parce que ça m'intéresse plus, c'est tout. C'était sur Kant ou je ne sais plus qui. J'ai commencé donc à faire la philosophie avant de rentrer chez les Dominicains, et j'ai essayé à l'époque de lire Kant, auquel je ne comprenais rien. Ce qui m'a amené, ensuite, après ma sortie de chez les Dominicains, à continuer les études de philosophie, à faire l'agrégation de philosophie, et à devenir professeur de philo. Donc, ce qui a influencé ma carrière, ma vie intellectuelle d'une manière considérable.

Ça, c'est l'influence de l'abbé Lefevre qui a été sûrement déterminante pour moi, d'autant plus que cet abbé, en plus, était un poète. Il écrivait des livres de poésie, et même encore maintenant, je sais par cœur certaines poésies qu'il a écrites. C'était un musicien. Il composait de la musique et écoutait de la musique. Il m'a plus influencé dans ces domaines artistiques, littéraires, que dans le domaine politique où il avait des idées qu'ensuite, j'ai complètement rejetées, et, à certains moments, je l'ai considéré comme un sale réac, un sale facho. Après avoir évolué moi-même. Moi aussi, à une certaine époque, j'ai épousé ces idées politiques, j'ai été à l'Action française, etc. Mais je m'en suis détaché, je l'ai rejeté. J'ai considéré que c'était un sale facho. Et à un certain moment, je ne voulais plus le voir. J'ai complètement rompu avec lui. Mais ça n'empêche qu'il a eu une influence considérable sur moi.

Tous ces éléments, et j'en oublie probablement, je passe sous silence mon évolution au niveau sexuel et érotique, qui a aussi une importance, mais j'en ai parlé ailleurs et je n'ai pas envie de revenir là-dessus...Mais en même temps, j'avais des blocages considérables qui se manifestaient beaucoup

dans ma famille où j'étais isolé, solitaire, faisant des études solitairement, coupé de mes frères et sœurs, de mes parents, de ma mère qui souffrait beaucoup de l'attitude un peu macho que j'avais, une façon assez antisociale. Et maintenant, je pense ces blocages, qui se manifestaient en particulier au niveau de la sexualité, qui était une chose que j'ignorais totalement, je pense que c'est ça qui m'a amené à entrer finalement dans un Ordre religieux. Au début, je ne savais pas dans quel Ordre j'allais rentrer, j'ai fait des recherches un peu partout. Je suis allé chez les Bénédictins, les Jésuites, les Trappistes. Je suis allé partout pour voir, et finalement, c'est la rencontre avec des gens qui sont devenus très connus après, comme le père Chenu, etc., qui m'a décidé à rentrer chez les Dominicains. Parce que c'était l'Ordre "intellectuel" par excellence, qui à l'époque commençait à devenir important, à prendre des positions assez anti-orthodoxes. C'est le père Chenu qui m'a décidé. J'avais une tante plus ou moins religieuse qui le connaissait et qui me l'a fait connaître. Donc, j'ai décidé de rentrer chez les Dominicains où je suis resté (je suis rentré en 1943) jusqu'en 1949. J'ai commencé à évoluer en 1948, et même 1947. J'ai été un vrai religieux jusqu'en 1947, pendant quatre ans. C'est toute une histoire sur laquelle j'ai écrit, quand j'avais une trentaine d'années, un livre entier que j'ai appelé après Ma révolte, où je raconte cette histoire dans ma vie religieuse, qui a été une aventure fantastique. Je me suis fait rejeté finalement. Je suis devenu homosexuel. Je n'ai pas envie de raconter ça, je ne sais pas si c'est tellement important pour mon évolution. Ce qui a peut-être été le plus déterminant dans mon évolution, c'est que dans cette vie religieuse où je suis rentré un peu avec une psychologie d'anachorète, de père du désert, voulant me livrer uniquement à la vie intellectuelle et à la vie mystique, j'ai rencontré, dans cet endroit, la sociabilité, les autres, les gens, qu'au fond, je ne connaissais pas. J'étais un être asociale. Toute mon adolescence (pas mon enfance, c'est autre chose), je crois m'être complètement coupé du monde extérieur. Et j'ai retrouvé, ou plutôt j'ai trouvé la vie sociale à l'intérieur de la vie religieuse. Pourquoi ? Grâce à une chance que j'ai eue, qui était la maladie. Sortant de la guerre en 1944-45, où on avait subi des privations épouvantables, et en plus les privations de la vie religieuse, je me suis retrouvé avec une tuberculose évolutive, qu'on a découvert par hasard, la deuxième année de ma vie religieuse. Et qui m'a amené à me couper complètement de la communauté religieuse. On pourrait dire que ça a accentué l'aspect anti-sociale, mais en réalité, c'était le contraire, parce que j'avais une liberté totale que n'avaient pas les autres. Je pouvais recevoir qui je voulais, je n'allais pas aux offices, je ne participais presque à rien de la vie religieuse. Et par contre, je lisais énormément, je passais mes journées à lire et à recevoir, à parler avec des frères, comme on disait, mes camarades en vie religieuse, des jeunes comme moi ; parler avec eux, et on avait des conversations infinies. Pendant à peu près quatre ans, de 1944 à 1948, j'ai eu une espèce de vie complètement libre, je ne passais même pas d'examens, de diplômes, rien. J'étais complètement entre parenthèse, ayant seulement une vie intellectuelle, une vie de lecteur et une vie sociale de conversation et de discussion.

Ceci s'est surajouté à mon évolution intellectuelle précédente, et m'a amené à sortir de la vie religieuse, paradoxalement. A ce moment-là, je me suis

intéressé, après la guerre, à des mouvements qui ont eu beaucoup d'importance dans le catholicisme de l'époque : d'une part, tout le mouvement de retour à la Bible de l'école de Jérusalem, et une espèce d'évangélisme, pas un évangélisme à la Tolstoï, mais quand même un évangélisme, à partir des découvertes et des recherches de cette école de Jérusalem, du Père Ferret, du Père Congar, du Père Chenu, de gens qui sont relativement connus actuellement. Je m'y suis beaucoup intéressé et j'ai découvert que le christianisme, ce n'était pas ce que l'Eglise nous présentait, que c'était autre chose qui à la limite n'avait rien à voir, qui était même à certains points de vue le contraire. Et comme j'étais extrêmement honnête intellectuellement, je crois, j'ai complètement adhéré à ça. C'est la première chose. Une deuxième chose, ça a été à l'époque les prêtres ouvriers qui ont commencé à ce moment-là. Ces Dominicains ont été très en rapport avec ces prêtres ouvriers. J'ai moins connu ça, mais ça m'a influencé aussi. Et la troisième chose, c'est que dans cette vie religieuse, j'ai été amoureux d'un autre frère, avec qui j'ai finalement eu un rapport homosexuel. Tout ça a été su par les supérieurs, j'ai été extrêmement rejeté. Et ça m'a amené à prendre une position un peu augustinienne, très classique chez les hérétiques, chez Luther, Jansénius, etc. C'est-à-dire "aime et fait ce que tu veux" comme disait Saint-Augustin. C'était ma position. Et j'ai lâché toutes les amarres et je me suis retrouvé finalement en 1949 hors de la vie religieuse et enfin libre.

Si j'ai bien compris, tu es en train d'essayer de rechercher par quelle influence tu es devenu ce que tu es devenu, c'est-à-dire un intellectuel et un homme libre.

C'est ça.

Il me semble que ce que tu dis, la première de tes influences, c'est le rapport à ta mère qui voulait, sans faire pression sur toi, quelqu'un qui soit à la hauteur de son père, c'est-à-dire qui soit un grand homme finalement.

Oui, qui soit un grand homme. Je voudrais ajouter quelque chose que j'ai oublié de dire tout à l'heure. C'est important. Mon père, je n'en a pas du tout parlé, il était la non-directivité incarnée. Je ne me souviens pas d'une seule fois dans toute mon enfance et ma jeunesse que mon père ait jamais dit "tu dois faire ça". Je n'ai pas le souvenir, même au niveau des détails. Ma mère, oui, elle le disait beaucoup "tu ne dois pas" ou "tu dois". Tandis que mon père, jamais, je n'ai pas le souvenir d'une fois où mon père aurait dit ça. Et en même temps, il était présent, il n'était pas du tout absent. Il allait beaucoup à l'extérieur, mais il était présent. C'était vraiment la non-directivité, mon père. Donc, ça a joué un rôle très intéressant parce que jamais il ne m'a freiné ni empêché dans mes entreprises.

Il ne t'a jamais imposé quoi que ce soit.

Il ne m'a jamais imposé quoi que ce soit, jamais interdit quoi que ce soit. Ma mère oui, mais pas mon père.

Donc, il y avait la non directivité de ton père, le projet non dit mais présent de ta mère que tu sois quelqu'un de socialement,

intellectuellement supérieur. Il y a, deuxièmement, habiter Paris, une grande ville, avec toutes les influences d'une grande ville, qui t'ont ouvert à des choses qui sont encore actuelles pour toi, en particulier l'histoire, la géographie, l'anthropologie. Toutes les expositions, les trucs extraordinaires que tu as pu connaître grâce à une grande ville, que tu n'aurais pas connus si tu habitais ailleurs. Après, l'influence dans l'adolescence d'un homme que tu admirais beaucoup, sur tous les plans : intellectuel, artistique, moral. Et qui a eu une très grosse influence sur toi, surtout au niveau littéraire et au niveau philosophique ; également une influence que tu as rejetée au niveau des idées politiques parce qu'il était réactionnaire. J'ai l'impression que c'était un réactionnaire généreux.

Je dirais plutôt un réactionnaire intelligent. Généreux, je n'en sais rien. Mais intelligent, sûrement.

Tout ça, ce sont des choses très positives. Par contre, ce qui était beaucoup moins positifs dans ton adolescence, c'est un blocage au niveau de la relationnalité. Tu vivais très seul dans ta famille par rapport à tes frères et sœurs, tes copains. Tu étais vraiment très seul.

Même par rapport à mes parents. Et spécialement par rapport à ma mère qui en souffrait et qui l'exprimait. Elle exprimait qu'elle était malheureuse de me voir si fermé.

C'est une des raisons qui t'a amené à rentrer dans un ordre religieux, c'est-à-dire un ordre érémitique.

Oui, devenir un ermite. Je voulais être ermite, c'est ça qui m'intéressait d'ailleurs.

Devenir ermite, mais en même temps, on peut être ermite sans être religieux. Pourquoi religieux ?

Parce que j'avais besoin d'un encadrement. Je sentais implicitement le besoin d'une vie sociale. J'aurais pu rentrer chez les trappistes. Mon oncle médecin habitait près de la Grande Trappe de Soligny. Je suis allé chez les Trappistes et j'étais quand même un petit peu attiré par eux. Mais finalement, il y avait quand même l'idée de cette sociabilité. J'étais surtout attiré par les Jésuites et par les Dominicains, deux ordres quand même assez sociaux...

C'est là où tu as rencontré les autres.

Oui, la sociabilité, c'est là où j'ai rencontré la sociabilité.

Et aussi grâce à ta maladie.

D'ailleurs, j'ajoute que quand j'ai fait une psychanalyse dans les années 1970-75, avec Jacques Donnars, un jour, il m'a dit : au fond, vous avez fait une psychothérapie quand vous étiez chez les Dominicains. Et j'ai dit, c'est absolument ça. J'ai fait ma psychothérapie chez les Dominicains. En grande partie grâce à la maladie d'ailleurs. Pas la maladie elle-même, mais le fait d'être coupé de la vie communautaire, grâce à cette maladie.

Paradoxalement, être coupé de la communauté au niveau des impositions.

C'est ça, au niveau des impositions. Je n'ai subi aucune des choses imposées à la communauté : je n'allais pas aux offices, je n'allais nulle part, sauf aux repas, aux récréations, etc. Et le reste du temps, je pouvais lire et voir des amis avec qui je parlais.

Finale­ment, la structure communautaire était une structure, de par ta maladie, non-directive.

Totalement. Je n'avais plus rien qui était imposé. Je faisais pratiquement ce que je voulais.

Tu lisais beaucoup.

J'ai oublié de dire quand même, ce qui a été très déterminant dans mon évolution, c'est un séjour que j'ai fait en Corse, sans doute en 1946 ou début 1947, où j'ai découvert la nature méditerranéenne. C'est là où j'ai eu cette relation sexuelle avec ce frère, dont j'étais très amoureux. C'est là que j'ai découvert la vie, complètement. Et j'ai commencé à écrire des poésies. Même mon inspiration littéraire est née aussi à ce moment-là. J'ai commencé à écrire à ce moment-là.

Quand tu as découvert la nature, finalement ?

Oui, c'est ça. Pas seulement la nature, mais la vie, le sexe, toutes sortes de choses, l'amitié.

Chez les Dominicains, tu as découvert une espèce de liberté relationnelle. Tu as continué ta vie intellectuelle. Tu as découvert la sexualité. Tout ça, ça t'a amené à sortir de la vie religieuse.

Et tout ça dans la vie religieuse, où toutes ces choses étaient interdites. J'ai vécu un truc de rupture, de provocation extraordinaire.

Ces quatre ou cinq années de vie religieuse ont parachevé ce que tu avais connu dans ton enfance et dans son adolescence. Elles t'ont permis à la fois la réflexion et la liberté.

Oui, et elles m'ont rendu créatif aussi. Parce que jusque-là, je n'étais pas du tout créatif. J'étais intellectuel, j'adorais les idées, les recherches, les études, etc. Mais je n'étais pas vraiment créatif. Alors que je suis en train de lire la vie de Flaubert en ce moment, à 13 ans, il écrivait déjà des trucs extraordinaires. Moi, non, pas du tout. Je n'ai pas du tout commencé ma vie de production jeune. J'ai commencé dans les années 1947-48, j'avais 23 ans. Je n'avais pas 12 ans. J'avais 23 ans quand j'ai commencé à produire vraiment quelque chose. C'est important aussi.

A la fois, ça t'a ouvert sur la relationnalité, pas sur l'intellectualité, mais sur la créativité.

Oui, sur la créativité aussi. J'avais quand même fait de la peinture et des

dessins quand j'étais enfant, mais ça avait disparu après, à l'adolescence. Et j'ai recommencé à dessiner et à peindre à ce moment-là. J'ai commencé à écrire. Vraiment, j'ai commencé à être productif, à être créatif à cette époque-là.

| Et en 1949, tu t'es retrouvé tout seul, mais libre.

Tout seul, mais libre. Et là, j'ai connu Simone, fin 1949, qui est devenu ma première femme. Elle m'a beaucoup aidé parce qu'elle m'a pris en charge, même matériellement. Elle s'est occupée de moi un peu comme d'un enfant. Elle m'a pris en charge, et j'ai toujours une très grande reconnaissance de ça. On s'est marié quelques années après, on a eu des enfants. C'est une autre histoire.

| A ce moment-là, elle a joué un rôle positif. Elle t'a aidé. Une sorte de relation d'aide.

Oui, c'était complètement une relation d'aide. Elle m'a aidé et c'est vrai que je n'aurais pas dû me marier avec elle. J'aurais dû accepter cette aide, mais je n'aurais pas dû m'engager dans un mariage. Mais à l'époque...

Toutes ces influences, sans compter les influences proprement intellectuelles qui se sont exercées ensuite, quand je suis sorti de chez les Dominicains... J'ai commencé à préparer à être professeur de philo, ensuite préparer un CAPES de philo et finalement l'agrégation de philo, que j'ai eue. Là, j'ai subi des tas d'influences de type proprement intellectuel considérables. Spécialement l'influence de Nietzsche, de philosophes comme ça, ou d'écrivains comme Henry Miller ou d'autres. Là, j'ai commencé vraiment un parcours intellectuel, j'ai commencé à écrire à cette époque-là, même des écrits d'idées. J'en parlerai plus quand je parlerai de mon écriture à proprement parler. Là, je crois qu'il vaut mieux que je m'arrête là parce que ce ne sont plus mes origines.

| C'est le début d'autre chose.

Oui.

Si je remonte plus haut dans mes origines, si je vais du côté de mes ancêtres, il est certain que du côté de mon père, il y avait ce côté bourguignon avec des origines du côté des vigneron bourgeois de la région de Beaune, montés à Paris au début du XIXe siècle par la poste et ensuite par les chemins de fer, et très influencé par les idées parisiennes et voltairiennes, spécialement anticléricales. Mon grand-père paternel était très anticlérical, il bouffait du curé à longueur de temps. Ça a eu une très grosse influence sur moi. Je me revois encore à 10-11 ans, très hostile à ma mère qui était raciste, épouvantable à ce point de vue-là, et disant, moi, je suis du côté de mon père, je suis républicain. Ce qui était bizarre comme terme. "Je suis républicain comme mon père et je suis du côté de mon père". Du côté de mon père, ça voulait dire, je suis contre les curés. Mais ce qui ne m'a pas empêché de devenir curé après.

| Il a dû y avoir une espèce de lutte entre ce côté : je suis républicain

| anticléricale de ton grand-père et de ton père...

Mon père, moins...

| De tes grands-parents. Et le côté religieux...

Ça a été un conflit très fort entre mes parents. Mon père s'est converti, a été baptisé. Sous l'influence de ma mère, il s'est fait baptisé. Il n'était même pas baptisé. C'est un converti. D'ailleurs, il avait une psychologie de converti, mon père, il était assez religieux, mais comme un converti, c'est-à-dire avec un côté un peu fanatique. Donc, du côté de mon père, il y avait ça, que j'ai découvert après en faisant des recherches généalogiques. Et du côté de ma mère, des gens du Nord, comme beaucoup de Parisiens (ça a été montré par Ariès) dans les études sur la population française. Paris a été formé beaucoup de gens du Nord, de Normands, et beaucoup moins par des Bourguignons comme mon père, ou des gens plus au sud. Et après, il y a eu les Bretons. Il y a même des ascendances belges du côté de ma mère. Là, c'est complètement différent. C'est beaucoup plus religieux, catholique. Toutes mes influences catholiques sont venues de ma mère, pas du tout de mon père. Il y a même des bonnes sœurs dans la famille. Avec probablement une relation de parenté avec le Père Lacordaire, d'après ce que disait la famille, un missionnaire à Madagascar. Tout ça, c'était la légende familiale du côté de ma mère, à laquelle je ne participais pas du tout, qui ne m'intéressait pas beaucoup. On disait des trucs. On disait : dans la famille, il y a eu un missionnaire à Madagascar, des trucs comme ça. Du côté de ma mère, c'était, socialement, beaucoup plus élevé : filateur à Roubaix à l'origine, puis médecin, des artisans ou des commerçants. Dans ma famille, il n'y a absolument pas de paysans. Il faut que je remonte au XVIIIe siècle pour trouver des paysans et encore, des vigneron, donc des paysans spéciaux. Je n'ai aucune origine paysanne, ou en remontant très loin. Ce sont des origines citadines, presque intégralement. D'une part citadine, d'autre part, totalement au nord de la France. Bourguignon, Champenois, Nordique, Flamand, Breton, tout ça mélangé, mais pratiquement aucune influence du sud de la France.

| Je trouve très intéressant quand tu fais cette recherche en remontant plus loin. Une partie de ta famille anticléricale, voltairienne, républicaine et d'un milieu social moins élevé. De l'autre côté, un milieu social assez élevé, filateur, médecin, chercheur, catholique "et Français toujours"...

Catholique et Français toujours, oui. Et je dirais de droite politiquement, et même d'extrême droite, Action française. A l'époque, c'était un mouvement très important dans lequel se retrouvaient les bourgeois. Mon grand-père maternel, ce grand-père dont j'ai parlé, avait été reçu par le comte de Paris. Dans le salon, il y avait une photo de mon grand-père avec le comte de Paris. Ils étaient très engagés dans une voie tout à fait légitimiste, comme on aurait dit au XIXe siècle, monarchiste même.

| Tu as été le terreau d'influences opposées.

D'influences opposées, tout à fait opposées.

| Dans un premier temps, tu es peut-être allée aussi vers les choses religieuses, et d'un autre côté, t'en sortir et la liberté.

Et je me suis retrouvé à 25-26 ans, sorti de chez les Dominicains, avec les valeurs de mon père. En deux-trois ans, j'ai été amené à rejeter absolument toutes les idées de ma famille, spécialement maternelle. Je suis devenu athée, incroyant, j'ai cessé de pratiquer complètement. Ça a été un revirement à 180°.

| Tu as rejeté les idées de ton père avant qu'il ne devienne un converti.

Oui, c'est ça.

| Quand il s'est converti, il était dans les idées de ta mère.

Oui. J'ai retrouvé les idées de mon père avant qu'il soit converti, c'est-à-dire, en fait, les idées de mon grand-père paternel. Quand j'étais Dominicain et que j'allais en Corse, mes grands-parents paternels habitaient à Nice. Je suis allé à Nice chez eux et mon grand-père voyait tous les jours passer un prêtre qui allait à l'église devant chez lui, et il disait, tu vois, il va retrouver sa maîtresse. Parce que pour mon grand-père, il était évident qu'un prêtre qui allait je ne sais où, allait retrouver sa maîtresse. Il bouffait du curé littéralement. C'était même caricatural. Ma famille maternelle était très gênée par ces positions de ma famille paternelle.

| Qui étaient aussi provocatrices.

Oui, qui étaient nettement provocatrices. Mon grand-père ne s'est pas du tout converti. Il était commerçant, il vendait des fourrures. Il parcourait la France et c'était une espèce de play-boy très élégant, comme mon autre grand-père. Mes deux grands-pères étaient des hommes assez extraordinaires, des hommes de l'époque 1900, des hommes qui aimaient beaucoup les femmes, qui avaient beaucoup de relations, des gens brillants, drôles. Un peu le contraire de mon père qui était un homme quand même finalement un peu triste, un peu étouffé. Eux, c'étaient des gens très brillants. Je me souviens de ces deux grands-pères. Ils étaient drôles, intéressants, brillants, anticonformistes. C'étaient vraiment des gens de l'époque 1900. Et finalement, ce sont beaucoup plus mes grands-pères qui m'ont influencé que mes parents. Enfin, mes parents m'ont influencé puisque c'est un peu à cause de ma mère que je suis rentré chez les Dominicains, c'est sous son influence. Mais plus profondément, à plus long terme, je suis quand même revenu à la position de mes grands-pères.

| Ta mère, non seulement t'a fait rentrer chez les Dominicains, si je puis dire, mais en même temps, elle a cru que tu serais un grand homme. D'autre part, il y avait une influence de ton père, un homme effacé peut-être, sous la coupe de ta mère, mais qui était fondamentalement ouvert.

Oui, c'est exact, c'est vrai.

| Tu pouvais admirer tes grands-pères, indépendants, libres, hommes de 1900, hommes à femmes, etc., sauf que l'influence dans ta propre famille, je pense qu'elle n'a pas été du tout négligeable.

C'est vrai.

Ma carrière

Ma carrière, c'est complexe, c'est aussi un peu ma vie, mais du point de vue des grands cadres occupationnels, comme disent les Américains, professionnels. Pour ça, il faut que je remonte à mes études.

J'ai fait mes études, d'abord dans une boîte religieuse, une boîte de curés jusqu'à la classe de 5e. Ensuite, au lycée Pasteur jusqu'à la philo. Ensuite, j'ai commencé une licence de philo dans les années 42-43, après avoir fini mes études complètes au lycée. Et là, quand j'avais 19 ans, en 1943, je suis rentré chez les Dominicains. J'ai un peu parlé de ça dans le 2e entretien, de mon entrée dans la vie religieuse, et aussi de la signification que ça a eu pour moi que cette vie religieuse. J'en ai déjà parlé, donc je ne reviens pas là-dessus.

Sinon pour dire que dans cette vie religieuse, je n'ai pas du tout passé de diplôme. Donc, j'ai simplement lu, discuté, réfléchi, etc. Je n'ai pas non plus tellement écrit, sauf à la fin. Ça n'a pas eu une grande importance du point de vue de ma carrière. Ma carrière, pour ainsi dire, s'est arrêtée pendant quatre ans, c'est-à-dire de 1943 à 1948, plus que quatre ans. Quand je suis sorti de chez les Dominicains, j'ai repris des études, une licence de philo, j'ai fini ma licence de philo, j'ai fait ce qu'on appelait à l'époque le Diplôme d'études supérieures, DES. Je l'ai fait sur Nietzsche avec Etienne Souriau (?) qui était un spécialiste esthétique. Après mon DES, en 1951, j'ai fait une année comme professeur de lettres, de latin je crois, dans une boîte libre, Sainte-Croix de Neuilly. Ça a duré à peine un an. C'est là que j'étais obligé de soigner une tuberculose qui avait assez gravement évolué à l'époque et qui s'est guérie très bien grâce à la streptomycine. Ça devait être en 1952, je suppose. Non, 1951. 1951-1952, j'étais dans cette boîte, Sainte-Croix de Neuilly. Et en 1952, je me suis marié et j'ai été nommé professeur au collège de Domfront, dans l'Orne, près du Mans, d'Alençon. Domfront est une petite ville. J'avais fait une demande pour être délégué rectoral, c'est-à-dire sans avoir aucune titularisation. J'avais envoyé des demandes à peu près dans toutes les académies de France, et finalement, on m'avait proposé d'aller à Domfront comme professeur de philo, délégué rectoral, c'est-à-dire sans être titulaire. J'y suis donc allé avec ma femme. Je m'étais marié en 52 exprès pour pouvoir partir là-bas, parce que je n'avais pas du tout l'intention de me marier, on ne voulait pas se marier, mais on a été obligé parce qu'on s'est dit, dans une petite ville, professeur... ça paraît impossible de ne pas faire ça. Je suis donc parti à Domfront. Je suis resté en 1952-1953, et 1953-1954, deux années scolaires à Domfront comme professeur de philo, dans un très petit collège. Il y avait des petits paysans, qui étaient d'ailleurs très intelligents. C'était très intéressant, j'avais très peu d'élèves, c'était très bien. En 1953 est née ma première fille, Sylvie, en juillet 1953, un an après qu'on soit mariés. En 1954, j'ai préparé le CAPES de philo et j'ai été reçu, si bien que l'été 1954, après que j'ai été admis au CAPES, j'ai été nommé comme stagiaire de CAPES, on devait faire un an de stage pédagogique, à Strasbourg, que j'avais demandé d'ailleurs. Donc, en 1954, je suis parti à Strasbourg où j'ai passé un an de stage pédagogique : on allait dans les trois

lycées de la ville et on assistait les professeurs de philo. On faisait une espèce de stage pédagogique pendant un an. Cette année à Strasbourg a été très importante pour moi parce que ça a été une année de libération, d'éclatement, de vie étudiante, littéralement. J'étais marié, mais on a quand même mené une vie étudiante. Ça a eu aussi beaucoup de conséquence pour moi au niveau amoureux, mais j'en parlerais une autre fois. Mais du point de vue de ma carrière, ça m'a permis d'être nommé à la fin de cette année-là, en 1955, au lycée climatique de Gérardmer, où je suis resté en 1955-56 et 1956-57. A Gérardmer, j'ai préparé l'agrégation de philo, en 1956. Et j'ai été reçu à l'agrégation en 1956.

Je fais une erreur, je ne suis resté qu'un an à Gérardmer, l'année 1955-56. Été 1956, je suis reçu à l'agrégation de philo. Et aussitôt nommé à l'école normale d'Arras. Normalement, j'aurais dû être nommé dans un lycée, mais je n'avais plus envie d'enseigner la philo, j'ai préféré enseigner la psychopédagogie. Donc, j'ai demandé un poste dans une école normale, et on m'a donné l'Ecole normale d'Arras que j'ai intégrée en 1956, en été. J'en avais marre d'enseigner la philosophie, je voulais changer et on m'a nommé à Arras. Je suis resté à Arras en 1956-57 et en 1957-58, donc deux ans. J'ai enseigné la psychopédagogie à des fils de mineurs puisqu'Arras, c'était une ville du nord de la France, où les jeunes, après leurs études secondaires, venaient pour devenir instituteur. On l'appelait la 4^e année. Ils restaient un ou deux ans, je ne sais plus. Je me suis occupé de ces jeunes, c'était en général des enfants de mineur. Et en 1958, j'ai eu la chance de rencontrer quelqu'un qui savait qu'à l'époque, on recrutait des professeurs pour un institut qui se situait près de Paris, le Centre national de pédagogie spéciale, qui était un institut où on formait des enseignants, des éducateurs, des directeurs d'établissement, etc., pour l'enfance inadaptée. A l'époque, c'était le seul centre en France où on formait tout le personnel pédagogique qui s'occupait des enfants inadaptés, soit dans les internats pour l'enfance inadaptée, soit dans les classes spéciales pour les enfants inadaptés. Je suis allé voir la directrice de ce centre qui venait de se créer et elle m'a dit : oui, je veux absolument que vous veniez dans mon centre, à Beaumont-sur-Oise, près de Paris. Il faut dire que jusque-là, j'étais en province. Je venais de faire deux années à Domfront, une année à Strasbourg, une année à Gérardmer et deux années à Arras. Ce qui faisait six ans en province. Là, ça me donnait la possibilité de revenir à Paris puisque Beaumont-sur-Oise se trouve près de Paris, dans la banlieue. Alors, j'ai réussi en faisant du forcing au ministère à obtenir ce poste de professeur de psychologie à Beaumont-sur-Oise, que j'ai intégré à la rentrée 1958 et donc, j'ai commencé l'année scolaire 1958-59 comme professeur de psychologie et chargé d'un centre de recherche. Il y avait les deux, professeur de psychologie et plus ou moins directeur d'un centre de recherche, ce qui m'a permis de commencer professionnellement des recherches. J'avais tout un équipement, un secrétaire de recherche, des appareils, toutes sortes de choses, qui m'ont permis de commencer des recherches de manière systématique, en psychologie de l'enfant particulièrement, à partir de 1958. Je suis resté dans cet institut jusqu'en 1969, jusqu'à après 1968, à peu près douze ans.

Dans ce centre, il s'est passé des choses dont je reparlerai. C'est là que j'ai complètement modifié ma pédagogie. C'est là qu'on a créé avec des amis la

pédagogie institutionnelle. Il s'est passé énormément de choses dans ce CNPS de Beaumont-sur-Oise. C'est là que j'ai été amené à modifier complètement mon enseignement, etc. C'est aussi à cette époque-là, à partir de 1958-59 que j'ai travaillé à Paris, j'étais professeur de civilisation française à la Sorbonne, au cours de civilisation française à la Sorbonne. C'est une espèce d'annexe à la Sorbonne, d'annexe plus ou moins privée, semi-privée, où on recevait des étudiants étrangers qui venaient apprendre le français ou se perfectionner en français. A qui on faisait des cours dits de civilisation française. J'ai fait ça pendant six ou sept ans, à peu près, en même temps que le travail à Beaumont-sur-Oise. Ça a été une expérience très intéressante pour moi parce que ça m'a permis de connaître énormément d'étrangers, de jeunes de toutes les nationalités. Evidemment, il y avait une majorité d'Européens, Allemands, Scandinaves, Anglais, Italiens, Américains. Mais il y avait pratiquement des gens de toutes les nationalités. C'était une expérience assez intéressante, qui a aussi beaucoup influé sur ma vie amoureuse puisque par exemple, la première femme, avec qui je suis resté un certain temps après avoir quitté Simone, ma première femme, était une femme que j'ai connue dans ces cours de civilisation française. C'était une Américaine qui s'appelait Jenny. Ça a eu donc un impact important sur ma vie affective. Je reviendrais là-dessus, c'est un autre aspect.

Je reste à Beaumont-sur-Oise jusqu'aux événements de 1968 où se sont produits beaucoup de bouleversements dans ce centre, à l'occasion de ces événements. En 1969, il y a une espèce de clash qui se produit dans ce centre car tout ce qu'on avait décidé en 1968 est annulé par un vote de l'assemblée générale des professeurs du centre. Or, moi, je m'étais très fortement engagé dans le sens de réformes, de modifications assez profondes de ma pédagogie en 1968 et je n'ai pas supporté l'idée que tout ça était tout simplement balayé et qu'il fallait revenir en arrière. Et j'ai dit : non, je ne reste pas dans ce centre. Alors que j'y étais assez bien, j'y avais des tas d'amis, j'étais très reconnu, etc. Mais à cause de ce conflit avec les professeurs, spécialement avec les professeurs, plus qu'avec l'administration, j'ai dit : non, je m'en vais, je ne reste pas avec ces gens-là.

Je suis parti et je n'avais aucune solution, sinon me mettre en congés de longue durée, ce que j'ai fait, alors que je n'étais pas du tout malade, mais j'étais obligé de me mettre en congés de longue durée. Je n'avais pas d'autre solution. Je n'avais pratiquement aucun point de chute, aucun recours, sinon rester en congés de longue durée. Heureusement, en 1969, a été créée l'Université de Vincennes, qui était une entreprise qui avait été décidée par Edgar Faure, ministre de l'Education nationale. Il avait décidé de créer une Université expérimentale fonctionnant sous un régime tout à fait original, nouveau. J'ai eu vent de cette entreprise, et j'ai connu, indirectement par quelqu'un, un homme qui était assez puissant dans cette entreprise, qui était Michel de Beauvais. J'ai pris contact avec lui et j'ai commencé à enseigner, d'une manière clandestine, à la rentrée 1969, mais sans être nommé officiellement. J'y allais un peu en vacataire, pour ainsi dire. Ce qui n'était d'ailleurs pas très légal puisque j'étais en fait en congé de longue durée. J'ai quand même commencé à enseigner à la rentrée 1969 et en 1970, un an après, j'ai été nommé officiellement à cette université de Vincennes comme maître-assistant, avec une situation tout à fait officielle. J'étais agrégé, donc

je pouvais être assistant. Ce n'est qu'après que j'ai passé le doctorat, je ne sais plus en quelle année, en 1971 ou 1972. Donc, à partir de 1971, j'étais docteur, agrégé et professeur d'université. Dans cette université, ensuite, j'ai gravi tous les degrés de l'échelle, maître-assistant, professeur et quand je suis parti à la retraite en 1986, j'étais professeur titulaire, au sommet de la carrière.

A partir de ce moment, 1970, j'ai fait une carrière universitaire tout à fait normale, sauf que c'était dans une université expérimentale. En même temps, parallèlement, j'ai contribué à créer un certain nombre d'entreprises, d'associations fonctionnant sous le régime de la loi de 1901, à savoir l'Institut des sciences de l'éducation.

... parallèlement à l'université, et quelquefois autant à l'université que dans cet institut, Agora. Et à partir des années 80, j'ai été amené à aller de plus en plus à l'étranger. Tout d'abord au Mexique, qui est le premier pays où je suis allé, au Canada et au Mexique, les deux premiers pays où je suis allé pas mal, à partir des années 80. Et ensuite, à partir de 1984, de plus en plus en Grèce. Et après s'est ajouté l'Argentine. Quatre pays où je suis allé beaucoup à partir de ce moment-là : le Mexique, le Québec, la Grèce et l'Argentine. J'y suis allé de plus en plus, surtout à partir du moment où j'étais en retraite, en 1986 ou en 1987, je ne sais plus.

J'allais faire diverses choses. J'allais faire des conférences, des séminaires de formation, des groupes de thérapie, des groupes d'expression. J'ai fait énormément de choses dans ces pays, soit dans un cadre universitaire, soit hors du cadre universitaire. J'ai fait énormément de choses dans ces pays, et de plus en plus. Quand j'ai été à la retraite, en 1986, j'ai été très libre pour aller autant que je voulais à l'étranger, et j'y suis énormément allé, jusque dans les années 1995. Entre 1990 et 2000, je peux dire que mon activité en dehors de France était pratiquement aussi importante que mon activité en France. J'ai ajouté d'autres pays après : l'Italie, le Maroc, l'Algérie aussi. J'ai énormément travaillé dans des tas de pays étrangers. En même temps, mon activité à Agora ou dans des associations parallèles à Agora s'est énormément accrue aussi. Finalement, j'ai eu une activité de plus en plus dans des associations comme ça et d'autre part, à l'étranger. Voilà en gros ma carrière jusqu'à maintenant où c'est la même chose. J'ai une activité beaucoup à l'étranger, dans des associations, et de plus, mais c'est autre chose dont je reparlerai après, une activité d'écriture.

Si j'ai bien compris, après une interruption de carrière quand tu étais chez les Dominicains, a été beaucoup tournée vers une carrière pédagogique, mais en même temps, avec des changements. Parce qu'à un moment donné, tu es professeur de philo, tu dis que tu en avais marre, et tu demandes un changement, tu ne veux plus enseigner la philo, mais la psychopédagogie, pour des élèves-maîtres.

Je profite de ce que tu dis pour dire qu'au fond, j'ai commencé par enseigner la philo pendant quatre ans. Ensuite, j'ai enseigné la psychopédagogie pendant à peu près trois ans. Et ensuite, j'ai enseigné pendant douze ans la psychologie à Beaumont-sur-Oise. Après, à Vincennes, j'étais professeur de

sciences de l'éducation. J'ai enseigné dans quatre domaines différents.

Ce qui veut dire que dans ce domaine de l'enseignement, il me semble que ta carrière a toujours été en recherche. D'abord tu as transmis la philo parce que tu avais été passionné de philo. Ensuite, tu t'es un peu ennuyé dans la philo et tu as changé. Tu es devenu psychopédagogue. Et ensuite, tu t'es tourné, et c'est toi qui a voulu y aller, vers l'éducation spécialisée, la psychologie dans ce cadre-là. Et après, tu as été dans une université expérimentale. Tu as expérimenté quelque chose qui était complètement nouveau en 1969, qui était les sciences de l'éducation.

Les sciences de l'éducation sous cette forme, la forme où on l'enseignait. J'en reparlerai ultérieurement, mais c'était complètement nouveau.

Parallèlement à ça, à partir du moment où tu as été à Vincennes, tu t'es beaucoup préoccupé de la constitution d'associations ou d'équipes de recherche, en dehors de l'université.

Des équipes de recherche étaient beaucoup au sein de l'association, ou bien dans le cadre de Vincennes, Paris VIII, ou bien dans le cadre des associations.

Tu as participé à la création de l'Institut des sciences de l'éducation. Ensuite, tu as créé l'Institut Agora.

Nous avons créé, nous étions beaucoup à le créer. J'ai beaucoup contribué.

Tu as beaucoup contribué à la création, c'est pour ça que je me permets de dire que tu l'as créé, avec d'autres qui étaient avec toi, l'institut Agora, dans lequel tu as fait beaucoup de travail de formation et de recherche. A partir de 1980, tu as été sollicité pour aller à l'étranger, en particulier au Québec, au Mexique, en Grèce, en Argentine, et depuis que tu es à la retraite, en 1986, tes activités à l'étranger, se sont multipliées vers l'Italie, le Maroc, etc. Ton activité est pour moitié à l'étranger.

Je voudrais dire aussi que je suis parti à la retraite en 1986 alors que je n'étais pas à l'âge de la retraite. L'âge de la retraite, c'était 65 ans, ça aurait été normalement 1990 que j'aurais dû partir à la retraite. J'ai pris ce qu'on appelle une retraite anticipée. C'était un truc mis en place par le régime socialiste pour permettre aux gens de partir plus tôt à la retraite, donc de libérer des postes, résoudre le chômage. Mais jusqu'en 1990, pendant quatre ans, c'était très surveillé. Je n'avais pas le droit de gagner beaucoup d'argent en dehors. C'était la condition pour prendre une retraite anticipée, c'était de ne pas faire un autre travail, un travail secondaire. Donc, je n'ai pas eu le droit de gagner beaucoup d'argent en plus à ce moment-là, jusqu'en 1990. En 1990, par contre, j'ai pu faire ce que je voulais. Mais c'est un aspect un peu secondaire.

Mais au niveau purement carrière universitaire, il y a la licence de philo qui est coupée par le séjour chez les Dominicains, donc une licence qui a été très longue puisqu'il y a eu un intermède de 4 ou 5 ans entre les deux. Ensuite, le CAPES de philo, l'agrégation de philo et enfin, le doctorat en 1971.

C'est au niveau des diplômes universitaires. Mais au niveau carrière, ce que j'entends dans ce que tu dis, c'est que tu as été toujours à la recherche d'un type de pédagogie différente. Philo, puis psychopédagogie, puis psychologie, puis sciences de l'éducation, puis création d'associations, puis formation par ailleurs, etc. Et ça a été comme ça toute ton existence. Tu as toujours été en mouvement au niveau de ta carrière.

Oui, j'ai une carrière assez mouvementée, agitée, assez changeante même.

Au point d'être obligé, pour suivre tes convictions, de te mettre en congé maladie.

Oui, il y a eu trois grandes ruptures dans ma carrière, si je puis dire. Quand j'ai quitté les Dominicains, ce qui a été assez dramatique, parce que j'ai été plus ou moins chassé de chez les Dominicains, parce que j'étais complètement hors de l'Eglise, étant pourtant encore religieux. Pratiquement, j'avais rompu avec l'Eglise. J'ai été obligé de partir et ça a été extrêmement dur, terrible, ce départ. C'était la première rupture. La deuxième rupture, c'est quand j'ai quitté Beaumont en 1969, qui a été aussi très dure, très conflictuelle. Et la troisième rupture, c'est quand j'ai quitté Paris VIII, que je suis parti à la retraite en 1986, parce que la situation était devenue insupportable. J'étais trop novateur, trop marginalisé, trop rejeté. Et je ne supportais plus du tout ce climat de Paris VIII. Donc, trois fois dans ma vie, j'ai été amené à rompre, à casser une insertion qui était pourtant très bien, un système où j'étais pourtant très reconnu, très bien, d'une certaine manière. A chaque fois, j'ai cassé et je suis parti volontairement parce que je ne pouvais plus supporter un certain nombre de choses. C'est aussi une constante dans ces ruptures que j'ai été amené à faire.

Je m'aperçois que j'ai complètement oublié la mission que j'ai faite pour l'Unesco en Espagne entre 1968 et 1972 ou 1973, je ne sais plus exactement. Le responsable de la mission de l'Unesco à Madrid m'a demandé de devenir fonctionnaire international de l'Unesco, ce que j'ai refusé. Et finalement de faire des interventions pour la réforme pédagogique qui se faisait en Espagne dans ces années-là. L'Espagne faisait sa réforme Jules Ferry et établissait l'enseignement gratuit et obligatoire. Elle avait droit à un prêt de la Banque mondiale et une intervention de l'Unesco pour l'aider à mettre cette réforme en action. Je suis intervenu dans les Instituts des sciences de l'éducation qui avaient été créés en Espagne, dans toutes les grandes villes, Madrid, Valencia, Barcelone, Séville. Je suis intervenu pendant plusieurs années dans ce cadre pour aider à la réforme pédagogique. C'était l'époque de Franco, j'étais quand même assez menacé, gêné dans mon action, mais j'ai accepté cette intervention parce que je pensais qu'elle était utile aux Espagnols et pas au régime franquiste. C'est un complément que je devais apporter.

D'autre part, je m'aperçois que je n'ai pas du tout fait de réflexion au niveau anthropologique, sur le problème de savoir quel était l'impact de ma carrière sur mon œuvre.

Il y a évidemment plusieurs aspects à considérer. Le premier aspect, c'est

que ma carrière est entièrement une carrière d'enseignement ou d'intervention thérapeutique, qui était très liée à l'écriture d'une œuvre qui est littéralement parallèle à cette carrière. Très souvent, il y a un rapport très direct entre cette carrière et cette écriture. Par exemple, sortant de chez les Dominicains, j'ai écrit un livre où je raconte mon expérience chez les Dominicains, un livre qui n'a pas été publié qui s'appelle Ma révolte. Parallèlement, j'ai écrit d'autres choses qui n'ont plus rien à voir avec cette histoire. Mais j'ai écrit un livre en rapport avec cette histoire. J'ai écrit un livre aussi, ayant été à Beaumont, ayant beaucoup travaillé sur le problème de l'intelligence et de la débilité, la rééducation des dyslexiques, etc., j'ai écrit deux livres : d'une part un livre sur l'intelligence, qui s'appelle L'intelligence et ses formes; et d'autre part, un livre sur Troubles de la langue écrite et remèdes, qui sont directement inspirés par les recherches et réflexions que j'ai faites quand j'étais à Beaumont. Donc, il y a des livres que j'ai écrits, qui sont directement liés à ma carrière, c'est-à-dire à des enseignements que j'ai été amené à donner dans le cadre de cette carrière. C'est un premier aspect.

Un deuxième aspect, c'est le fait que cette carrière elle-même, telle qu'elle est organisée administrativement, me laissait une très grande liberté pour écrire ; pratiquement la plupart du temps, j'avais la moitié ou le tiers de la semaine qui était libre, où je pouvais écrire. Par exemple, j'ai refusé d'être fonctionnaire international à l'Unesco quand Jacques Bousquet me l'a proposé, parce que je me suis aperçu que si je travaillais pour l'Unesco, il fallait que je travaille du lundi matin jusqu'au samedi midi, sans arrêt, à plein temps, ce qui m'empêchait d'écrire. J'ai toujours sauvegardé, j'ai toujours voulu avoir beaucoup de temps pour écrire, et depuis que je suis à la retraite, j'ai pu écrire encore plus. Et par exemple, une œuvre aussi considérable que L'aventure humaine, je n'aurais jamais pu l'écrire si je n'avais pas été à peu près complètement libre. Parce que c'est une œuvre qui m'a demandé un travail considérable, presque à plein temps. C'est un deuxième élément très important. Un troisième élément important, c'est le fait que les ruptures que j'ai opérées, les trois grandes ruptures dont j'ai parlé, ce sont des ruptures qui ont pour but de rétablir l'accord avec les gens avec lesquels j'étais. Je n'ai jamais supporté d'être en désaccord important avec les gens avec qui je travaillais. C'est évident pour les Dominicains, pour la vie religieuse, où pratiquement j'étais en rupture presque totale. Mais même à Beaumont, quand je l'ai quitté, j'aurais très bien pu ne pas quitter. Tout le monde me disait : pourquoi tu quittes alors que tu es tellement bien, tellement reconnu ? Mais j'avais un différend très grave au niveau des idées. Je ne pouvais plus continuer mon expérience pédagogique, et je voulais retrouver un endroit, que j'ai retrouvé avec Paris VIII, où j'étais complètement en accord avec les gens. Donc, je pouvais rentrer dans un rapport de communication, d'interaction avec les gens, qui pour moi a toujours été indispensable, qui a toujours nourri ma réflexion et qui m'a toujours permis de faire des expériences qui nourrissaient ma réflexion. Par exemple, à Vincennes, c'est très net que j'ai pu faire des expériences qui ont été d'une importance considérable pour moi, qui ont nourri ma réflexion. Et je n'aurais jamais pu faire toutes ces expériences si je n'avais pas été dans un contexte qui autorisait toutes les expériences que je faisais. C'est encore vrai après ma

rupture, quand je suis parti à la retraite en 1986 où j'ai pu aller à l'étranger, rencontrer des gens, faire des expériences dans des universités ou ailleurs, j'avais une très grande liberté, une très grande possibilité de contacts, de rencontres, qui aussi nourrissaient ma réflexion. Finalement, ma carrière m'a permis en grande partie de faire mon œuvre. Peut-être que j'aurais fait aussi cette œuvre... sans compter ma vie amoureuse qui est aussi liée à ma carrière. Par exemple, quand j'étais professeur de civilisation française, ma vie amoureuse était liée à ma carrière, et certaines de mes œuvres ont été directement liées à ma vie amoureuse aussi. Donc, aussi indirectement à ma carrière.

Mon rapport à l'écriture

Jeudi 28 mars 2002

C'est évidemment une chose très importante puisque je voudrais surtout parler dans ces interviews de mon œuvre, plus que de moi-même. Donc, finalement, de ce que j'ai fait, écrit. Donc, l'écriture tient une place très importante là-dedans.

Mon rapport à l'écriture : j'y ai réfléchi et je suis arrivé à un certain nombre de conclusions, en particulier en étudiant ces temps derniers le problème des écrivains du XIXe siècle, les écrivains romantiques, en particulier, voir quels sont les facteurs qui ont contribué à permettre leur émergence. Moi, je n'écris pratiquement pas avant l'âge de 23-24 ans. Je découvre l'écriture à la fin de ma période chez les Dominicains. Et jusque-là, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 23-24 ans, je ne me souviens pas du tout avoir écrit. J'écrivais à l'école, dans les dissertations où j'étais assez brillant. Je revois toujours Van Tiguem (?) qui était professeur en 1ère je crois, qui me rendait mes dissertations en disant : "Lobrot a encore fait un plongeon". Ça voulait dire qu'il était capable d'approfondir. Et j'avais quand même un certain succès dans les dissertations, ce qui prouve que j'étais capable d'une réflexion assez approfondie, mais je n'avais pas de goût à écrire. Je n'écrivais rien avant l'âge de 23-24 ans. Alors, si je peux oser me comparer à d'autres que je suis en train d'étudier, par exemple Victor Hugo, dès l'âge de 12 ans, il écrivait, il commençait à écrire un peu. Flaubert, à 12 ans, il avait déjà écrit et fait plus ou moins des premières ébauches d'œuvres futures.

Quand tu étais ado, jusqu'à 15-20 ans, tu n'avais pas idée que l'écriture deviendrait...

Non, je n'avais pas le besoin d'écrire, le plaisir d'écrire. S'il fallait que j'écrive pour une dissertation, j'étais capable d'écrire et d'écrire bien, puisque j'avais du succès, mais je n'avais pas le plaisir ni le besoin d'écrire. Donc, ça n'apparaît qu'à la fin de ma période chez les Dominicains, et ça apparaît - ça correspond à une théorie que j'aie - ça correspond à une période où je me suis très fortement socialisé. Mon hypothèse, c'est que l'écriture est une forme de communication et que cette communication ne peut apparaître que quand il y a un contexte de communication, une expérience forte de communication. Et pour moi, cette expérience n'arrive

qu'à la fin de mon séjour chez les Dominicains. J'en ai déjà parlé. J'ai déjà dit que jusque chez les Dominicains, et y compris chez les Dominicains au début, j'étais un être solitaire, un peu coupé du monde, pas radicalement, mais assez coupé. J'avais quelques amis, c'est vrai, mais je n'étais pas un être véritablement socialisé et interactif, ayant beaucoup de relations dans des groupes. Je n'étais pas quelqu'un qui aimait être dans un groupe et avoir des influences. Par contre, à la fin de ma période chez les Dominicains, je l'ai déjà expliqué, parce que j'ai pu passer des années à parler, à discuter avec des amis, je me suis très fortement socialisé. Ce que je n'aurais sûrement pas pu faire si j'étais resté dans ma famille. Et je me suis dit que quand j'ai pris la décision à 19 ans de rentrer chez les Dominicains, au fond, j'ai pris une décision qui était très importante pour moi. Je me coupais de ma famille, que je ne pourrais plus pratiquement voir, sinon par intermittence. Je me coupais de ma famille et je faisais quelque chose qui était profondément bon pour moi. Intellectuellement, c'était bon. Et même l'aspect religieux allait finalement disparaître. Il ne resterait que l'essentiel, l'aspect intellectuel, l'aspect social, l'aspect sexuel, des choses très importantes pour moi.

C'est assez paradoxal par rapport à l'écriture, parce que l'écriture est un acte solitaire. Et tu dis que ça correspond à la théorie que tu as par rapport à l'écriture, ?? quelqu'un de socialisé, qui a un désir de communication, qui a connu la communication et qui écrit. C'est un peu paradoxal.

Oui. Non, je pense que l'écriture, c'est fondamentalement une communication. Ce n'est pas une communication avec le milieu ambiant, sauf que si, c'est même avec le milieu ambiant. Je me souviens des premières choses que j'ai écrites, quand j'étais chez les Dominicains, c'étaient des poésies qui m'étaient inspirées par des choses que je vivais à ce moment-là, en particulier dans le domaine amoureux. Donc, c'était lié très directement à mon vécu chez les Dominicains. Les premières choses que j'ai écrites, je ne les revois pas exactement. Il y a plusieurs choses. Premièrement des poèmes, beaucoup, surtout après que je sois sorti de chez les Dominicains. J'ai une période très importante de production de poèmes. Il y avait des poèmes en vers, en alexandrins, et d'autres, au contraire, qui étaient des textes libres, des trucs très libres, de poèmes en prose. Ça, j'ai eu une production très forte de ça. J'ai eu une production de textes. Je me souviens, il y avait une de mes tantes qui m'avait offert le Nouveau testament en grec, et je le lisais. Et je me revois commentant par écrit des textes de Saint Paul, et écrivant, quand j'étais en Corse, des pages entières de commentaires sur Saint Paul. Je ne sais pas ce que sont devenus ces textes, je n'ai aucune idée, je pense qu'ils ont été détruits, mais je me revois très nettement. J'écrivais pas mal de lettres aussi.

Quand je suis sorti de chez les Dominicains, j'avais déjà acquis une pratique de l'écriture relativement importante, que j'ai poursuivie, et qui m'a amenée à écrire de plus en plus. Je suis sorti de chez les Dominicains en 1948-49, j'avais 24-25 ans. Cela m'a amené, vers la trentaine, à écrire des choses beaucoup plus importantes, en particulier un livre entier que j'ai appelé postérieurement Ma révolte, sur moi, mon histoire, mon passé depuis mon enfance, mais spécialement toute la période des Dominicains. J'ai essayé

d'écrire et de raconter d'une manière qui me plaisait, j'allais dire assez littéraire. Pas au mauvais sens du mot, au contraire, avec un style qui m'intéressait en tant que style. J'ai toujours été intéressé par l'écriture en tant qu'acte littéraire. Ce livre, qui s'appelle *Ma révolte*, que j'ai présenté à un certain moment à un concours des auteurs inconnus, quelque chose comme ça, et j'ai failli avoir le 1er prix pour ce livre, mais malheureusement, il fallait que je donne une certaine somme pour le publier, que je n'avais pas. Ensuite, j'ai recommencé des études, et j'ai été amené à écrire, en particulier pour un diplôme d'étude supérieure sur Nietzsche, et j'écrivais aussi sur des sujets intellectuels. En particulier sur Nietzsche sur j'aimais beaucoup. J'ai écrit un début de pièce de théâtre. Et j'ai écrit surtout un roman qui s'appelle *Le journal d'une femme*, qui était lié à ma vie amoureuse, ce qui a souvent été le cas dans mon écriture. Mon écriture a souvent été liée à ma vie amoureuse. Et c'était lié à un échec amoureux que j'avais eu après avoir connu Simone, ma première femme dont j'ai déjà parlé. Environ un an après, j'ai rencontré une femme qui m'a plu énormément, beaucoup plus que Simone d'ailleurs. Et Simone a pensé que c'était fini avec elle. Une femme que je trouvais extrêmement belle, qui m'a plu énormément. Et ça a été un échec. J'étais malade, en sana, et pour elle, je n'étais probablement pas quelqu'un de fiable. Elle m'a... elle ne m'a pas repoussé vraiment, mais ça s'est terminé. Et j'étais extrêmement frustré, et ça m'a amené à écrire *Le journal d'une femme* qui était, soi-disant le journal qu'aurait écrit une femme qui aurait eu des déceptions sentimentales et qui aurait eu toute une évolution à partir de ces déceptions. D'une certaine manière, j'imaginai ce que cette femme aurait pu vivre avec moi. Mais ce n'était pas nette que c'était cette femme-là, mais c'était à l'arrière-plan. Ce journal d'une femme, je l'ai toujours. J'ai longtemps considéré que c'était un truc absolument sans valeur et sans intérêt. Mais j'ai changé d'opinion et maintenant, je pense que ce n'est pas si dépourvu d'intérêt que ça. De toute façon, ça n'a jamais été publié et je n'ai jamais cherché à le faire publier. A la suite de ça, dans les années 50, j'ai commencé à enseigner la philosophie. Et à partir de ce moment-là et jusque dans les années 60, j'ai écrit des textes philosophiques, psychologiques, souvent en liaison avec mon enseignement. Je me revois écrivant un véritable livre sur la croyance, sur le phénomène de croyance. Je ne sais pas ce qu'est devenu ce texte. La plupart de ces choses sont perdues et je ne sais pas ce que c'est devenu.

C'est une première période, qu'on pourrait appeler d'initiation, d'essai, d'ébauche. Ce qui a été déterminant pour moi, ça a été la séparation d'avec Simone, 1960-61. J'ai connu Barbara en 1960 et je me suis séparé de Simone au début de 1961. Là, je me suis retrouvé seul dans une petite chambre de 6 m² au quartier latin, écrivant. Commençant à écrire pas mal. Et là encore, c'était lié, comme au moment de mon départ de chez les Dominicains, à une rupture. Une rupture qui à nouveau me remettait dans une espèce de sociabilité beaucoup plus intense. Quand je me suis séparé de Simone, que je vivais dans cette petite chambre, j'avais des tas d'amis, je faisais partie de tout un groupe de copains. J'avais une sociabilité beaucoup plus forte qu'avant.

Il y a deux thèses dans la manière dont tu t'es mis à écrire. Il y a la thèse de la sociabilité qui est très importante, les amis, les gens avec

qui tu peux partager, et aussi l'idée que ta famille est un obstacle à l'écriture.

Oui, quelque part, oui.

Tu l'as dit par rapport à ta famille. Et là tu te sépares de ta famille nucléaire et tu te mets à écrire un peu différemment. Ce ne sont plus des ébauches...

C'est vraiment de l'écriture. Et à ce moment-là, quand je me suis séparé de Simone, je me suis mis à écrire assez systématiquement. Et je me revois écrivant au moins deux textes : un premier texte qui devait s'appeler probablement psychologie de l'amour, qui était un texte sur la vie amoureuse, mais de théorie sur l'amour, sur la sexualité. Pas seulement la sexualité, mais sur l'amour, la psychologie de l'amour. J'attaquais pas mal certains lieux communs sur l'amour avec un grand A, etc. Ces textes ont été transformés et c'est devenu ce qui s'est appelé, dans les années 71, La libération sexuelle. J'ai essayé de publier ce texte, je n'ai pas réussi, ça s'est transformé, il y a eu des tas de transformations et ça a abouti finalement à La libération sexuelle que j'ai publié en 1971, quelque chose comme ça, où il y a des passages qui ont été écrits dès les années 60-61 ; en fait, une dizaine d'années avant. Comme beaucoup de livres que j'ai écrits, ce sont des livres qui se sont transformés en l'espace de dix ans, même plus quelquefois. Ce ne sont pas des livres écrits comme ça, d'un seul coup. Il y a des livres que j'ai écrits d'un seul jet, mais la plupart sont des livres qui se sont transformés, qui ont évolué.

Tu as été habité par cette idée pendant longtemps.

Oui, pendant longtemps. C'est une première chose. Et une deuxième chose : je me vois écrivant, j'ai même gardé des textes écrits à cette époque-là, 1961-62-63, sur les influences éducatives qui peuvent s'exercer dans la famille, les influences qu'on pourrait appeler les influences formatrices. Ce que j'ai appelé dans une espèce de livre que j'ai écrit sur les influences, très longtemps après, j'ai essayé d'écrire sur les influences formatrices. C'est-à-dire la formation de l'individu. C'est plus que les influences familiales, ça les dépasse. C'est ce qu'on pourrait appeler les influences formatrices, c'est-à-dire ce qui contribue à former une personne, un individu, un être humain. Là, j'ai écrit des pages et des pages que j'ai plus ou moins gardées. Je peux les retrouver, mais ça n'a à mon avis aucun intérêt. Ce que j'ai écrit à cette époque-là, pour moi, n'a aucun intérêt. C'est un thème qui m'a habité constamment depuis cette époque-là. Jamais je n'ai vraiment réussi à produire quelque chose qui me satisfasse vraiment. A cette époque-là, ce que j'ai écrit ne me satisfaisait pas. J'ai repris ça dans les années 80, j'ai essayé d'écrire un texte que j'ai essayé de publier au Québec, sans y réussir, sur la formation de l'individu, de la personne. Je n'a pas réussi, et c'est seulement maintenant, depuis quelques années, que j'ai repris ce problème à la base, en lisant une masse énorme de textes américains en particuliers, de revues américaines, comme Child development, etc., et je pense que maintenant, je vais arriver - c'est l'avenir proche - à vraiment pouvoir écrire quelque chose là-dessus qui tienne la route, qui ait une importance. C'est un problème

extrêmement difficile, qui a l'air très simple parce que tout le monde le résout très simplement avec des idées toutes faites qui sont les pires choses qui soient au monde. Tout le monde, y compris les gens évolués, tout le monde a des idées toutes faites sur ce qu'est l'éducation. Mais quand on creuse le problème, au niveau des influences, avec une vision anthropologique, ça apparaît un phénomène effroyablement complexe, d'une complexité qu'on n'imagine pas. Donc, qui exige une somme de documents, d'études, d'enquêtes considérable, et probablement actuellement, seulement dans les années 2000, c'est possible d'arriver à quelque chose d'à peu près satisfaisant sur ce sujet. Mais c'est seulement maintenant. Quelque chose comme quarante ans après que j'ai commencé à travailler sur ce sujet, je peux espérer arriver maintenant à quelque chose qui me satisfasse.

| Tu es tenace.

Pour être tenace, je suis tenace. D'ailleurs, j'estime que la persévérance est la plus grande des qualités humaines. Pour moi, j'ai toujours pensé ça. Sans persévérance, on n'arrive à rien. La persévérance est la vertu fondamentale. Et effectivement, j'ai beaucoup de persévérance. Donc, je me revois écrivant, commençant à écrire. A ce moment-là, il y avait aussi des cours que je faisais. Je n'ai arrêté de faire des cours théoriques que dans les années 1964-65, quand j'étais à Beaumont. Il y a un moment où j'ai arrêté. Mais jusqu'à ce moment-là, je faisais des cours, et ces cours, je les écrivais. Donc, il reste aussi ces cours, dont j'ai gardé certains qui existent encore quelque part. Et aussi, dans ces années-là, j'ai connu quelqu'un qui a été très important pour moi et ma vie intellectuelle, c'est Raymond Rouyère (?), professeur à la Faculté de Nancy, un homme qui a écrit beaucoup de livres, un grand penseur français, très important. Un homme extrêmement modeste qui n'a jamais voulu aller à la Sorbonne alors qu'on lui a proposé, qui a écrit des livres remarquables, comme *Éléments de psychobiologie*, *Le néofinalisme*, etc. Je l'ai connu personnellement parce qu'un de ses fils avait été plus ou moins fiancé avec Simone, mon ex-femme. Et donc Simone et sa famille, à cette occasion, avaient connu les Rouyère et les fréquentaient. Donc moi, quand j'étais avec Simone, j'ai fréquenté aussi les Rouyère. J'ai connu très bien Raymond Rouyère, et j'ai même été à Nancy pour suivre ses cours, à une certaine époque. Je l'ai connu personnellement, et un jour, Raymond Rouyère m'a dit que pour lui, ce qui avait été fondamental, c'était d'écrire ce qu'il appelait une espèce de journal philosophique, c'est-à-dire un journal dans lequel tu notais tes pensées au fur et à mesure qu'elles arrivaient. Et j'ai décidé aussi, dans les années 50, d'écrire une espèce de journal philosophique. C'est un grand mot parce que c'est surtout un journal personnel, mais plus centré sur les idées, les pensées, les réflexions que sur la vie personnelle. Et ce journal, je l'ai toujours continué, presque sans arrêt jusqu'à maintenant, avec des hauts et des bas, des arrêts qui ont pu durer plusieurs années. Et maintenant, ça a abouti à un journal que je fais toujours, que j'appelle *Ma recherche*, que j'ai repris beaucoup dans les années 90 et que je continue toujours. Donc, ça a eu une influence considérable sur moi puisque cette influence de Raymond Rouyère m'a amené à écrire un journal que je continue encore actuellement. Et ce journal n'a pas cessé.

| C'est un journal, donc une écriture journalistique.

Journalière, oui, je ne dirais pas journalistique, mais journalière, c'est-à-dire quotidienne. Je laisse venir mes pensées, je n'ai pas du tout de souci ni de forme, ni d'approfondissement, ni de preuves. Rien du tout, je laisse venir ce qui vient, ce que je pense, les problèmes qui surgissent, les observations que je peux faire. Beaucoup d'observations, parce que je crois beaucoup à l'observation des gens, de la vie, de tout. Et j'observe beaucoup et je note beaucoup mes observations. Par exemple, j'ai fait dans les années 80 tout un ensemble d'observations sur la sexualité des gens que je fréquentais, même avec qui j'avais des rapports. Ce qui a donné un livre qui n'a pas été publié qui s'appelle *Le monde du sexe*, que je voudrais publier maintenant d'ailleurs. Je l'ai présenté à un éditeur qui l'a refusé. Dans ce livre, il y a une centaine d'observations que j'ai faites de cette manière. Donc, ce sont à la fois des réflexions, des pensées, des idées, des observations. Et aussi, de temps en temps, des réflexions, des choses sur ma vie personnelle. Mais les choses sur ma vie personnelle, de manière systématique, ne sont venues que dans les années 70. C'est seulement à partir des années 70 que j'ai commencé à écrire des journaux systématiquement sur ma vie personnelle. J'en reparlerai parce que c'est très important dans mon évolution. Donc, je ne veux pas aborder ce sujet maintenant. Là, je parle de mon écriture en général.

Ce qui s'est produit dans mon écriture, c'est une espèce d'arborescence, si l'on peut dire, où il y a eu plusieurs courants, plusieurs lignes, plusieurs filons qui ont émergé à partir de cette base, quand j'avais 20 ans.

Un filon, c'est le filon du journal, c'est assez fondamental, parce que je crois que c'est quand même ça la base, tout s'enracine là-dedans. Un autre filon, c'est le filon littéraire. C'est évident que j'adore la littérature, et non seulement lire de la littérature, mais j'adore faire de la littérature. J'adore beaucoup plus en faire qu'en lire. J'ai un plaisir énorme à écrire pour écrire. Ce qui veut dire rendre un sentiment, une impression, une observation par écrit. Il y a un plaisir énorme de fabrication de quelque chose, de création. Et je crois que j'ai un certain talent dans ce sens-là, que tout le monde ne reconnaît pas, parce qu'il y a des gens qui, au contraire, disent que j'écris mal. Mais pour moi, c'est presque un compliment quand on me dit que j'écris mal. J'ai toujours refusé d'écrire d'une manière formelle, traditionnelle, avec le beau style et le beau langage. C'est quelque chose que j'ai très fortement rejeté dès mes 20 ans. Ce que j'appellerais le beau langage, je ne souhaite pas du tout qu'on me dise que j'ai un beau style et un beau langage. Pour moi, c'est plutôt l'horreur qu'autre chose.

Donc, il y a ce côté littéraire qui naturellement a quand même été alimenté par de très nombreuses lectures et de très nombreuses admirations d'auteur. Il y a eu des auteurs qui m'ont énormément plu. J'ai énormément aimé Henry Miller, que j'aime beaucoup moins maintenant. J'ai adoré Henri de Montherlant. On peut s'interroger sur cette admiration. Je pense que c'était lié à une certaine dureté de Montherlant par rapport à une vie amoureuse, que j'ai plus ou moins partagée à une certaine époque, que je ne partage plus du tout maintenant. J'ai une admiration énorme pour Stendhal, vraiment énorme. A une époque, je ne lisais que Stendhal, pratiquement. C'était pour moi le top absolu au niveau littéraire. Il y avait Montaigne aussi, je l'aimais

énormément. Par contre, il y a des auteurs que j'ai lus, mais que j'admire beaucoup moins, comme André Gide, Mauriac, Colette. A une certaine époque, j'ai lu le Marquis de Sade, qui m'a beaucoup enthousiasmé, mais je ne peux pas dire que ça m'ait marqué ni influencé. Les auteurs du XVIIIe siècle, il ne faut pas que j'oublie : Chanderlaud de Laclaud, Les liaisons dangereuses, j'ai adoré. Et non seulement j'ai adoré, mais ça m'a beaucoup marqué, même ma vie amoureuse. On peut penser ce qu'on veut là-dessus, mais de toute façon, j'ai beaucoup aimé. Actuellement, je lis Rétif de la Bretonne avec beaucoup d'intérêt. Ces auteurs du XVIIIe siècle, Diderot aussi ; Rousseau, je n'ai jamais eu de grand enthousiasme pour Rousseau, ni pour Voltaire. Ce sont quand même des auteurs que j'aime bien. Voilà en gros mes goûts. Et alors, peut-être le plus, ces dernières années, c'est Proust. Je me suis plongé dans Proust et dans La recherche du temps perdu et j'ai une espèce de passion pour Proust, qui est probablement la plus grande admiration que j'ai au niveau littéraire.

... s'est alimenté de tout un ensemble de lecture. C'est le deuxième filon.

Et le troisième filon, ce sont les idées, la théorie, les écrits scientifiques, si je puis dire, dont je reparlerai beaucoup puisque finalement, tous ces entretiens sont centrés beaucoup sur mes écrits théoriques, mes idées. Donc, j'en reparlerai. Mais là aussi, il faut dire que je ne fais pas tellement de différence entre écrire quelque chose de littéraire et écrire quelque chose au niveau des idées. Pour moi, un écrivain, quoi qu'il écrive, c'est toujours un écrivain. Ecrire, c'est un acte unique, spécifique. Quelqu'un qui écrit d'une manière assez froide, assez analytique, dans le domaine des idées, comme Bergson ou comme Rémy Chauvin, que j'admire beaucoup, ou Hervé Lebras que j'admire aussi, des gens que j'admire, qui souvent ne sont pas assez connus d'ailleurs, j'estime que ce sont aussi des écrivains. Il y a un moment où il faut se mettre à écrire, et l'acte d'écrire est un acte spécifique, quoi que tu fasses. Que tu écrives de la poésie, du roman, un livre d'idées, c'est toujours écrire. Et d'ailleurs, c'est ce qui m'a amené, dans les années 80 à la Faculté à organiser des groupes d'écriture, des groupes pour apprendre aux gens à écrire. Dès les années 50, j'avais découvert l'écriture automatique, donc très tôt. L'écriture automatique avait tout de suite eu une grande influence sur mon écriture, l'écriture automatique au sens des surréalistes. Ça a libéré mon écriture. Il y a une interférence complexe entre la libération de mon écriture qui se fait d'une manière assez spontanée et l'influence que j'ai subie des surréalistes, que je ne connaissais pas vraiment à l'époque, mais dont je connaissais quand même l'existence. C'est ce qui m'a amené à pratiquer l'écriture automatique très très tôt, dès les poèmes que j'écrivais dans les années 50, quand je sortais de chez les Dominicains, les années 49-50 et les suivantes. L'écriture automatique avait déjà une grande importance. Et je me revois encore, quand j'étais au collège de Domfront, à partir de 1952-53, quand j'étais professeur de philo et où j'enseignais aussi dans des petites classes, des classes de 6e, etc., parce que l'enseignement de philo n'était pas suffisant pour faire toutes les heures, donc j'ai enseigné aussi le latin, diverses choses. Je me revois faire des expériences d'écriture automatique avec des enfants en classe de 6e ou de 5e. Et avec les enfants, ces petits paysans, ça marchait très bien. Ça produisait des choses vraiment extraordinaires. Et donc, j'ai continué toujours à pratiquer l'écriture

automatique. Et dans les années 80, quand je me suis trouvé à Vincennes, et voulant apprendre à des étudiants à écrire, j'ai tout de suite utilisé les principes de l'écriture automatique.

Mes premières expériences à la Faculté d'écriture, de groupes d'écriture, je les situerais vers 1977-78. Et ces groupes d'écriture ont continué et ont fini par avoir un succès considérable. Et je me revois à la Faculté, à Saint-Denis, avec des groupes de plus d'une centaine de personnes, faisant avec tous ces gens de l'écriture, qui était en fait de l'écriture automatique, un peu améliorée, un peu modifiée. Je proposais quand même des exercices, dans l'esprit de l'écriture automatique. Ce n'était jamais de l'écriture au sens classique. C'était toujours avec un principe d'écriture automatique. L'automatisme, le principe de l'automatisme m'a énormément inspiré, pas seulement dans l'écriture, mais aussi dans la peinture, dans l'expression corporelle, dans des tas de domaines. J'ai beaucoup été inspiré par le principe de l'automatisme, le principe d'une espèce de spontanéité totale où tu pars de rien et tu laisses jaillir, tu laisses venir. Et même dans les années 90, j'ai écrit un livre personnel entièrement en écriture automatique, dont j'ai tellement honte que je ne le montre à personne. Je l'ai quand même mis sur bande magnétique et c'est un livre tellement terrible, tellement horrible, d'une certaine manière, où j'ai l'impression que tout ce qui a au fond de moi de plus horrible et de plus obscure émerge, ce qui est d'ailleurs normal dans l'écriture automatique, je n'oserai jamais montrer ce livre à personne. Peut-être qu'il sera publié un jour, je n'en sais rien, mais pour l'instant, personne... peut-être toi uniquement et la personne qui l'a tapé... C'est une espèce de cri, de truc sexuel, dégueulasse... mais ce sont des choses qui sont en moi, que l'écriture automatique permet de faire émerger.

Donc, j'ai continué tout le temps à partir des années 80, peut-être 77-78, à faire à la Faculté et pour moi de l'écriture automatique, de plus en plus, et dans les années 82-83, à étendre la chose et à faire des groupes non plus seulement sur l'écriture, mais sur la lecture aussi et sur la culture, mais spécialement sur la lecture. Et ces groupes sur la lecture, alors que j'ai commencé dans les années 85, je continue toujours à les faire, donc depuis presque vingt ans maintenant. Et ça m'a amené à tout un travail sur l'activité de lecture très important, sur lequel j'ai un peu publié, mais pas énormément finalement. Il y a deux ou trois livres. J'ai oublié de dire aussi que quand j'étais à Beaumont, Mademoiselle Parent (?), la directrice de Beaumont, m'a chargé de créer, dans les années 60, des formations pour les rééducateurs de l'Education nationale, rééducateurs d'enfants dyslexiques ou ayant des troubles de la lecture, de l'orthographe. Elle m'a demandé de m'occuper de la formation des gens qui allaient faire ce genre de rééducation dans l'Education nationale. Ça existait déjà dans le privé. Je me suis mis à former systématiquement des gens, j'en ai formé beaucoup qui sont encore en exercice, des gens qui sont des rééducateurs dans l'Education nationale. J'ai préconisé une espèce de psychothérapie des enfants, ce qui m'a valu des foudres de tout le monde, qui disait que je n'avais absolument pas le droit de faire de la psychothérapie, de préconiser de la psychothérapie, que les rééducateurs n'étaient pas formés pour ça. C'était un tollé, littéralement. Je revois Monsieur Merio (?), le directeur de Beaumont après Mademoiselle Parent, me prenant dans un coin et me disant : "je te supplie de ne pas

continuer à préconiser la psychothérapie". C'était dramatique. Et j'ai quand même persévéré parce que je pensais que c'était la vérité et qu'il n'y avait pas d'autres choses à faire que la psychothérapie. Et pour moi, l'écriture était plus ou moins une forme de psychothérapie, en réalité.

Donc, je suis devenu, à partir des années 60, un spécialiste international des problèmes de lecture. Je suis allé dans des congrès internationaux, à Berlin, à Copenhague ou ailleurs. Et j'étais considéré comme un des grands spécialistes de la dyslexie. J'ai d'ailleurs écrit un livre là-dessus et je continue à m'y intéresser. J'ai prolongé ça dans la lecture adulte et j'ai fait à la Faculté, avec toi d'ailleurs, des groupes centrés sur la lecture qui m'ont beaucoup intéressés, que je continue actuellement, qui prolongent d'une certaine manière ces groupes sur l'écriture. Lecture-écriture sont devenus des choses centrales dans ma pratique et dans ma pensée, à des tas de niveau. Je suis centré sur la lecture et sur l'écriture, et de plus en plus. Ce n'est peut-être que l'année dernière que j'ai eu l'intuition profonde de ce qu'était la lecture. Je crois que je n'avais pas compris jusque-là ce que c'était. Et là, j'ai compris, et j'ai essayé de faire passer ça aux groupes que j'avais. Je ne sais pas s'ils ont compris eux-mêmes. C'est une espèce d'illumination.

J'ai découvert que la lecture, c'est un jeu de piste finalement. Un jeu de piste, c'est une course au trésor. On vous donne un certain nombre d'indications, on vous dit : va à droite, va sous cet arbre-là, etc. Et en suivant la route indiquée, si on la trouve, on arrive à un trésor. Donc, il y a un trésor, dans tout texte, quel qu'il soit, même le plus banal, même un texte de journal, il y a toujours un trésor à découvrir parce qu'il y a quelqu'un qui dit quelque chose, et cette chose est de l'ordre mental. Donc, c'est quelque part un trésor. Ce trésor, on le découvre ou pas. Premièrement, il peut ne pas vous intéresser, on peut n'avoir aucun désir de savoir qu'il y a un trésor à découvrir, et on se contente de déchiffrer, de décoder un texte. Ce que font la plupart des gens, rien d'autre que décoder, ce qui explique qu'on ne s'en souvienne pas parce qu'il n'y a pas d'insight, pas de découverte à proprement parler. Il y a quelque chose à découvrir. Et naturellement, cette chose à découvrir, elle dépend à la fois de celui qui lit et de l'auteur. Parce qu'un auteur qui écrit un texte, c'est quelqu'un qui se découvre, c'est quelqu'un qui accueille d'autres dans sa pensée, qui ouvre sa pensée à d'autres. Il ouvre plus ou moins et plus ou moins bien. Il y en a qui ferment complètement et volontairement pour impressionner le public, comme Lacan. Ils se font volontairement incompréhensibles. Il y en a d'autres au contraire qui s'ouvrent au maximum pour accueillir au maximum les gens, par exemple. Il y a ces deux facteurs qui jouent et finalement, on entre ou pas. On découvre ce trésor ou on ne le découvre pas. On peut faire toute la route, décoder très bien, comprendre le texte, sans découvrir ce qu'il y a d'intéressant. Et moi, j'ai eu cette intuition à partir d'un travail que je propose régulièrement aux gens. J'ai sélectionné un certain nombre de textes très forts, très émotionnels, qui ont un impact très fort. Je leur fais lire ça et je leur demande ce qu'ils en pensent. Il y a un texte en particulier sur les navigateurs qui autrefois faisaient le tour de l'Amérique du sud par le détroit de Magellan, un texte très fort que j'aime beaucoup. Et la plupart, la grande majorité, pour ne pas dire la totalité des élèves, trouvent ce texte insipide et sans intérêt. Et je suis toujours surpris parce que pour moi, c'est un texte

extraordinaire, qui raconte les affres, les peurs, l'héroïsme que supposait autrefois le fait de passer par ce détroit de Magellan, qui est un cap de tempêtes où beaucoup de bateaux périssait, etc. Il était indispensable pour passer de l'autre côté, pour aller dans le Pacifique. Et ce texte que je trouve extraordinaire, les gens le trouvent insipides. Ils le lisent, ils peuvent dire ce qu'il y a dans ce texte, ils peuvent le résumer, sauf qu'ils trouvent que c'est insipide et que ça n'a aucun intérêt. C'est finalement trouver le trésor, découvrir le trésor : on le découvre ou pas. Voilà l'intuition que j'ai eue.

Je ne sais pas si j'ai bien analysé tout mon rapport à l'écriture. Je pense que j'ai laissé des choses de côté parce que c'est tellement important pour moi que... Et je ne suis pas du tout rentré dans le contenu. Je réserve ça pour après. Je parle vraiment de l'acte d'écrire en lui-même.

Ce que tu as dit, que je trouve très novateur, c'est que l'acte d'écrire, c'est forcément quand il y a socialisation de la personne, on n'écrit pas sans socialisation...

Oui, ça c'est important, ce serait à creuser.

Ce serait sûrement à creuser parce que tu dis que tu as commencé à écrire à partir du moment où tu n'as plus été un solitaire.

C'est ça, et je suis frappé par le fait que dans le cas de Victor Hugo ou de Flaubert, qui sont deux cas vraiment intéressants, s'ils ont commencé à écrire à l'âge de 11-12 ans, c'est justement parce qu'il y a eu une socialisation qui s'est produite chez eux à cette époque-là. Chez Flaubert, c'est à cause de tout ce milieu de Trouville qu'il a fréquenté avec sa famille et qui était un milieu très fort. Chez Victor Hugo, c'était autre chose, c'était tout ce qui se passait autour du général Lahori (?) et en dehors du milieu scolaire et en cassant l'école. L'école ne participe pas du tout à ça, elle est en dehors de ça et même, elle empêche ça à la limite. Donc, c'est tout à fait extrascolaire, et à mon avis indispensable pour arriver à écrire.

Tu dis aussi qu'il est important, pour toi en tout cas, je ne sais pas si c'est une théorie, il est important de sortir du milieu familial que moi je qualifierais, d'après ce que tu dis, d'étouffant là-dessus. Puisque tu dis que si tu étais resté dans ta famille d'origine, tu n'aurais pas connu cette socialisation. Et tu as commencé à écrire à partir du moment où il n'y avait plus la famille. Et tu as recommencé à écrire d'une manière différente quand tu a quitté Simone.

C'est très net.

Donc, il y a une influence néfaste...

Il y a un grand livre dont je parlerai, qui est L'aventure humaine. J'ai commencé à l'écrire à partir du moment où j'ai été à la retraite, et donc là aussi après une rupture.

Et tu as commencé à écrire, des poèmes, mais tu as écrit beaucoup à partir de toi-même : Ma révolte, Le journal d'une femme, après une déception amoureuse, un début de pièce de théâtre. Tu as écrit surtout,

sauf peut-être l'essai sur Nietzsche, dont tu viens de parler. Mais dans un premier temps, tu as surtout écrit à partir de toi-même.

J'ai oublié de dire que j'avais théorisé cette centration sur soi, cette espèce d'égotisme fondamental de l'écrivain. J'ai théorisé et je l'ai affirmé très fort : le droit à dire "moi". L'écrivain a le droit de dire "moi", contrairement à ce que dit Pascal, le moi haïssable. Je l'ai même mis en préface à un livre.

Ce que je pense, après cette première période d'égotisme, tu continues par des écrits plus théoriques, c'est-à-dire Psychologie de l'amour, qui est plus une théorie, même si tu y es impliqué, que tu as transformé des années en La libération sexuelle. Après, tu as commencé une recherche qui dure depuis quarante ans sur les influences, mais tu as commencé à écrire sur les influences formatrices, c'est-à-dire les influences avec, mais aussi en dehors de la famille. Là, ce sont des écrits théoriques.

Tu dis aussi : l'influence de Raymond Rouyère par rapport au journal. Tu as une grande admiration pour lui, il t'a appris sûrement beaucoup de choses au niveau de la pensée, mais aussi au niveau de l'écriture. Comme il a toujours écrit un journal philosophique, tu as commencé, dès les années 50, à faire un journal philosophique, qui s'est peu à peu transformé en journal d'idées et journal impliqué sur ta vie amoureuse et relationnelle. Et tu as parlé aussi de toute l'arborescence de ton écriture : le journal, les écrits littéraires et les écrits théoriques. Tu t'es beaucoup étendu sur : il n'y a pas de différence entre un écrit théorique et un écrit littéraire. C'est-à-dire que l'acte d'écrire est toujours le même. A partir de là, tu as voulu transmettre cette écriture, ce désir de l'écriture aux autres. Avec les petits paysans, tu as fait de l'écriture automatique, que tu as renouvelé à la Faculté. Après, tu as fait un mix écriture-lecture.

Ce que je pourrais dire peut-être pour terminer... L'impact que l'écriture a sur moi... L'impact de l'ordinateur. J'ai commencé à écrire beaucoup plus quand j'ai eu un ordinateur, je travaille avec beaucoup plus de plaisir. Et maintenant, l'ordinateur est devenu indispensable pour moi. Le plaisir que j'ai à écrire : c'est un euphorisant fantastique pour moi. Quand je suis très mal, après ma séparation d'avec Vicky en 1973-1974, j'ai eu une déception amoureuse vraiment très importante, ma réponse a été d'écrire un livre. Très souvent, j'écris un livre ou je peins. La peinture et l'écriture sont des réponses que je donne à mes états difficiles. Plus la peinture que l'écriture. L'écriture est moins liée aux états difficiles que je peux avoir. Mais de toute façon, c'est une source de plaisir absolument extraordinaire chez moi. Si je suis dans une période où je n'écris pas, ça me manque. L'écriture me manque.

L'écriture comme drogue ?

Je ne dirais pas drogue... Peut-être drogue, mais pas d'une manière caractérisée. Probablement, ça joue un rôle de drogue. D'ailleurs, le mot drogue, je ne l'emploie pas pour une activité très intégrée, très continue. La drogue, ce qu'on appelle drogue dans le langage courant, c'est une activité compensatrice ou restauratrice si l'on peut dire, mais qui est morcelée. C'est-à-dire qu'il faut continuellement renouveler. Si tu bois ou si tu te drogues, si

tu manges, ce sont des drogues, mais alors, il faut le répéter indéfiniment et de plus en plus pour que ça compense des états d'angoisse. Par contre, tu as des activités beaucoup plus profondes, qui restent dans le sujet, et je ne sais pas si on peut les appeler des drogues. On peut peut-être les appeler des addictions, mais je ne sais pas si on peut employer le mot drogue. Donc, je n'emploierais pas le mot drogue pour ça, même si quelque part, ça joue un rôle évidemment compensateur pour moi. C'est incontestable.

Ca joue un rôle compensateur et ça joue aussi un rôle qui n'est pas un rôle compensateur, qui est un rôle de plaisir.

Un rôle constructif. Ce n'est pas toujours une compensation. Ce n'est pas d'abord ni essentiellement une compensation pour moi. Contrairement à la peinture qui est beaucoup plus une compensation. Et je remarque que je peins à chaque fois que je suis vraiment mal. Peut-être justement parce que la peinture est beaucoup moins intégrée pour moi que l'écriture.

La pédagogie et mon action

Avril 2002

La pédagogie, c'est une chose que j'ai découverte très tôt dans mon histoire personnelle, puisque j'ai été enseignant assez jeune. Je suis sorti de chez les Dominicains, j'avais 25-26 ans, j'ai commencé à enseigner. Et aussitôt s'est posé le problème de la pédagogie. J'ai beaucoup tâtonné au départ. J'ai écouté les anciens qui disaient : il faut être très ferme, il faut sévir dès le début, sinon on est chahuté. J'ai fait ça en partie, mais assez peu et sans trop y croire. Et comme j'étais professeur de philosophie, dès le départ, dès les années 1949-50, il s'agissait surtout de faire réfléchir des jeunes et j'ai surtout essayé d'introduire avec eux un dialogue. Et donc, j'ai instauré une espèce de pédagogie du dialogue, je dirais, avec mes élèves en philosophie. D'autre part, j'étais avec eux dans une relation très proche, très amicale. Je les recevais chez moi, dans ma maison. Ils venaient danser, etc. Donc, j'ai vraiment pratiqué une autre pédagogie qui a eu beaucoup de succès parce que mes élèves m'aimaient bien. Et je crois qu'ils apprenaient plus qu'avec d'autres grâce à ça. Mais, ce n'était pas du tout une méthode systématique. Et d'ailleurs, je n'avais pas non plus, à cette époque-là, d'idées sur la pédagogie. J'avais plutôt des idées en philosophie, des idées théoriques, et une certaine production dans ce domaine, plutôt que des idées au niveau pédagogique ou une production au niveau pédagogique. La pédagogie n'a commencé vraiment à m'intéresser en tant que tel que quand j'ai été nommé professeur à l'Ecole normale d'Arras, sur ma demande. Et où j'ai été obligé d'enseigner la pédagogie à des futurs instituteurs. C'était en 1956-57 et 1957-58. Pendant deux ans, j'ai enseigné la pédagogie à l'Ecole normale et là, j'ai vraiment découvert le problème de la pédagogie et le problème de l'éducation d'une manière générale. C'est là que j'ai commencé à me forger des conceptions assez fermes sur ce sujet. Des conceptions qui étaient assez novatrices. Je ne dis pas révolutionnaires, mais en tout cas novatrices. Avec mes élèves de l'Ecole normale d'Arras, j'avais d'ailleurs un rapport comme avant, c'est-à-dire un rapport très proche et très amical. Et par ailleurs, dès

cette époque d'Arras, j'ai commencé à aller à Paris où j'ai fini ma licence de psychologie. Je m'intéressais donc aussi à la pédagogie, je suivais quelques cours là-dessus. J'en avais déjà suivis à Strasbourg avec Debesse (?) d'ailleurs. Donc, ça a commencé à m'intéresser à cette époque-là, dans les années 57, 58, 59. Ensuite, il y a eu le fait que je suis allé à Beaumont-sur-Oise. Là, j'ai été nommé professeur de psychologie et très vite, j'ai été pris dans le grand mouvement de réforme pédagogique, de transformation pédagogique qui avait lieu à cette époque. Et j'ai eu toute une histoire qui m'a amené à la formation de la pédagogie institutionnelle. Et finalement, en 1963-64, à changer radicalement et profondément ma pratique pédagogique.

Cette pratique était jusque-là une pratique assez traditionnelle, je faisais des cours théoriques, surtout à Beaumont-sur-Oise où j'avais de grands amphithéâtres de 200-300 personnes à qui je faisais un cours théorique comme les autres. D'ailleurs, ça ne me satisfaisait pas du tout. On me disait que c'était très bien, très beau, mais ça ne me satisfaisait pas du tout parce que je m'apercevais à différents signes que je n'avais aucune influence sur les élèves et que les élèves, la plupart du temps, ne comprenaient même pas, au fond, le message que je voulais délivrer. Donc, j'avais pratiquement un impact très faible.

En 1963-64, à la suite de ma participation à la fondation du groupe de pédagogie institutionnelle, et à l'invention de la pédagogie institutionnelle, sur lequel je ne reviendrai pas maintenant parce que j'ai énormément écrit là-dessus et sur ce qu'est la pédagogie institutionnelle, des tas de textes, d'articles, et surtout ce livre qui s'appelle La pédagogie institutionnelle, paru en 1965, que j'ai écrit en 1963-64, à cette époque où j'ai changé ma pédagogie.

Ma pratique, au début, a simplement consisté à dire aux gens : voilà, maintenant, vous êtes sous votre propre responsabilité, c'est vous qui prenez vos décisions, c'est vous qui organisez votre travail, qui dites ce que vous voulez faire, et moi, je vous aide à faire ce que vous avez décidé. Je vous aide dans cette élaboration, dans cette recherche, dans ces prises de décision. Ça a été au début une panique absolument épouvantable, où les gens ont pensé que j'étais devenu fou, ou que je voulais gagner mon salaire sans travailler. Toutes les interprétations ont été formulées. J'ai eu une très grande hostilité de la part de mes collègues qui ne comprenaient absolument pas ce que je voulais faire. J'avais un certain soutien de la part de l'administration, par contre, qui n'a jamais vraiment été contre moi. Et j'ai énormément pataugé. Il y avait une très grande angoisse dans le groupe que j'avais. Ils étaient quand même entre 30 et 40, à qui je devais enseigner la psychologie. Jusqu'au moment où j'ai découvert l'œuvre de C. Rogers. Et là, la pratique rogorienne, la pratique de la reformulation, l'empathie, tout ça m'a énormément aidé parce que ça m'a donné une méthodologie. Je n'avais pas de méthodologie. Je disais simplement aux gens : vous vous autogérez, vous vous prenez en charge, vous décidez ce que vous souhaitez faire, mais je n'avais pas réellement de méthodologie. Et à partir du moment où j'ai connu Rogers, dans les années 65-66, et spécialement le livre qui s'appelle Psychothérapie et relations humaines, qu'il a écrit avec Kinjet (?) et spécialement le deuxième tome de ce livre, j'ai vraiment découvert une

méthodologie qui est, en gros, la méthodologie qu'on appelle du miroir, de la reformulation. Et l'atmosphère des groupes que j'avais a complètement changé. Du jour au lendemain, ça a changé. A partir du moment où j'ai commencé à pratiquer cette méthode, ça a changé. Il n'y a plus cette angoisse, ni chez moi ni chez les étudiants. Et tout c'est relativement bien passé à partir de ce moment-là. Et cette méthode, une espèce de rogerisme appliqué à l'enseignement, je l'ai utilisée pratiquement jusque dans les années 1974-75, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'introduise à l'Université de Vincennes, ce que j'ai appelé l'expression totale, c'est-à-dire une méthode dans laquelle j'avais réintroduit l'intervention, et spécialement l'intervention au niveau corporel. Mais jusqu'à ce moment-là, donc une dizaine d'années, j'ai pratiqué une espèce d'enseignement d'inspiration rogerienne, dans lequel j'intervenais très peu au niveau du contenu. Je faisais quelques exposés qui m'étaient demandés, ou je donnais des explications qui m'étaient demandées. Mais en gros, je laissais les élèves discuter entre eux, travailler. Et je les aidais en pratiquant une espèce de reformulation.

Tu as dit que du jour au lendemain, l'atmosphère de la classe avait changé. Il n'y avait plus d'angoisse, ni chez toi ni chez les élèves, à partir du moment où tu as pratiqué une pédagogie rogerienne. Est-ce que tu peux essayer de voir pourquoi ?

C'est assez mystérieux. C'est peut-être parce que moi-même, j'étais assez... Je n'étais pas vraiment angoissé, le mot serait trop fort, mais un peu insécurisé ou incertain de ma méthode. Je ne savais pas trop ce qu'on pouvait faire pour les aider, sinon faire des apports au niveau du contenu, mais comme je ne voulais pas en faire, et ils n'en demandaient pas tellement, finalement, je restais un peu sur la touche. Je prenais une position marginale qui ne me satisfaisait pas. Alors qu'à partir de ce moment-là, j'ai été occupé presque en permanence à faire ce travail, donc j'étais moi-même assez sécurisé. Et le fait que j'étais sécurisé faisait probablement qu'ils étaient eux-mêmes assez sécurisés. Et d'autre part, ils se sentaient, ce qui est quand même le but de cette méthode, ils se sentaient écoutés, suivis dans leurs interventions. Ils se sentaient soutenus, et ça contribuait probablement aussi à créer un climat satisfaisant.

Ils étaient pris en considération, ils étaient acceptés, selon Rogers.

C'est ça, ils étaient acceptés, selon la formule de Rogers, du fait même qu'ils étaient écoutés. Au fond, je vérifiais expérimentalement la théorie de Rogers qui est que des gens qui sont écoutés se sentent reconnus, se sentent considérés. Donc, ils se sentaient probablement, mais je pense que c'est vrai parce qu'ils le disaient, ils se sentaient considérés, donc ils n'étaient pas insécurisés. Le fait que je ne faisais pas à cette époque de propositions, de véritables interventions, quand même, me gênait. Je sentais déjà à cette époque-là que c'était insuffisant, qu'il fallait aller plus loin que simplement faire de la reformulation. Mais jusque dans les années 74-75, jusqu'à ce que j'invente ce que j'ai appelé l'expression totale, et ultérieurement la non directivité intervenante, qui est une théorie pratique que j'ai vraiment formulée, jusqu'à cette époque-là, j'étais dans cette optique d'une espèce d'écoute où les élèves travaillaient eux-mêmes, intervenaient, discutaient,

etc. Et moi, je pratiquais une espèce d'écoute active. Ce qui me gênait, c'est premièrement le fait de ne pas pouvoir intervenir davantage, et deuxièmement, le fait qu'on était tout le temps assis, qu'il n'y avait rien de corporel et donc que ça devenait à certains moments un peu fatigant. Deux choses que j'ai résolues à partir du moment où j'ai inventé une autre méthode, la non directivité intervenante.

Là, j'étais très centré sur la pédagogie, puisque j'ai écrit un livre, à la suite d'un certain nombre de colloques, spécialement deux colloques qui ont eu lieu à Royaumont, où Lapassade a été très actif, très intervenant, où il a assumé de très grandes responsabilités. A la suite de ces colloques et devant les problèmes qui se posaient quand j'exposais ma méthode, j'ai été amené à écrire *La pédagogie institutionnelle*, paru chez Gauthier-Villars en 1965. C'est un livre qui a eu tout de suite beaucoup de succès, il y a eu au moins quatre éditions, il a été traduit en espagnol, en portugais, en italien. Le *Nouvel Obs* à l'époque l'a mis dans la rubrique "Livre à lire absolument", etc. C'est un livre qui a eu énormément de succès, qui a été utilisé dans les Ecoles normales après. Il m'a valu des ennemis mortels d'ailleurs, par exemple un des directeurs de l'Ecole normale supérieure de... a dit que j'étais un homme dangereux. Je me suis fait beaucoup d'ennemis. Ça a été un événement.

| En quoi il pensait que tu étais un homme dangereux ?

Parce que c'était complètement révolutionnaire comme livre. Je proposais vraiment une nouvelle conception de la pédagogie. Je faisais une critique très dure du système que j'appelle bureaucratique. Je proposais une autre pédagogie que j'appelais autogestionnaire, que je détaillais, que je précisais énormément. Et bien sûr, c'était complètement révolutionnaire. C'était avant 68, et en 68, c'est un livre qui a été encensé, prôné, loué, etc. Mais c'était un livre de pédagogie, ce n'était pas un livre de théorie, encore que j'ai introduit là... j'avais déjà des visions. J'ai quand même des considérations au niveau théorie psychologique, en particulier sur le freudisme. J'ai déjà une vision un peu historique des choses au début de ce livre. Il y a déjà dans ce livre des amorces d'idées et de pensées qui viendront après, mais qui sont simplement à l'état d'amorce. Après ce livre, j'ai continué à m'intéresser à la pédagogie, mais dans une perspective plus anthropologique, dans une perspective plus objectiviste, moins normative, moins avec le souci de définir une nouvelle pédagogie, ou LA bonne pédagogie, la pédagogie qu'il faudrait utiliser, mais plus une vision de l'éducation à travers les siècles, de ce qu'est l'éducation comme phénomène social, psychologique, historique. Ce qui est le point de vue qui est apparu dans un livre que j'ai publié ultérieurement, *A quoi sert l'école ?*, où j'ai développé énormément ce point de vue plus objectiviste.

Par ailleurs et toujours dans cette perspective, étant donné qu'on m'avait demandé à Beaumont-sur-Oise, jusqu'en 1969, de former des rééducateurs, je me suis beaucoup intéressé à la lecture et à l'enseignement de la lecture et de la langue écrite. Et à la fin de ma période de Beaumont et étant déjà à Vincennes, alors que je m'ennuyais à Valencia en Espagne alors que je n'avais rien à faire dans cette ville où j'étais pour l'Unesco et qu'il n'y avait pratiquement pas d'élève, j'ai écrit ce livre qui s'appelle *Troubles de la*

langue écrite et remèdes, qui est aussi quelque part un livre de pédagogie, sous-tendue par une théorie de la langue écrite. L'aspect théorique est assez fort dans ce livre, mais il y a aussi beaucoup de pédagogie de la lecture. Ma théorie est une théorie résolument globaliste. Pas seulement au niveau méthodologique, normatif, c'est-à-dire en faveur de la méthode globale, mais surtout globaliste au niveau théorique, c'est-à-dire que mon idée centrale, c'est que l'appréhension de l'écrit, comme d'ailleurs de l'oral, l'appréhension du langage est un phénomène global. On n'appréhende pas des éléments qu'on associe, mais on appréhende des ensembles, des gestalts, des totalités. Et ce sont ces tout qui sont intégrés dans la mémoire en tant que totalité. Dans ce livre, je donne une base à la méthode globale. Et je suis et je reste actuellement fondamentalement globaliste. Même si ce n'est pas à la mode aujourd'hui et même si on a renié tout ça sans avoir beaucoup de raisons, je reste personnellement convaincu que c'est ça la vérité. Donc, ma théorie, c'est déjà quelque part une théorie psychologique, ou psycholinguistique, une théorie de la perception linguistique, psycholinguistique, si l'on peut dire.

Je signale, sans m'y étendre, qu'à la fin de cette période de Beaumont où je m'étais beaucoup intéressé au problème du développement intellectuel, je me suis senti plus ou moins obligé d'écrire un livre sur le problème de l'intelligence, L'intelligence et ses formes. Il n'est en aucune manière un livre de pratique, c'est un livre de théorie pure qui, quelque part, annonce les livres que j'écrirais sur la psychologie.

Il faut dire aussi que cette espèce de "dérive" vers la pédagogie... c'est une dérive en ce sens que dans les années 60, quand j'ai commencé à écrire, ce que j'ai commencé à écrire, ce n'était pas de la pratique, c'était plutôt de la théorie. C'était de la théorie sur l'amour, dans ce livre qui devait s'appeler Psychologie de l'amour, qui est devenu La libération sexuelle. Ou dans un livre qui n'a jamais paru et qui était sur les influences formatrices. J'ai commencé par la théorie. Donc, il y a quelque part une dérive vers la pédagogie, et une dérive qui est intéressante dans la mesure où ça me permet de dire que je suis assez profondément un praticien. Mais je crois que beaucoup plus fondamentalement, je suis un théoricien plus qu'un praticien. Donc, je suis un théoricien-praticien, ou un praticien-théoricien, mais la pratique, pour moi, si c'est de la pratique pure, je n'ai pas une très grande considération, et ça ne m'intéresse pas énormément. Ce qui m'intéresse, c'est une pratique contrôlée, une pratique où on sait pourquoi on a cette pratique et on est soucieux de savoir à quoi elle aboutit. J'ai toujours eu horreur de ces praticiens qui fleurissent, aussi bien dans le domaine de la pédagogie que de la psychothérapie, ces praticiens purs, ces espèces d'idéologues du pratico-pratique. Je déteste ces gens qui se gargarisent d'un certain nombre de méthodes qui prétendent toujours être les meilleures méthodes du monde, sans avoir aucune raison d'adhérer plutôt à cette méthode. Ou des raisons souvent superficielles, anecdotiques, affectives, etc.

Chez toi, la réflexion, donc certaines théories, précède la pratique. Et la pratique est une application ou un complément de recherche de la théorie.

Oui, c'est ça. La pratique est pour moi indissociable de la théorie, sous toutes ses formes. C'est une théorie qui peut être complètement raisonnée et argumentée. Ça peut aussi être une théorie plus ou moins intuitive. Ça peut être aussi une théorie évaluative, qui part d'évaluation de résultats obtenus, etc. Mais de toute façon, c'est quand même une théorie, c'est quelque chose d'objectif, si je puis dire. Et ça n'est jamais une pratique pure. Jamais, je n'ai adhéré à des pratiques qui n'avaient aucun fondement, aucun substrat théorique ou réflexif. Et c'est important que je le dise parce que souvent, je suis apparu comme un praticien. Même Moscovici récemment m'a dit : je vais te faire rencontrer quelqu'un qui fait de la pratique, je ne sais plus quoi... Ça ne m'intéresse pas du tout. Les praticiens, à la limite, ne m'intéressent pas du tout. Je dis ça parce que j'apparais souvent aux yeux des gens, même dans mon milieu, comme un praticien, ou un théoricien de la pratique, comme aurait dit Althusser. Mais en fait, non, je ne suis pas fondamentalement un praticien. Je suis beaucoup plus fondamentalement un théoricien. Ce qui m'intéresse plus que la pratique, c'est la théorie. Ce qui ne veut pas dire non plus que la pratique ne m'intéresse pas. Je suis assez passionné par la pratique pédagogique. J'ai toujours été pédagogue, fondamentalement. Et quand je suis parti à la retraite, j'ai beaucoup regretté de ne plus avoir d'élèves, de ne plus avoir des dizaines et des centaines d'élèves, comme j'avais à la Faculté. J'ai regretté parce que ça m'intéressait beaucoup d'avoir tous ces élèves. Je suis passionné par la psychothérapie, par les groupes, etc. Donc, j'ai un côté de praticien très marqué, mais en même temps, j'ai un certain "mépris" ou une certaine indifférence vis-à-vis de la pratique pure. Et même une certaine hostilité. Parce que je pense que beaucoup de mauvaises dérives viennent, aussi bien en pédagogie qu'en psychothérapie, de gens qui sont des praticiens purs. Qui arrivent à être très forts dans une certaine pratique, parce qu'ils la maîtrisent bien, et qui pensent alors que cette pratique est universelle, qu'il n'y en a pas d'autres, etc. Je pourrais faire beaucoup de considérations là-dessus parce que ça me semble très important et ça me semble, d'une certaine manière, une forme d'idéologie, cette surestimation de la pratique.

Ça n'empêche effectivement que j'ai continué à faire de la pédagogie, et surtout j'en ai fait sur une grande échelle à Vincennes, à partir du moment où j'ai été nommé, en 1970. Là, alors, toute liberté m'était laissée, et j'ai pu faire toutes les expériences pédagogiques possibles et imaginables, faire varier tous les paramètres. Par exemple le nombre : j'ai fait des groupes, classiquement, de 10, 12 ou 20. Mais j'en ai fait aussi de 50, 100, 200. Des groupes, pas seulement de l'enseignement, mais de véritables groupes.

Quelle différence tu fais à l'université entre le groupe et l'enseignement ?

L'enseignement, tu as 200 personnes devant toi qui se taisent, qui écoutent ce que tu dis et qui prennent des notes. Un groupe, c'est un ensemble où les gens peuvent s'exprimer, interagir, agir, prendre des initiatives, etc. C'est tout à fait différent.

Tu as fait des expériences pédagogiques très intéressantes entre des petits groupes de 10 et des grands groupes de 200.

A partir de Vincennes, spécialement, j'ai cessé totalement d'enseigner au sens traditionnel, de faire des cours théoriques, magistraux.

| Ça ne veut pas dire que tu as cessé d'enseigner.

Non, je n'ai pas cessé d'enseigner, j'ai cessé totalement de faire des cours magistraux. Je n'ai pas le souvenir d'avoir fait une seule fois des cours magistraux après. La seule chose qui m'ennuyait à l'époque, c'était quand on me demandait de faire des conférences, j'avais l'impression de retomber dans le cours magistral. Mais en général, je m'arrangeais pour faire des conférences très courtes, suivies de très longues discussions, de véritables discussions.

| C'étaient tes étudiants qui demandaient des conférences ?

Non, les conférences m'étaient généralement demandées à l'extérieur. J'ai fait énormément de conférences à partir de ce moment-là. J'étais assez connu et on m'a demandé partout, y compris à l'étranger, au Canada, au Mexique, en Espagne beaucoup puisque j'ai travaillé pour l'Unesco en Espagne, etc. On m'a demandé énormément de conférences, et toujours j'ai refusé de faire des conférences de type classique, en parlant pendant deux heures avec quelques vagues questions après. J'ai toujours voulu que ces conférences soient des discussions, des dialogues.

| Si on revient à tes expériences pédagogiques variées, tu avais toute liberté à Vincennes. Tu as parlé de l'expression totale que tu as inventée en tant que méthode pédagogique à ce moment-là.

... J'ai fait des expériences très intéressantes ailleurs, spécialement dans un endroit qui s'appelle Mons dans le Gers, où je suis resté pendant un mois. J'ai découvert les nouvelles méthodes corporelles et émotionnelles venues des Etats-Unis, de type bioénergie, gestalt, massage, rêve éveillé, etc. Et je me suis dit, en 1974, qu'il fallait absolument que j'intègre ces méthodes dans ma pratique. Et de ce fait-même, je redevenais intervenant. Parce que je ne concevais pas de pouvoir pratiquer ces méthodes sans les proposer. Donc, il fallait au moins que je puisse faire des propositions. Ce que je me refusais totalement de faire avec ma méthode rogérienne.

| Ça veut dire que ta pédagogie a radicalement changé. De la méthode rogérienne d'écoute et d'acceptation inconditionnelle de la personne, tu es resté sur ce fondement, mais pour introduire des méthodes émotionnelles et corporelles, tu étais obligé de les proposer. Donc, tu as réintroduit dans ta pédagogie l'intervention, d'une autre manière que l'intervention de type magistral.

Après, il y a un autre problème qui s'est posé quand on m'a demandé de faire un séminaire de doctorat 3e cycle, que j'ai fait d'ailleurs. Il me paraissait inconcevable de pratiquer une méthode de type rogérien étant donné que les élèves me demandaient de parler sur leur thèse, de dire ce que je pensais, de les critiquer, de discuter avec eux, etc. Ça me paraissait même aberrant... Mais c'est venu après. Dans les années 1974-75, ce qui a été déterminant, ça a été la découverte de ces méthodes d'inspiration reichienne, gestaltiste,

etc., qui venaient des Etats-Unis, et auxquelles je me suis intéressé, et le besoin de les introduire. A la rentrée (je ne sais plus exactement la date) 1974 ou 1975, j'ai commencé à faire ce que j'ai appelé de l'expression totale. J'avais souvent des groupes très nombreux, 40, 50, 60 étudiants, à qui je proposais, à partir d'exercices très simples, d'exprimer tout ce qu'ils ressentait. Et là-dessus je construisais un ensemble de propositions que je faisais, qu'ils suivaient ou pas, qu'ils pouvaient transformer, critiquer, refuser, etc. Et ainsi, on passait au moins trois heures (je n'acceptais pas de faire des groupes de moins de trois heures) et très souvent six heures, et quelquefois même, tout à fait au début, des marathons qui duraient plusieurs jours d'affilé. J'avais énormément de possibilités d'expérimentations. Et cette méthode d'expression totale, je l'ai poursuivie pratiquement jusqu'à la fin, jusqu'à mon départ de la Faculté, c'est-à-dire 1987, avec beaucoup de succès, mais aussi beaucoup de difficultés, d'ennuis, d'oppositions, etc. Quand on est passé de Vincennes à Saint-Denis... Pour faire ces groupes, étant donné qu'il y avait un aspect corporel, je demandais une salle avec moquette, si possible. A Vincennes, toutes les salles avaient de la moquette, donc ça ne posait pas de problèmes. Mais quand on est passé à Saint-Denis, on nous a demandé nos demandes et j'ai dit que je voulais une salle avec moquette. Quand je suis arrivé à Saint-Denis, il y avait effectivement des salles avec moquette, sauf qu'elles étaient réservées à l'informatique. On mettait une table avec les ordinateurs sur la moquette, ça faisait bien. Nous, par contre, on n'en avait pas. J'ai été obligé de m'adapter et de faire des choses corporelles dans des salles sans moquettes. J'ai eu un nombre de difficultés incroyables parce que rien dans cette université n'était fait pour ce genre de travail. Et d'autre part, on me mettait tous les bâtons dans les roues possibles et imaginables. Donc, il fallait que je m'adapte. On me demandait aussi de valider les élèves à la fin de l'année, de leur donner l'UV, puisque tout le système était fondé sur les UV, les unités de valeur. Je ne savais pas du tout comment on pouvait faire, alors je distribuais un papier et je leur disais : si vous voulez l'UV, vous marquez votre nom et je transmettais ces noms à l'administration. Ça a posé un nombre de problèmes absolument incalculables, que j'ai toujours été obligé de résoudre, et qui actuellement ne pourraient plus être résolus de la manière dont je le faisais à cette époque-là, parce que comme il y avait une ouverture totale, tout était possible. Mais maintenant, ce serait complètement impossible.

Je relève quelque chose de complexe, c'est le problème de l'évaluation. Tu passes vite là-dessus en disant qu'on te demandait de valider les UV puisqu'il fallait les valider selon des méthodes autoritaires. Et tu disais aux élèves : faites ce que vous voulez. Je voudrais savoir...

Moi, j'ai toujours été contre les diplômes. D'ailleurs, c'est un aspect de ma pensée pédagogique. Il y a un chapitre que j'ai écrit, qui pour moi est une des choses les plus importantes que j'ai écrites dans mes écrits pédagogiques, le dernier chapitre du livre A quoi sert l'école ? que personne n'a jamais vraiment observé, ou très peu de gens. Ce chapitre, c'était le premier écrit en fait. Souvent, les livres, on les écrit à l'envers. On commence par le dernier chapitre. Ça vient d'un article que j'ai écrit pour la revue Raison présente en 1968, à la belle époque de 68 quand tout était possible, quand on pouvait avoir toutes les idées possibles, où j'ai proposé la suppression

pure et simple de tous les examens et concours. Tout simplement. J'ai dit : prenons cette hypothèse, ce cas de figure où il n'y aurait plus ni examen ni concours ni diplôme. Qu'est-ce que ça donnerait ? C'était une espèce de défi idéologique, théorique. J'ai constaté que le système marcherait très bien. On continuerait à former. Il y aurait naturellement des évaluations, parce que je ne suis pas contre les évaluations, au contraire, je pense qu'elles sont absolument nécessaires, mais des évaluations qui seraient de véritables évaluations, qui ne seraient pas des examens qu'on préparerait, ce qui est aberrant et absurde. Simplement, si tu apprends l'anglais, tu as envie de savoir et le professeur aussi quel niveau tu as en anglais. Simplement pour te situer dans un groupe, pour savoir quel est ton niveau. Et à ce moment-là, des évaluations, c'est-à-dire des tests bien faits peuvent très bien servir à évaluer ton niveau.

Donc, j'ai fait un article dans Raison présente où je proposais la suppression totale de tous les examens, diplômes, au moins durant la période scolaire, parce que je concevais quand même qu'au niveau du recrutement, là, au contraire, il y aurait des examens sélectifs qui seraient nécessaires, par rapport aux entreprises. Mais ça renvoie au monde adulte et à mon avis, c'est un autre problème. Ce que je proposais, c'est que pendant toute la période de formation à proprement parler, il y ait une suppression totale de tout diplôme, examen et concours. C'était une position tout à fait radicale. Cet article a produit un tel boum que les gens de Raison présente m'ont proposé une table ronde, que j'ai faite en 68, peut-être en juin ou à la rentrée 68, où il y avait Laurent Schwartz, le grand mathématicien, Kessler, qui a eu le prix Nobel. Il y avait des gens très éminents qui sont venus. Kessler a dit : "oui, mais au fond, la société, c'est comme le monde des poissons, les gros poissons mangent les petits. Et les diplômes, c'est très bien parce que ce sont les gros poissons qui mangent les petits...", des idées aussi stupides que ça. Je me souviens de Laurent Schwartz discutant avec un de ses collègues et disant : "moi, vos élèves ne sont sûrement pas pires que les miens". On discutait pour savoir quels étaient ceux qui avaient les pires élèves, les plus mauvais. C'était vraiment l'horreur. Et moi, je proposais et soutenais très calmement et froidement l'idée qu'un système dans lequel tous les examens et diplômes seraient supprimés était viable, possible. Et voilà. Et j'ai laissé tomber.

| Sélection et formation ne vont pas ensemble.

Pour moi, c'est complètement antithétique. C'est totalement contradictoire. La sélection empêche la formation. Elle est contraire à la formation, et même quelquefois à la pratique d'un métier. Un argument que je soutiens, c'est que par exemple ce qui a beaucoup contribué aux progrès de la médecine au XIXe siècle, ça a été le secret professionnel. C'est au fond un principe anti-sélectif, qui empêche... Ça veut dire que le médecin n'a pas le droit de dire : "voilà, cet homme est malade et il a ça..." et de le répandre à tous les vents. C'est un principe de non sélection, d'une certaine manière. Et le principe qui consiste à afficher des listes sur lesquelles on dit l'élève qui est le premier et celui qui est le dernier, pour moi, c'est complètement aberrant. Même au niveau professionnel. Cette espèce d'affichage du niveau que tu atteins, ce qui ne veut pas dire que le niveau en question n'est pas intéressant pour la

personne, mais ça doit rester confidentiel à mon avis. Tu peux savoir que tu as tel niveau en telle chose, mais l'idée de le faire connaître à tout le monde a priori, le répandre et l'afficher, pour moi, est une aberration totale. Et je pense qu'un jour, on abandonnera cette pratique. C'est ce que je disais dans cet article qui est devenu le dernier chapitre du livre A quoi sert l'école ? Je faisais cette proposition complètement révolutionnaire. Et elle l'était tellement que tous ceux qui ont lu le livre n'ont jamais remarqué ce chapitre, ce qui est assez étonnant. Jamais, dans toutes les critiques de ce livre, personne n'a remarqué que dans ce chapitre, je faisais une proposition complètement radicaliste et qui pouvait paraître révolutionnaire.

A Vincennes, on me demandait d'évaluer les élèves. Moi, je ne pouvais pas faire autrement, ça faisait partie de mon travail que de les évaluer. Alors, je sabotais véritablement, de façon tout à fait consciente et volontaire, le système d'évaluation, au sens d'examen. Parce qu'encore une fois, je suis pour l'évaluation. Pour moi, ça n'avait aucune importance. Ce n'était pas mon travail. C'est ce que j'ai toujours dit : mon travail n'est pas un travail de sélection, je ne suis pas un sélectionneur, je suis un formateur. Si vous me demandez d'être un sélectionneur et si vous faites pression sur moi, si vous me menacez de sanctions si je ne le fais pas, alors je sélectionnerais, bien sûr, parce que je ne veux pas être jeté, mais je n'y crois pas et je ferais le minimum de ce qui est possible dans ce domaine.

| Tu as perverti le système.

C'est ça, j'ai perverti le système et je peux dire que pendant presque vingt ans, j'ai perverti le système, et j'en suis très fier et très content. C'est aussi un aspect de ma pédagogie, un aspect combatif, militant, et quelque part révolutionnaire.

Je reviens à ce tournant qui a été pris en 1974-75 qui m'a amené à réfléchir de plus en plus sur ce qu'était la non directivité, et comment la non directivité pouvait en même temps être intervenante. Comment on pouvait conjuguer la non directivité avec l'intervention ? L'idée que j'ai eue dans les années 80, qui a été une espèce d'illumination (comme Christophe Colomb, ce sont toujours des choses très simples qu'on découvre), c'est que si tu suis le désir des gens dont tu t'occupes, si tu te soumetts complètement à leur désir, alors tu es forcément non directif. Si quelqu'un te dit : "je veux faire ça et aide-moi à faire ça", si tu l'aides à faire ça, tu es non directif parce que c'est sa volonté, son désir qui sont prioritaires. J'ai alors proposé de définir autrement que Rogers la non directivité, qui la définissait d'une part comme une non autorité, non imposition, et d'autre part comme une non intervention. J'ai proposé de la définir d'une manière positive en disant : c'est le fait de suivre complètement, intégralement le désir de celui dont on s'occupe. C'est ça qui est prioritaire, son désir, ce qu'il veut, quel que soit ce qu'il veut, il n'y a pas à discuter sur ce qu'il veut. On prend ce qu'il veut d'une manière la plus simple et la plus claire qui soit, et on l'aide à réaliser ce qu'il veut. Voilà ce qu'est la non directivité et cette non directivité automatiquement est intervenante puisqu'on peut parfaitement faire des interventions, on doit même faire des interventions dans le sens de ce que la personne désire pour l'aider à réaliser ce désir. Il faut d'ailleurs signaler que

c'était la pratique qu'a eue, dès les années 30, Kurt Lewin et son équipe, dans la fameuse expérience de 1932 de ???, la fameuse expérience des climats pédagogiques. Déjà ils avaient cette pratique à cette époque-là, et ils l'avaient plus ou moins théorisées à l'époque. Donc, je n'étais pas complètement un novateur. J'étais un novateur en ce sens que j'ai beaucoup plus théorisé ça qu'ils ne l'ont fait dans les années 30-40, mais je n'étais pas intégralement un novateur. J'avais été précédé plus ou moins par Kurt Lewin, plus que par Carl Rogers.

| Peut-être qu'à la différence de Kurt Lewin, tu as plus conceptualisé le désir.

J'ai beaucoup plus conceptualisé le désir, et aussi à un niveau purement pratique, j'ai essayé de définir ce que c'était que cette pratique. A partir de ce moment-là, je n'ai pas arrêté de publier des textes de toutes sortes, des articles, pour essayer de définir cette pratique. Et dans les années 90, j'ai été amené à écrire un texte très important qui s'appelle L'écoute du désir, où j'ai essayé vraiment de définir cette pratique et ce texte a été publié aux éditions Retz, sous le nom L'écoute du désir. Et Marc Lipianski m'a demandé d'ajouter un passage d'un journal que j'avais écrit, dans lequel je parlais un peu de sexualité, de pratique de thérapie sexuelle. Ce livre a été publié chez Retz, il a eu un certain succès. Il a été retiré de la circulation deux ans après sa parution et je me suis demandé pourquoi. J'ai appris par Marc Lipianski que c'est parce qu'une des directrices des éditions Retz avait découvert postérieurement "qu'il y avait du sexe" (dixit) dans ce livre. Et on l'a retiré de la circulation. Ce qui en dit long sur l'esprit d'ouverture des maisons d'édition.

| Ça veut dire aussi qu'il y a confusion sur le terme désir.

Oui, pour elle, désir, ça voulait dire désir sexuel. Ce texte que j'ai écrit dans les années 90, je n'ai pas arrêté de le remanier. Et c'est seulement maintenant, il y a deux mois, qu'à la suite d'une rencontre avec des rogoriens, j'ai été amené à mettre la dernière main à ce texte, dont je compte faire un texte de base pour définir cette pratique de non directivité intervenante. C'est un peu la définition de la pratique en question. Je ne parle pas des bases théoriques, c'est autre chose, mais de la définition de la pratique elle-même. Par ailleurs, il y avait cette pratique. Elle avait plusieurs aspects. D'abord, c'était une pratique de l'expression totale, des groupes d'expression. En dehors de la Faculté, c'est la pratique que j'ai eu en psychothérapie, dans la formation de thérapeutes, des choses qui concernent plus la psychothérapie, dont je reparlerai dans un autre entretien. Ça a été aussi, à la Faculté, des groupes d'écriture que j'ai mis en place, dès les années 80, pour apprendre aux étudiants à écrire, où j'ai beaucoup utilisé l'écriture automatique des surréalistes, des exercices divers et variés, toujours dans un esprit de pratique de groupe. Ensuite, j'ai fait des groupes sur la lecture, que j'ai animés aussi avec toi, à la Faculté, qui ont prolongé ces groupes centrés sur l'écriture. J'en ai déjà parlé. Il y a eu là aussi une autre pratique pédagogique. Ma pratique pédagogique s'est diversifiée. Ça allait de séminaires de doctorat 3e cycle que je faisais à la Faculté, centré sur les thèses de doctorat, jusqu'à des groupes purement corporels, comme des

groupes de massage ou les groupes que je faisais en piscine, même avec une connotation de thérapie sexuelle. Et entre les deux, tout ce qu'il était possible de faire, des groupes de thérapie, des groupes d'expression, des groupes de théâtre, etc. J'ai énormément diversifié ma pratique, toujours en gardant cet esprit de la non directivité intervenante, qui était pour moi le fondement de toute mon activité pratique. Et même, la non directivité intervenante était plus qu'une pratique pédagogique ou psychothérapeutique, une pratique d'animateur ou d'enseignant. C'était même quelque part une véritable éthique. Ça allait jusqu'à la pratique sociale, les rapports entre les gens, la communication entre les gens, au sens où les notions d'écoute et de désir devenaient des notions fondamentales. Au fond, toute la pratique sociale que je proposais était fondée sur ces deux bases de l'écoute et du désir, c'est-à-dire écouter l'autre : on ne peut pas communiquer, agir ensemble ou interagir si l'autre n'est pas pris en considération. Mais aussi si soi-même, on ne peut pas s'exprimer. Ce qui est l'affirmation du désir. Evidemment l'harmonisation des deux, du désir et de l'écoute, du désir et de l'acceptation de l'autre, ce n'est pas facile à harmoniser, c'est sûr. Mais le principe est de les harmoniser, d'arriver à les coordonner et à faire qu'ils puissent marcher ensemble.

A partir d'une "dérive", comme tu l'as défini au début, puisque tu n'étais pas dans la pédagogie elle-même au départ, tu arrives à une pratique sociale d'écoute et désir. C'est comme si c'était une société idéale.

Quelque part, c'est ça, c'est l'idée d'une société idéale, une société qui serait fondée sur... je ne dis pas sur la communication parce que la communication peut être aussi la pire des choses, mais sur la relation, plutôt. Ou sur une communication à but relationnel. C'est vrai qu'actuellement, ça m'interroge beaucoup tout ce qui se passe au niveau politique, en Israël par exemple, ces trucs horribles entre les Palestiniens et les Israéliens, cette incapacité à un niveau international d'écouter l'autre, de voir le point de vue de l'autre. Les Israéliens incapables de comprendre, c'est absolument élémentaire, que les Palestiniens se vivent comme des gens occupés, par exemple. C'est du b-a ba. N'importe quel enfant comprendrait ça. Mais ils sont incapables de comprendre ça, ou ils ne veulent pas le comprendre, le voir. Il n'y a pas l'écoute minimum, la considération minimum qui permet... Alors, à ce moment-là, il n'y a plus qu'à se battre et à se foutre des obus sur la figure.

Ça veut dire que c'est complexe au niveau social la conjugaison de l'écoute et du désir. Si tu reprends l'exemple des Israéliens, leur désir, c'est d'avoir une grand Israël.

Je ne sais même pas. C'est le désir des intégristes. Mais je ne pense pas que le désir de beaucoup d'Israéliens, c'est d'avoir le grand Israël. Je pense que leur désir, c'est de ne pas subir le terrorisme, par exemple. Ce qu'on peut comprendre parce que les kamikazes qui se font exploser... Sauf que tout devient légitime à partir du moment où un pays est occupé. Pendant la guerre, quand il y avait les Allemands, on ne se préoccupait pas de savoir ce que faisait la résistance était du terrorisme ou pas. C'était du terrorisme, bien sûr. A partir du moment où on est dans cette optique d'une occupation d'un territoire par un autre peuple, il n'y a plus de problème de savoir si c'est

du terrorisme ou pas. On lutte par tous les moyens qu'on peut contre cette occupation. C'est tout. Et ça ne veut pas dire qu'on est pour le terrorisme, mais on est pour la lutte parce qu'il n'y a pas d'autres solutions à ce moment-là. Bien sûr, il serait souhaitable qu'il y ait d'autres solutions.

Donc, cette pratique pédagogique débouche effectivement sur une pratique sociale. Et ce n'est pas une pratique sociale abstraite. C'est aussi une pratique qui est nécessaire au fonctionnement de certains groupes auxquels personnellement j'appartiens, qui ne sont plus des groupes structurés avec un animateur et des participants, ou un professeur et des élèves, mais qui sont structurés sur un mode complètement collégial, égalitaire. Par exemple les groupes dans lesquels on prépare les Rencontres, où il n'y a pas un animateur qui aide des gens à fonctionner, mais il y a des gens qui sont ensemble et qui font un certain type de travail. Alors là, cette pratique sociale est nécessaire parce qu'il faut à la fois s'écouter et affirmer ses désirs, affirmer ce qu'on veut, ce qu'on souhaite. Les deux sont extrêmement difficiles à concilier. A mon avis, tout le problème du fonctionnement des groupes est le problème finalement de concilier ces deux valeurs.

| Ta conception pédagogique, qui est au départ une conception pensée puis une conception pratique, t'amène très loin dans une autre société.

C'est ça, ça débouche sur la vision d'une autre société.

| Où les rapports de pouvoirs ne sont pas du tout les mêmes.

Où les rapports de pouvoirs ne sont plus des rapports de pouvoir, c'est-à-dire des rapports d'autorité et d'imposition. Ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de pouvoir au sens où je peux faire ça, je suis capable de faire ça, mais de pouvoir au sens d'imposition. Où on essaie d'imposer ou d'interdire le moins possible. Je sais bien que c'est impossible d'y arriver totalement parce que ces deux choses sont nécessaires malheureusement dans une société, mais pas au niveau de la formation et pas dans certains domaines. Ma conception, c'est que dans certains domaines, et spécialement le domaine de la formation, les phénomènes d'imposition et d'interdit sont profondément nuisibles et nocifs. Ça ne marche pas dans ce domaine. Il y a des domaines où ça marche, c'est évident que dans la rue, s'il n'y avait pas de feux rouges, si on laissait tous les criminels courir, etc., on aurait une société impossible. Mais ça veut dire aussi que si on met quelqu'un en prison, il faut bien savoir qu'on fait la pire chose possible du point de vue de son évolution. C'est-à-dire qu'il va sortir de prison pire qu'il n'est rentré. Ce que l'expérience prouve. A moins qu'il y ait un autre travail de restauration de la personne, qui est un autre travail, qui n'est pas du même style que le travail de répression. Donc, ça débouche aussi là-dessus, cette vision.

La théorie psychologique

18 avril 2002

Au sujet de la théorie psychologique... Je me suis toujours intéressé à la psychologie, spécialement depuis que j'enseigne la philosophie, c'est-à-dire depuis les années 50. J'enseignais la philosophie et la psychologie fait partie

de la philosophie. Ensuite, quand j'ai enseigné la psychopédagogie, il y avait un aspect psychologique. Et enfin, quand j'ai enseigné officiellement la psychologie au Centre national de pédagogie spéciale de Beaumont-sur-Oise, j'étais forcé de m'intéresser à la psychologie aussi. Mais c'est plutôt un intérêt officiel.

Plus précisément, mes intérêts concernant la psychologie sont nés à partir de la pratique, au départ. Spécialement à partir de mon enseignement à Beaumont-sur-Oise. A Beaumont-sur-Oise, on formait des enseignants, des éducateurs, des directeurs d'établissement spécialisés dans les enfants inadaptés, ce qu'on appelait des enfants débiles. Si bien qu'on s'intéressait beaucoup au problème des enfants débiles, c'est-à-dire au problème de l'intelligence, du niveau intellectuel, du QI, du retard intellectuel, etc. Et moi, c'est un problème qui m'a passionné et sur lequel je me suis fait rapidement un certain nombre de conceptions. Quand j'ai quitté Beaumont-sur-Oise, je me suis dit qu'il fallait absolument que j'expose ces idées que j'avais sur l'intelligence dans un livre. Et dans les années 1967-68, j'ai écrit un livre qui s'appelle L'intelligence et ses formes, dans lequel j'ai essayé de présenter cette conception de l'intelligence qui est censée être une conception assez nouvelle et révolutionnaire, dans lequel je prends une position diamétralement opposée à la position de beaucoup de spécialistes en psychologie, qui voient dans l'intelligence... qui insistent surtout sur la rationalité dans l'intelligence, ce qui est normal, puisque l'intelligence est une faculté rationnelle. Mais moi, j'insiste beaucoup plus sur l'aspect dynamique de l'intelligence, l'aspect vital, pour ainsi dire. J'insiste plus sur l'intelligence comme fonction vitale, donc comme fonction en mouvement, fonction en action, beaucoup plus que les structures de la vie intellectuelle, les contenus de la vie intellectuelle. J'insiste beaucoup plus dans ce livre sur le fonctionnement intellectuel que sur les contenus intellectuels. Je ne veux pas résumer ce livre, mais je pense qu'il a eu un certain impact. On en a souvent parlé comme quelque chose d'assez important, qui a marqué pas mal de gens, etc. C'était le résultat de mon enseignement à Beaumont-sur-Oise et de l'intérêt que j'avais pour les problèmes de l'intelligence.

D'autre part, à Beaumont-sur-Oise, je m'étais beaucoup intéressé aux problèmes de l'apprentissage de la lecture et de la lecture, ce qui m'avait amené à réfléchir sur les problèmes de la langue écrite, ce qu'était la langue écrite. Ce n'est pas par hasard que mon premier ouvrage, avant même La pédagogie institutionnelle, en 1963 je crois, s'appelle Psychologie de la langue écrite. C'est un livre dans lequel j'essaie de faire une psychologie de la langue écrite, comme le titre l'indique, c'est-à-dire de réfléchir sur ce qu'est la langue écrite. Ça m'a obligé à me pencher sur un problème intéressant en psychologie, qui est le problème de l'apprentissage, finalement, mais de l'apprentissage de quelque chose de très particulier qui est la langue écrite. C'est-à-dire un système de signes qui sont associés les uns aux autres. J'essaie de montrer qu'un tel apprentissage procède d'une manière globaliste. Ce qu'on apprend, ce sont des éléments grapho-phonétiques, mais ce sont beaucoup plus des ensembles, et spécialement en ce qui concerne la lecture, des ensembles graphiques. Ce ne sont plus des ensembles grapho-phonétiques, mais des ensembles idéographiques. J'essaie de montrer que la langue écrite est une réalité essentiellement

idéographique, contrairement à la thèse répandue à l'époque, et encore maintenant, qu'on passe par la phase phonétique quand on lit, ce qui me semble tout à fait une erreur. D'ailleurs, ma thèse a été reprise ensuite par des gens qui ont développé les méthodes d'apprentissage de la lecture pour les enfants. Foucambert en particulier a repris ma thèse et c'est ma thèse qui a triomphé ensuite dans les méthodes qui ont été utilisées pour l'apprentissage de la lecture pour les enfants.

D'autre part, j'ai découvert aussi une chose qui m'a beaucoup intéressé : ce sont des activités très simples, très élémentaires qui sont en jeu, en particulier la fonction de reproduction, qui est une fonction probablement liée à l'attention élémentaire. Je soutiens la thèse que ce qui est détérioré, ce qui fonctionne mal chez les enfants qui ont des problèmes de lecture, c'est cette fonction de reproduction, c'est-à-dire de mémoire à court terme, de mémoire que les Américains appelle short term memory, mémoire à court terme, la mémoire qui joue dans les instants qui suivent l'audition ou la perception d'une donnée. Mémoire qui a aussi une corrélation très forte avec le niveau intellectuel. Cette thèse que je maintiendrais encore, qui me paraît encore aujourd'hui très forte et très nouvelle, elle a été beaucoup critiquée. Je me souviens d'une critique qu'on a fait de mon livre en disant qu'une thèse comme celle-là était farfelue. En fait, c'est une thèse très solide, que je reprends maintenant dans des conceptions que j'ai sur l'évolution intellectuelle et sur la nature de l'intelligence.

Donc, à partir de là, j'ai commencé à m'intéresser beaucoup à la psychologie et spécialement à la psychologie pure, si l'on peut dire, la psychologie fondamentale, c'est-à-dire le fonctionnement psychologique, les structures du psychisme. Et ensuite, j'ai eu tout un développement très important concernant les structures du psychisme. La première élaboration importante que j'ai eue, c'est celle que j'ai présentée peu après le livre sur l'intelligence, dans un livre qui s'appelle Priorité à l'éducation. Livre dans lequel j'ai essayé de présenter une vision modulaire, comme on dit maintenant, à la suite de l'Américain Fodor (?), une conception modulaire de la vie psychologique, dans laquelle je reprends la vieille théorie des facultés, qui a été complètement abandonnée par la psychologie contemporaine, en la rénovant, un peu comme fait Fodor. C'est-à-dire en montrant qu'en réalité, l'intelligence, ce n'est pas une chose unifiée, qui possède une espèce d'unicité, de simplicité, comme on le pense souvent, mais qu'en réalité, c'est un ensemble de domaines différents, de secteurs différents, qui appréhendent chacun, une certaine partie, un certain aspect de la réalité. La réalité n'est pas appréhendée par l'intelligence d'une manière unique, mais selon des processus différents. En gros, je distingue quatre domaines dans le domaine de la vie psychologique : le domaine de la psychomotricité, de la sensori-motricité, le domaine de la sexualité, sensualité, le domaine de l'intellectualité et de l'organisation, et le domaine de la sociabilité et de la relationalité. Cette distinction en quatre parties recoupe une autre distinction entre primaire et secondaire. Le classement entre ce que j'appelle humaniste et techniciste recoupe le classement entre primaire et secondaire, et donne donc les quatre domaines en question. Ils sont le fruit d'un recoupement entre deux classifications : une classification primaire-secondaire, et une classification humaniste-techniciste.

Le psychisme ne fonctionne pas de la même manière quand il regarde la nature et quand il regarde les êtres humains. Ce n'est pas le même domaine et le fonctionnement n'est pas le même. Les perceptions ne sont pas les mêmes et les actes qu'on peut faire ne sont pas les mêmes. C'est la distinction entre humaniste et techniciste. Ce qui regarde d'une part la nature et d'autre part les êtres humains. C'est la première distinction, classification. Et l'autre classification qui recoupe celle-là, entre primaire et secondaire : par primaire, j'entends une espèce d'appréhension directe de la réalité singulière, l'appréhension directe du concret, de l'entourage immédiat. Et par secondaire, j'entends tout ce qui est perception différée, à distance, perception de l'universel, de l'abstrait, de l'abstraction, etc. Ces deux classifications se recoupent et donnent quatre domaines.

Ce schéma de base m'a énormément servi après parce que je l'ai repris. Je l'ai développé, je l'ai perfectionné, je l'ai affiné, etc. Jusqu'à maintenant où il me sert encore beaucoup. Et dans beaucoup d'ouvrages, d'articles que j'ai écrits, il me sert de cadre de référence. C'est à partir de ce cadre de référence que j'ai pensé beaucoup de problèmes concernant le fonctionnement psychologique. Donc, cette classification se trouve déjà dans *Priorité à l'éducation*. C'est là que j'ai, pour la première fois (1970), présenté ce schéma de base qui m'a beaucoup servi ensuite. Il m'a servi dans *L'aventure humaine*, écrit beaucoup plus tard, où je montre que même l'évolution de l'humanité se fait selon un schéma qui épouse la série, la progression selon ces quatre domaines. Donc, c'est un schéma qui a une importance considérable dans ma psychologie.

Ensuite, je me suis attaqué à un certain nombre de problèmes de base de la vie psychologique et la première élaboration que j'ai faite se situe dans les années 80. Avant, dans les années 75, j'ai écrit un livre qui n'a pas été publié, qui s'appelle *Ma vision de l'homme*. C'est un livre sous forme de journal dans lequel je présente une vision de la vie psychologique qui est déjà assez anti-freudienne. Mais à cette époque-là, je ne prends pas position contre Freud ou, plus exactement, je ne perçois pas tellement bien à quel point cette vision est anti-freudienne. A savoir que les pulsions ne sont pas des phénomènes premiers, mais que les pulsions sont sous-tendues continuellement par les sentiments, les émotions, par toute la vie affective, la vie émotionnelle, des images, des fantasmes. Les pulsions résultent de cela. Ce qui n'est pas du tout... Or, comme toutes ces choses, les fantasmes, les images, ce sont des phénomènes fondamentalement conscients, ça veut dire que les pulsions, bien loin d'être des espèces de phénomènes qui jaillissent d'une espèce de fond obscur, sont au contraire des phénomènes à l'origine tout à fait conscients puisqu'elles sont enracinées dans une base d'affectivité vécue par l'individu.

Cette réflexion sur cette vision de l'homme s'est prolongée, et dans les années 80, j'ai été amené à réfléchir de plus en plus sur Freud et les positions freudiennes, et à m'opposer à ces visions freudiennes, et en particulier à la notion d'inconscient. J'ai perçu de mieux en mieux ce qu'était l'inconscient freudien, et sa distinction entre cet inconscient et l'inconscient au sens populaire du terme. L'inconscient freudien est un inconscient volontariste ou intentionnel, un inconscient qui n'est pas seulement des

formes automatiques dans le psychisme, mais une espèce d'intentionnalité inconsciente à l'intérieur du psychisme. C'est une réalité qui me paraît totalement impossible et totalement illusoire. Je pense que l'intentionnel est toujours conscient, ce qui ne veut pas dire que tout soit intentionnel d'ailleurs. Justement, il y a dans le psychisme des choses qui ne sont pas intentionnelles, donc qui peuvent être en partie inconscientes. Mais par contre, si on parle d'intentionnalité, alors on est forcément dans le conscient. Donc, la notion d'intentionnel inconscient, comme le veut Freud, est une erreur. Donc, j'ai été amené à écrire un livre qui commence par cette phrase : "L'inconscient n'existe pas". Phrase un peu provocatrice. Je précise tout de suite que c'est l'inconscient au sens de Freud. Et dans ce livre, j'expose pour la première fois ma conception de l'ensemble des structures psychologiques. C'est un livre très ambitieux, *Les forces profondes du moi*, paru dans les années 80, dans lequel j'expose d'une manière complète, synthétique, toute une conception de la vie psychologique. Une des bases de cette vie psychologique est le phénomène de compensation, que j'appelais à l'époque compensation. Maintenant, je lui donnerais plutôt de phénomène de substitution. A l'époque, je l'appelais compensation : le fait que dans la vie psychologique, les différentes expériences qui se font jouent les unes par rapport aux autres, et que les expériences négatives jouent sur les expériences positives et les expériences positives jouent sur les expériences négatives. Mais dans ce livre, j'insiste plutôt sur le fait de la compensation, c'est-à-dire que les expériences positives compensent ou neutralisent les expériences négatives. Maintenant, je m'aperçois que c'est un schéma extrêmement important puisque même les Américains en font actuellement le centre de l'évolution psychologique de l'enfant, à travers ce qu'ils appellent la régulation. Pour eux, le phénomène de régulation dont parlent les auteurs américains actuels n'est rien d'autre que ce phénomène de compensation. Mais à l'époque, je ne connaissais pas le concept de régulation. Donc, je ne l'utilisais pas. Il y a ça, mais encore plus profondément, il y a le phénomène d'expérience, et spécialement ce que j'appelle l'expérience évaluative, qui est encore plus fondamental que ça puisque l'expérience évaluative, c'est ce qui introduit la réalité dans la vie psychique. Le contact avec la réalité provoque des émotions, des phénomènes affectifs qui, eux-mêmes, sont à l'origine des pulsions. L'expérience évaluative, c'est le point de départ de ce processus. Avec l'expérience évaluative, les pulsions, les différents domaines de la vie psychologique, avec ces trois conceptions, auxquelles il faudrait ajouter un certain nombre de conceptions plus secondaires, j'ai l'essentiel de la construction du psychisme. Ce sont les trois piliers de la construction du psychisme : les quatre domaines, qui existaient déjà avant, le phénomène de l'expérience évaluative, et le phénomène de la compensation, que j'appellerais maintenant plutôt phénomène de substitution. Parce qu'effectivement, ce n'est pas seulement une substitution du négatif par le positif, mais ça peut être aussi une substitution du positif par le négatif. Les deux mouvements sont possibles et existent. Dans ma conception actuelle, ce phénomène me paraît de plus en plus important et de plus en plus fondamental. Donc, la découverte que j'ai faite dans les années 70 à l'intérieur de *Priorité à l'éducation* m'apparaît maintenant comme quelque chose d'extrêmement important.

J'ai développé cette conception des structures du psychisme dans les années 80. Après, dans les années 83-84-85, je suis passé à des conceptions plus psychosociologiques à travers une théorie des influences. Et j'ai écrit un livre non publié. Je n'ai pas envie de le publier parce que c'était plutôt une espèce d'énorme somme sur ce problème des influences, un livre énorme que j'ai écrit sur ce problème des influences, et spécialement des influences que j'appelle formatrices, des influences qui contribuent à former la personnalité. J'ai beaucoup de mal à en parler parce que ce livre n'est pas très présent à mon esprit. Parallèlement à ce livre sur les influences, ou peut-être un peu après, j'ai commencé un livre, que je n'ai pas terminé, sur un problème très important, qui a toujours été très important pour moi, dans ma réflexion, c'est le problème des génies, des facteurs qui contribuent à former les personnalités importantes, les personnalités célèbres, ou ce que j'appelle aujourd'hui la perfectologie, par opposition à la défectologie. C'est-à-dire comment apparaissent les grands esprits, les grandes personnalités. En écrivant sur ce problème des génies, j'en suis arrivé à dresser un tableau de l'évolution des sociétés. Je me suis aperçu que pour comprendre ce problème des génies, il fallait que j'en passe par une vision de l'évolution des sociétés. Et j'ai un peu abandonné ce livre. Celui sur les influences, je l'ai fini, mais je l'ai quand même laissé tomber. Le livre sur les génies, je l'ai aussi abandonné. Et je me suis mis à réfléchir au problème de l'évolution historique, de l'évolution des sociétés, de l'humanité pour ainsi dire. Et j'ai commencé à travailler là-dessus dès les années 89-90. Quand j'ai publié le livre qui s'appelle L'aventure humaine, il y avait une douzaine d'années que je travaillais sur ce problème. C'est le problème des influences, mais des influences vues à travers un déroulement historique. J'ai fait toute une réflexion d'ordre historique et anthropologique qui aboutit à ce que j'appelle une psycho-écologie : une vision de l'évolution des peuples, de la psychologie des peuples, déterminée par la psychologie, c'est-à-dire par le milieu. Ce livre très important, qui est énorme, 800 pages, que j'ai publié en 1999, est un livre extrêmement complexe, dans lequel je montre que l'humanité a parcouru un certain nombre d'étapes, qui correspondent en gros à la vision, à la structure psychologique que j'avais envisagée dans *Priorité à l'éducation*.

Il y a une autre distinction qui me paraît importante dans ce livre, qui n'est pas nouvelle pour moi mais qui est quand même très importante, qui est une vision plus psychosociologique ou anthropologique que psychologique à proprement parler, c'est une vision qui oppose, dans le domaine des pulsions, les pulsions que j'appelle sécuritaires, avec les pulsions que j'appelle hédonistes. Les pulsions sécuritaires sont des pulsions centrées sur la conservation de l'individu ou du peuple. Les pulsions hédonistes sont des pulsions centrées sur le plaisir, l'accomplissement à travers une action désintéressée, une action gratuite. Et ceci pouvant se trouver dans tous les domaines du psychisme, c'est-à-dire dans les quatre domaines que j'ai considérés dans *Priorité à l'éducation*. Et je montre que l'introduction du facteur hédonique à l'intérieur de ces différents domaines explique l'évolution domaine. Il est très évident, c'est même très curieux à quel point ça m'a paru évident à partir du moment où j'ai commencé à y réfléchir, que l'humanité a commencé par ce qu'on pourrait appeler la psychomotricité, la sensori-motricité, à travers les peuples chasseurs, qui occupent les

millénaires du paléolithique et qui ont précédé le néolithique, et qui existent toujours actuellement. Ensuite, au néolithique, selon les régions du monde, entre le 9e et le 6e millénaire avant J.-C., l'apparition des peuples éleveurs et agriculteurs. Et ensuite, la découverte de la pensée rationnelle, la rationalité et l'organisation chez les peuples vivant d'une manière sédentaire, donc des peuples agriculteurs eux-mêmes sédentaires, ce qui n'est pas le cas de tous les peuples agriculteurs. Ce que Leroi-Gourhan appelle l'axe eurasiatique, depuis la Chine jusqu'à l'Europe, dans une zone assez bien déterminée historiquement. Donc, les peuples qu'on pourrait appeler organisateurs, rationnels, rationalisants, constructeurs de monuments aussi, etc. Pour aboutir finalement aux sociétés urbaines du Moyen-Orient, de la Chine et du bassin méditerranéen. Cette évolution historique, cet enchaînement m'est apparu avec une très grande évidence, comme un truc qui s'imposait complètement à moi, qui n'était absolument pas tiré par les cheveux.

... qui alors impose à une certaine époque de l'histoire une domination, et donc qui perturbe le cours de l'histoire en introduisant un nouveau facteur, qui est un facteur régressif, qui doit ensuite être surmonté. Je ne veux pas rentrer dans le détail de ce livre qui est assez complexe. C'est ce que j'appelle l'impérialisme. L'impérialisme apparaît à un certain moment, mais au terme de cette évolution. Quand l'évolution, dans ces quatre moments, s'est terminée, à l'époque du passage entre l'ère pré-chrétienne et l'ère chrétienne, l'impérialisme s'impose complètement dans toutes les parties du monde civilisé, au Moyen-Orient, en Extrême-Orient, en Europe. Et alors, il se produit une nouvelle évolution avec une régression considérable dans toutes ces régions, régression que j'appelle "des moyens-âges". Ce n'est d'ailleurs pas mon invention, c'est repris chez d'autres penseurs. A ce moment-là, on a une évolution de type différent, qui n'est plus seulement l'évolution entre ces quatre moments dont j'ai parlé, mais une évolution où le problème est de récupérer, pour ainsi dire, la civilisation, les acquis de la civilisation qui ont disparu sous l'effet des invasions diverses qui se sont produites. Voilà en gros et très simplifié le résumé de ce livre qui s'appelle L'aventure humaine.

Dans toute la période qui va de 1983-84, à la suite des Forces profondes du moi, jusqu'à maintenant, je n'ai pas vraiment abandonné la réflexion psychologique, parce qu'à travers tout ça, il y a une réflexion psychologique. Par exemple, j'ai affiné la notion d'expérience, la notion de compensation, toutes ces notions, je les ai perfectionnées. Donc, il y a une réflexion psychologique, mais la réflexion qui a abouti à L'aventure humaine est surtout une réflexion anthropologique. C'est une vision anthropologique essentiellement, qui a englobé la vision psychologique. Ma vision actuelle dans ce domaine est une vision beaucoup plus anthropologique que purement psychologique. C'est une vision anthropologique qui englobe une vision psychologique.

| On pourrait dire que c'est une vision globaliste.

Oui, c'est une vision globaliste. On pourrait dire aussi que c'est une vision en termes de psychologie sociale, pour parler le même langage qu'on parle aujourd'hui. C'est une vision de psychologie sociale ou d'anthropologie, plus

qu'une vision de psychologie pure. Cependant, il faut dire une chose, c'est que maintenant qu'est sorti le livre L'aventure humaine, que ce livre est terminé, trois-quatre ans après la fin de ce livre, je me suis remis carrément à la psychologie pure. Je reviens à la psychologie pure et je projette l'écriture... je me suis déjà largement avancé dans le domaine de l'écriture par rapport à ça... Je projette deux livres. Un premier livre qui s'appellerait Le développement humain, dans lequel j'analyserai les bases de cette vision anthropologique. Je ne reviens pas à la psychologie pure absolument. Ce livre sur le développement humain, c'est quand même un livre d'anthropologie, mais plutôt une réflexion sur les bases de l'anthropologie. Je reviendrais en particulier sur la théorie des pulsions, la théorie du développement de la personnalité dans l'enfance et l'adolescence, le problème des influences qui s'exercent dans cette évolution, le problème de la folie... Un certain nombre de problèmes qui sont des problèmes qui sous-tendent ma vision anthropologique. Donc, finalement, ce sera un livre (il est presque terminé, je n'ai plus qu'un chapitre à écrire qui m'occupe depuis deux-trois ans parce qu'il demande énormément de recherches et de lectures)...

Ce livre relie à la fois la psychologie pure avec les bases de l'anthropologie...

C'est ça, ce n'est pas un livre de psychologie pure. C'est une réflexion sur les bases de l'anthropologie, où j'insiste sur la théorie des pulsions, qui est une conception très fondamentale chez moi, et spécialement la différence entre les pulsions sécuritaires et les pulsions hédoniques.

Tu parles des pulsions, du développement de la personnalité, des influences...

Ce que je disais, c'est que ce livre est pratiquement fini. Il ne reste qu'un chapitre à écrire, le chapitre sur le développement de la personnalité dans l'enfance et l'adolescence, qui est un problème extrêmement complexe, sur lequel je commence maintenant à voir clair, depuis très peu de temps. Jusqu'ici, je pataugeais énormément sur ce problème qui se présente, pour le commun des mortels, comme un problème extrêmement simple, puisqu'ils se contentent de reprendre les formules de leurs parents, sans se poser aucun problème, comme si ça coulait de source. En réalité, c'est un problème extrêmement complexe. Je crois que je commence à voir clair et à avoir des conceptions. Je crois que je vais commencer à pouvoir écrire ce chapitre sur le développement de la personnalité et ce chapitre sera le dernier à écrire. Donc, ensuite, je pourrais éventuellement publier ce livre. Il s'intitulera sûrement Le développement humain. Et le terme de développement humain indique bien qu'il s'agit d'une vision anthropologique. Il ne s'agit pas des structures du psychisme ou du fonctionnement psychologique, comme dans Les forces profondes du moi, mais il s'agit plutôt du développement, d'un aspect dynamique du psychisme et pas de l'aspect statique ou structural.

Parallèlement à ça, je réfléchis beaucoup dans le domaine de la psychologie pure, cette fois-ci. Je reviens aussi à la psychologie pure. Et j'ai le projet d'un autre livre que j'ai aussi commencé à écrire, où il y a déjà un chapitre écrit et où je reprendrais un certain nombre de données que j'ai écrites

antérieurement, de psychologie fondamentale. Vraiment de psychologie pure, de fonctionnement psychologique. Ce livre s'intitulera probablement La psyché humaine ou Le psychisme humain. Ce sera un livre où j'essaierai de faire une théorie du fonctionnement psychologique lui-même. Un chapitre est pratiquement écrit, sur la dynamique psychique, où je montre la différence qu'il existe dans le psychisme entre les fonctions intentionnelles et les fonctions automatiques. C'est une distinction très fondamentale dans le fonctionnement psychologique. Donc, une distinction entre les aspects intentionnels totalement conscients et les aspects automatiques où il y a un aspect d'inconscient... D'ailleurs, les notions d'inconscient au sens de Freud sont venues de là, d'une espèce de projection, d'exagération et d'extrapolation de l'inconscient au sens automatique à une espèce d'inconscient au sens intentionnel, que je réfute complètement.

Tu es en train d'élaborer un livre qui s'appellera probablement La psyché humaine, qui est un livre de théorie pure sur la fonction psychologique, et où tu as déjà écrit un chapitre sur la dynamique psychique.

C'est ça, avec une distinction fondamentale entre le domaine intentionnel, le plan intentionnel et le plan automatique. Et une étude très approfondie de ce qu'est l'automatisme psychologique.

C'est un peu comme si tu affinais ta réflexion contre Freud.

Oui, je vais revenir là-dessus. J'ai oublié d'en parler. Au moment où j'écrivais L'aventure humaine, à ce moment-là, je n'avais pas du tout abandonné la réflexion psychologique. Pour des raisons un peu plus circonstanciées, j'ai été amené à écrire des livres de psychologie pure, même à ce moment-là. Et en particulier un premier livre sur les émotions, trois textes que j'ai publiés dans un livre qui s'appelle Le choc des émotions, qui m'a d'ailleurs valu des ennuis épouvantables puisqu'il y a quelqu'un qui m'a fait un procès par rapport à ce livre parce que je ne lui donnais pas ce livre pour le publier et que j'avais soi-disant promis de lui donner. Un procès que j'ai gagné, mais qui m'a énormément tourmenté parce qu'il voulait me faire déboursier une somme astronomique sous prétexte que je l'aurais trompé, ce qui était absurde de paranoïaque. Donc, Le choc des émotions, où je développe toute une théorie de la vie émotionnelle, théorie qui occupe ma réflexion depuis très longtemps. Il y a très longtemps que j'ai commencé à réfléchir sur ce que sont les émotions, la vie émotionnelle. Là, je développe cette théorie de la vie émotionnelle. A partir de ce livre qu'effectivement j'avais projeté avec ce type, sauf que ce type m'a fait faux-bond, etc. Et d'autre part, les éditions Hachette, grâce à Raymond Boudon, qui est quelqu'un qui m'a beaucoup aidé, avec lequel j'ai une espèce de dialogue permanent, m'ont demandé un livre sur la psychanalyse, que j'ai écrit avec Thierry Bonfanti, dans lequel il me demandait de ne pas faire de critique de la psychanalyse. C'est Thierry qui a écrit la plus grande partie, qui est un exposé de la théorie psychanalytique. Et moi j'ai écrit la fin où je me suis permis, malgré tout, une certaine critique de la théorie freudienne. Pas seulement des théories, mais de toute l'évolution du freudisme. Et en écrivant ce livre, j'étais très frustré de ne pas pouvoir dire ce que je pensais plus profondément de la théorie

freudienne elle-même. Et c'est pourquoi j'ai été amené à ce moment-là, après avoir écrit ce livre sur la psychanalyse, qui a été publié aux éditions Hachette, j'ai été amené à écrire un autre livre, où je réglais de manière assez importante mes problèmes avec Freud, qui s'est appelé L'anti-Freud, où je prenais carrément position contre Freud. Et en y réfléchissant après, et en comparant les conceptions que j'expose là et les conceptions d'un Américain qui s'appelle A. Grunbaum, qui a écrit des livres très importants sur la psychanalyse, je me suis aperçu qu'en fait, j'adoptais les mêmes positions que Grunbaum et le même angle d'attaque que lui. C'est-à-dire que je m'attaquais surtout à la méthodologie freudienne en réalité. C'est-à-dire à la manière dont Freud prétend qu'on peut atteindre ces couches inconscientes. Il prétend qu'on les atteint par des processus associatifs. Et Grunbaum et moi montrons qu'en réalité, les processus associatifs tels que Freud les envisage ne peuvent absolument pas atteindre les causalités psychiques, les causes profondes des phénomènes psychiques, pour des raisons que je ne veux pas développer là, que je développe longuement dans ce livre. Par ailleurs dans ce livre, je propose une vision du psychisme et du développement psychologique. Je propose aussi un essai pour comprendre l'erreur freudienne, d'où c'est venu, quelle est l'origine de cette erreur, et l'évolution de Freud lui-même, de la personnalité et de la pensée freudienne, de la pensée en rapport avec la personne. C'est un livre qui m'a beaucoup intéressé parce que j'ai essayé de faire une espèce de plongée dans le freudisme et de comprendre cette pensée de l'intérieur, tout en la critiquant. Mais quand même de la comprendre. Et je crois que j'ai fait un effort considérable pour arriver à la comprendre.

| Tu as exercé ton empathie.

C'est ça. Et j'ai même été plus loin puisque je me suis attaqué à ce que je considère comme étant les trois grands fondateurs de la pensée contemporaine, c'est-à-dire Marx, Freud et Darwin. Je critique les trois et je ne les critique pas pour les critiquer, mais je les critique parce que je pense qu'ils ont le même type d'approche de la réalité humaine et vivante. C'est-à-dire une approche qu'on pourrait qualifier de mécaniste, que Marx qualifie de matérialiste historique. En fait, on retrouve cette approche chez les trois et Freud, finalement, n'est qu'un exemple parmi d'autres de pensée mécaniste, même si ça peut apparaître l'inverse au grand public. Mais peu importe, de toute façon, la théorie de l'inconscient, c'est une vision complètement mécaniste du psychisme.

Donc, dans L'anti-Freud, je développe carrément une théorie psychologique. Ce n'est pas de l'anthropologie que je fais, ou du moins je peux dériver sur l'anthropologie, mais ce n'est pas fondamentalement de l'anthropologie. Donc, durant toute cette époque où je me livrais à une réflexion de type anthropologique, à des recherches très approfondies dans le domaine historique et anthropologique, parallèlement, je continuais toujours une réflexion de type psychologie pure.

Je voudrais terminer sur Freud et le freudisme. Postérieurement à L'anti-Freud, j'ai continué ma réflexion sur Freud, spécialement en liaison avec la pensée de Grunbaum. J'ai été amené alors à critiquer la notion de

refoulement d'une manière beaucoup plus pertinente que je ne l'avais fait dans L'anti-Freud. Ça m'a beaucoup été inspiré par Grunbaum. Et en allant plus loin que Grunbaum et dans une voie qu'il n'a pas du tout explorée, surtout en essayant de critiquer le schéma le plus important chez Freud, c'est-à-dire le schéma du passage entre le refoulement et ce que Freud appelle la formation de compromis, qui va du refoulement qui est le moment initial, à la formation de compromis, qui est l'apparition au niveau de l'action du processus qui s'est produit dans l'inconscient, d'après Freud, le processus de camouflage, de transformation des données psychologiques. Je m'attaque à cet aspect qui me paraît l'aspect essentiel, dont j'ai parlé d'une manière un peu rapide, mais quand même approfondie, dans un texte que je viens de terminer et que j'ai commencé dans les années 90, qui renvoie à des problèmes de psychothérapie et de pédagogie. Je l'ai appelé L'écoute du désir. C'est un texte que j'ai publié dans les années 90 sous le titre L'écoute du désir, publié aux éditions Retz. C'est un texte sur la non directivité intervenante. C'est une présentation de la non directivité intervenante. Et dans ce texte que j'ai plus ou moins réécrit, en 2002, j'ai introduit une nouvelle réflexion sur Freud, qui n'est pas totalement nouvelle, mais qui est beaucoup plus pertinente et plus forte, où je m'attaque à cet aspect de la vision freudienne, ce qu'on pourrait appeler l'élaboration inconsciente de l'activité psychique, ou de l'acte psychique. Ça me paraît le centre, le cœur de la théorie de l'inconscient. Je m'attaque à ça dans ce texte très court, mais très pertinent, je reviens sur cette notion d'intentionnalité inconsciente qui me paraît le centre de la théorie freudienne, centre que je refuse totalement. Ça me paraît une aberration totale.

Pour terminer, il faudrait que je dise que je me suis mis depuis quelques années sur un autre livre, sur la famille, que j'ai commencé au moment de la mort de mon père. Mon père est mort en 1994 ou 1995. Il s'est passé tellement de choses au niveau familial que je me suis dit qu'il fallait absolument commencer une réflexion sur ce problème de la famille. J'ai commencé une réflexion sous une forme de journal. Et de fil en aiguille, en écrivant ce livre, je me suis aperçu que se posait à propos de la famille le problème de l'évolution de la personnalité, puisque l'évolution de la personnalité de l'enfant et de l'adolescent, ça se fait en gros dans le cadre de la famille. Et la réflexion que je fais, dont j'ai parlé, qui doit apparaître dans ce livre sur le développement humain, va aussi apparaître dans ce livre sur la famille, mais sous une autre forme, sous une forme beaucoup plus vécue, concrète, personnelle. Mais j'en reparlerai quand je parlerai du journal. Le journal, c'est un aspect de mon œuvre très spécifique et très particulier, auquel je vais consacrer une interview particulière.

Donc, tu es parti de l'intelligence, la passion que tu as eu pour étudier l'intelligence qui est une fonction en mouvement, contrairement à ce qui pouvait être étudié jusqu'à maintenant. Après, tu as été dans la psychologie de la langue écrite, où tu as pu étudier que l'apprentissage de la langue écrite était globaliste, avec des ensembles idéographiques et on ne passait pas par les phases phonétiques. Les fonctions élémentaires qui sont en jeu : fonction de reproduction liée à l'attention, c'est-à-dire quelque chose avec la mémoire à court terme, une corrélation au niveau intellectuel. Après, tu es passé à de la psychologie

pure, tu as étudié les structures du psychisme, dans *Priorité à l'éducation*. J'ai eu l'impression dans ce que tu disais que *Priorité à l'éducation*, c'était les fondements mêmes de ta réflexion. Comme si dans une maison, il y avait des fondements...

Oui, ça joue un rôle de fondements. Ensuite, je n'ai pas arrêté de réutiliser ce schéma...

D'élever une construction autour de ça, avec ces quatre secteurs. Puis la distinction entre primaire et secondaire, humaniste et techniciste. Ce sont tes cadres de référence que tu continues à utiliser, me semble-t-il.

Oui, je continue à les utiliser. Je les ai surtout utilisés dans *L'aventure humaine*, dans la vision anthropologique.

Après, tu t'es intéressé particulièrement aux problèmes des pulsions, qui ne sont pas des phénomènes premiers, mais qui sont soutenues par la vie émotionnelle, qui sont donc, contrairement à ce que dit Freud, des phénomènes conscients. Après, tu t'es beaucoup attaqué à Freud et à son intentionnalité inconsciente, que tu trouves aberrante. Et tu en es arrivé à écrire *Les forces profondes du moi*, qui expose d'une manière complète, toute une conception de la vie psychologique. Dans lequel tu donnes une importance très grande au phénomène de compensation et au phénomène d'expérience évaluative. Après ces phénomènes de psychologie pure, tu es passé à l'étude plutôt anthropologique, ou comme on dirait maintenant psychosociologique, avec une théorie des influences dont tu n'as pas trop parlé, parce qu'elle n'est pas au centre de tes intérêts, tu as abandonné ce livre en même temps que la *perfectologie*, la science du perfectionnement, qui est aussi une théorie des influences, finalement.

Oui, une théorie des influences, mais plus concrète, plus singulière, sur le cas des grands hommes.

Et tu es arrivé à un tableau de l'évolution des sociétés, qui t'a occupé pendant une douzaine d'années, qui était *L'aventure humaine*. C'est une réflexion historique et anthropologique, mais à partir finalement de *Priorité de l'éducation*, c'est ce que je sens. A partir de cette base qui te sert de schéma.

La base, ça a toujours été *Priorité à l'éducation*, finalement.

Et dans *L'aventure humaine*, tu dis que cette évolution est déterminée par le milieu et que l'humanité a parcouru un certain nombre d'étapes. Tu t'es beaucoup intéressé là aux pulsions sécuritaires et hédoniques, et que cet hédonisme explique l'évolution humaine, avec dans cet enchaînement, un facteur régressif qui est l'impérialisme, dont on n'est pas encore sorti si j'ai bien compris.

Tu reviens maintenant à la psychologie pure avec des projets de deux livres, dont un est presque écrit, qui s'appelle *Le développement humain*, qui est de la psychologie pure, avec une base de vision anthropologique.

Ce sont les principes que j'utilise en anthropologie.

Avec une théorie des pulsions affinée, le développement de la personnalité, le problème des influences, une incidence sur la folie. Et quelque chose qui pourrait rentrer dedans, mais qui est quand même particulier puisque c'est un journal, c'est l'histoire de la famille.

Puis un deuxième livre qui est en chemin, qui s'appellera La psyché humaine, qui est une théorie du fonctionnement psychologique sur la dynamique psychique. Je trouve que tu t'intéresses en particulier aux aspects dynamiques de l'évolution de la personne. Dans L'intelligence et ses formes, il y avait déjà l'aspect dynamique. Dans L'aventure humaine, c'est l'hédonisme, donc c'est l'aspect dynamique du psychisme et de l'humain. Je trouve que c'est assez intéressant.

Après, tu parles de la théorie des émotions, dont tu as fait une théorie dans Le choc des émotions. Et avec L'anti-Freud, finalement, tu combats la méthodologie freudienne, la méthodologie associationniste dont Freud pense qu'on peut atteindre les couches soi-disant inconscientes. Et tu essaies de comprendre l'erreur humaine à travers l'œuvre freudienne et la personnalité de Freud. Et tu fais dans ce livre un parallèle entre Marx, Freud et Darwin, dont tu réfutes complètement l'approche mécaniste.

Le journal

19 avril 2002

Quand je dis journal, je ne veux pas dire journal quotidien, mais je veux dire le journal intime, ou ce que Philippe Lejeune appelle le journal personnel, c'est-à-dire le fait de noter au jour le jour un certain nombre d'informations ou de réflexions, d'événements. C'est ainsi que nous définirons le journal personnel.

Pour moi, ça commence vraiment dans les années 1969-70. Pas avant. J'ai 45 ans. Mais il y a quand même eu un avant et je voudrais en parler parce qu'il est quand même assez important. L'avant, j'en ai déjà parlé plus ou moins, c'est la rencontre que je fais avec Raymond Ruyer, ce professeur de la Faculté de Nancy qui était lié à la famille de Simone, ma première femme, du fait qu'un de ses fils était plus ou moins fiancé avec Simone avant que je ne sois avec elle. Et la famille de mon ex-femme était assez liée avec la famille Ruyer, qui habitait Nancy. Et moi, automatiquement, puisque je me suis marié avec Simone, j'étais aussi lié avec la famille Ruyer. Ce qui m'a permis de connaître Raymond Ruyer, professeur à la Faculté de Nancy, un grand homme qui a écrit beaucoup d'ouvrages, et des ouvrages importants. C'est quelqu'un de très important dans la vie intellectuelle française, pour lequel j'ai toujours une énorme admiration. Et à mon avis, c'est quelqu'un qui est complètement méconnu, un des plus grands esprits du XXe siècle en France, qui est méconnu en grande partie parce qu'il est d'une modestie fantastique et qu'il n'a jamais voulu aller à la Sorbonne, etc.

Donc, j'ai connu Raymond Ruyer dans les années 50. J'ai beaucoup parlé avec

lui, j'ai beaucoup lu ses livres. Et un jour, il m'a dit : vous devriez faire comme moi un journal philosophique. Ce qu'il appelait un journal philosophique, c'était noter mes pensées, mes réflexions au jour le jour, comme il faisait lui-même. Et il prétendait que cette pratique était extrêmement utile. Et je me suis mis à pratiquer ça, à noter mes réflexions, peut-être par au jour le jour, mais quand même assez souvent. Et effectivement, j'ai trouvé ça très utile parce que ça permet d'exprimer ses pensées d'une manière très spontanée, très libre. Et de les exprimer. Et je crois qu'une pensée exprimée, écrite, est très différente d'une pensée simplement pensée ou même dite. L'écriture, c'est une chose que j'ai toujours observé, fait survenir quelque chose de nouveau au point de vue de la pensée. L'écriture est productrice de pensée et de réflexion, par elle-même. Donc, j'ai pratiqué cette méthode que Raymond Ruyer m'avait indiquée, et qui m'a été très profitable. D'autre part, j'ai écrit, dans les années 53-54, j'avais une trentaine d'années, un véritable roman qui s'appelait *Le journal d'une femme*. J'ai écrit ce livre à la suite d'une déception amoureuse que j'ai eue avec une femme, la première que j'ai vraiment aimée, ce n'était pas Simone, celle qui est devenu mon ex-femme. Elle s'appelait Evelyne. J'ai eu un rapport très curieux et très intéressant avec les Evelyne, les femmes qui s'appelle Eve, d'une certaine manière. Donc, c'est la première femme pour qui j'ai eu un désir très intense, très fort, ça a été un de mes échecs amoureux notables. Et à la suite de cet échec amoureux, j'ai écrit ce roman qui s'appelait *Le journal d'une femme*. Dans l'introduction de ce livre, je disais : "oui, moi, Michel Lobrot, j'ai retrouvé le journal écrit par une femme qui... Et naturellement, tout ça était de la fiction littéraire. Mais le fait que j'ai éprouvé le besoin d'écrire le soi-disant journal d'une femme est aussi très caractéristique, parce que ça voulait dire que pour moi, aussi bien le journal philosophique à la manière de Raymond Ruyer que *Le journal d'une femme*, signifiaient que pour moi, le journal n'était pas seulement une façon d'étaler ma subjectivité, d'étaler mon moi, comme dirait Pascal. Mais une forme littéraire à part entière, une façon d'écrire, de s'exprimer à part entière. Ni dans un cas ni dans l'autre, ni dans le cas du journal philosophique, ni dans le cas du journal d'une femme, ce n'était moi qui réellement m'exprimait. Dans un cas, j'exprimais des idées, dans l'autre cas, je me mettais à la place de l'autre sexe, donc il ne s'agissait pas de moi réellement, mais c'était quand même dans le style journal. J'avais découvert à cette époque-là une idée qui après est devenue très importante pour moi, longtemps après. C'était que le journal permettait une écriture, un style tout à fait différent de l'écriture ou du style habituel. Il s'agissait plutôt d'une autre façon d'écrire que simplement le fait de dire "je" et d'étaler sa subjectivité.

J'en suis resté là jusque dans les années 1969-70, c'est-à-dire jusqu'à cette grande rupture sentimentale pour moi, qu'a été le fait de quitter Janice, la femme américaine avec laquelle je vivais depuis 1965. Je l'ai quittée fin 1969 pour vivre avec Vicky, la femme australienne avec laquelle j'ai vécu à partir de 1970 jusqu'en 1973. Cette rupture a été très importante pour moi parce que je suis passé d'une femme qui était une merveille d'équilibre et d'intelligence à une femme qui était folle, simplement. Et j'ai fait ça à cause de la sexualité. C'est parce que ça marchait très bien au niveau sexuel avec

Vicky que j'ai quitté cette femme américaine. Et pour moi, c'était à la fois une chose très importante et aussi une catastrophe. Cette catastrophe que j'ai vécue très mal, très durement, m'a amené à écrire une nouvelle forme de journal, de manière assez spontanée, d'ailleurs. Je n'ai pas le souvenir très précis du moment où j'ai commencé à écrire ce journal. J'ai l'impression que j'ai commencé au moment d'une des premières ruptures que j'ai eues avec cette femme australienne avec qui je vivais. On passait son temps à se séparer. Elle partait, elle allait dans un hôtel à Paris, on se retrouvait un mois après. On recommençait, etc. Pendant trois ans, on n'a pas arrêté de faire ça. A chaque fois qu'il y avait ce genre de rupture, je vivais ça très mal et j'ai l'impression que c'est à ce moment-là que j'ai commencé à écrire un journal intime, personnel, dans lequel je parlais beaucoup de mes rapports avec cette femme et de mes problèmes amoureux. A tel point qu'il y a quand même un résidu de cette période dans ce livre qui s'appelle *L'animation non directive des groupes*, dans lequel j'ai mis un extrait, dans le premier ou le deuxième chapitre, je ne sais plus, de ce journal dans lequel je parle justement de mes rapports avec cette femme, Vicky. Ça me donne quand même une indication que c'est à propos de mes rapports avec elle et d'une séparation avec elle que j'ai probablement commencé à écrire ce journal. J'ai continué jusqu'au moment où je me suis séparé de Vicky en fin 1973 et début 1974, j'ai eu une relation très forte, très intense avec une autre femme, professeur à Paris VIII, une collègue, qui s'appelait Marie-France. C'était une relation très intense, au point qu'à un certain moment, j'ai pensé qu'on allait vivre ensemble. Malheureusement, au moment même où je pensais qu'on allait vivre ensemble, elle m'annonce qu'elle se marie avec un autre. Ça a été une catastrophe pour moi et c'était tellement dure, août-septembre 1974, que j'ai décidé d'écrire un journal presque quotidien, pour dire tout mon désarroi, mes interrogations, mes problèmes que j'avais par rapport à cette femme-là, par rapport à cette rupture que je n'arrivais pas à comprendre. Et j'ai écrit pour la première fois un journal complet, pendant à peu près un an, j'ai presque quotidiennement écrit un journal qui est devenu un livre, que je n'ai jamais publié d'ailleurs, c'est toujours un inédit. J'ai commencé par parler de mon rapport avec Marie-France, mais ensuite, j'ai parlé de bien d'autres choses que de mon rapport avec Marie-France. J'ai parlé de mon rapport avec Vicky, d'autres femmes, de ma vie, de ce que je vivais à l'époque, etc. C'est un livre qui a environ 250-300 pages et que j'ai écrit à peu près pendant un an. Ça a été le premier livre que j'ai écrit sous forme de journal. C'était dans les années 1974-75. Et ça m'a donné l'idée que le journal, ou plus exactement la forme journal, pouvait devenir une véritable forme littéraire, façon d'écrire nouvelle, complètement originale et tout à fait nouvelle. Rejetée d'ailleurs par tous les responsables officiels de la culture française ou de la culture en général, qui ont toujours rejeté ce genre en disant que c'était un genre mineur, sans intérêt, sans importance. Moi, j'ai eu au contraire l'idée que c'était une forme tout à fait nouvelle, tout à fait originale et tout à fait intéressante. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à concevoir l'idée que non seulement, on pouvait écrire un journal intime, personnel, mais que dans ce journal personnel, on pourrait intégrer toute forme d'écriture, y compris l'écriture la plus théorique et la plus objective possible. C'est une idée que j'ai eue, et que j'ai ensuite exploitée. Mais ce n'était pas une idée tellement originale à l'époque. Il y en avait d'autres qui

ont eu cette même idée à la même époque que moi. Je pense en particulier à Kundera. Je ne sais pas à quelle époque Kundera a commencé à écrire ses romans, mais je pense que c'est probablement à cette époque-là, ou un peu plus tard. Et Kundera fait ça exactement dans ses livres. Il y a à la fois un aspect journal personnel, des textes de fiction et il faut aussi de la théorie et il expose des idées. Donc, je n'ai pas été le seul, mais à l'époque, je pensais être le seul, peut-être le premier à écrire sous cette forme-là. Donc, j'ai fait ce que j'avais décidé, j'ai commencé à écrire un ouvrage théorique sous cette forme-là, sous cette forme de journal. Et ce livre n'a jamais été édité non plus. Il s'appelle *Ma vision de l'homme*. J'ai essayé de le publier, mais je n'ai pas réussi. Il reste donc inédit. C'est un livre un peu théorique que j'ai essayé d'écrire sous cette forme de journal personnel.

Après, j'ai continué jusqu'à maintenant et je continue toujours à écrire aussi sous cette forme-là. Je n'écris pas seulement sous cette forme-là, j'écris aussi sous forme beaucoup plus classique et traditionnelle, sous forme d'écrits théoriques ou autres, mais depuis ce moment-là, j'ai toujours eu une écriture sous cette forme-là. Actuellement, le livre que j'écris depuis les années 90, que j'appelle *Ma recherche*, je l'écris aussi sous cette forme-là. Je mélange les événements de ma vie personnelle, les textes théoriques, etc.

Ça, ça se situe dans les années 74-75-76. Dans les années 77-78-79, nouvel événement sentimental... Finalement, les événements sentimentaux dans ma vie ont une grande importance. Je suis alors amoureux d'une femme qui s'appelle Rozenn, une Bretonne, qui aura une grande importance dans ma vie et qui sera aussi ce que je vis aujourd'hui comme un grand échec. Un peu comme le rapport avec Vicky, l'Australienne. A nouveau, le même phénomène se produit qu'avec Vicky et Marie-France. J'écris, je décide d'écrire un livre à base de journal, sur cette expérience avec cette femme, Rozenn. J'ai écrit ce livre assez rapidement, en l'espace d'un an. Je l'ai édité moi-même et il a eu beaucoup de succès, malgré le fait qu'il ne soit pas diffusé. Il s'appelle *Le mal d'aimer*. C'est un livre dans lequel je parle beaucoup de ma vie sentimentale, mon expérience avec Rozenn, que dans le livre, j'appelle Régine. Mais où je fais aussi beaucoup de considérations théoriques sur la sexualité, sur la vie amoureuse, sur toutes sortes de choses. J'essaie de pratiquer ce type d'écriture que j'ai commencé à pratiquer dans les années 70, où je mélange constamment l'écrit personnel, l'écrit théorique, etc. J'ai publié ce livre dans les années 80, je ne sais plus exactement l'année. C'est un livre qui va avoir beaucoup de succès. Encore maintenant, je le vends. Beaucoup de femmes s'y sont retrouvées. Elles ont trouvé que c'était vraiment étonnant de vérité. Pour moi, je considère que c'est un des livres les plus importants que j'ai écrit. Si on me demandait de citer trois livres vraiment très importants que j'ai écrit, il y a *La pédagogie institutionnelle*, sûrement. Il y a ce livre, *Le mal d'aimer*. Et probablement *L'aventure humaine*. J'ai l'impression que ce sont pour moi les trois livres les plus importants que j'ai écrits jusqu'ici. Je ne présage pas de l'avenir.

C'est un livre important que ce livre, *Le Mal d'aimer*.

Après, il y a une pause, une rupture. Et je ne me vois plus tellement écrivant ce type d'écrit. Entre les années 80 et 90, j'ai l'impression que je laisse un

peu tomber ce type d'écrit, pour me consacrer à des écrits beaucoup plus théoriques et dans un style beaucoup plus traditionnel. C'est l'époque où j'écris ce livre sur les influences, dont j'ai parlé. Les forces profondes du moi, le livre sur les génies que je n'ai pas terminé. Je commence L'aventure humaine. Tout ça, il y a dix ans de pause. Je ne dis pas que je n'ai rien écrit de ce style, mais je ne me vois pas tellement avoir écrit systématiquement durant cette période.

Cette période entre 80 et 90 est très intéressante parce que c'est aussi une période où Paris VIII est venu à Saint-Denis, où j'ai été rejeté par tout le milieu universitaire où j'étais, considéré comme un marginal, comme un spécialiste de la sexologie. Et vraiment rejeté, pas considéré et un peu isolé. C'est aussi l'époque où je prends ma retraite. Et à ce moment-là, je ne me vois pas avoir ce genre d'écrit. Par contre, je reprends ça dans les années 90. C'était lié à la guerre du Golfe, à une aventure amoureuse que j'ai eu avec une femme, Yoanna, une Grecque. Je me revois reprenant ce journal que j'appelle Ma recherche. Je n'ai pas cessé de le poursuivre depuis les années 90. Je l'ai lié à un certain moment à des parutions dans cette revue qu'on a commencé à faire paraître dans les années 92-93, Fil-Info, qui s'appelle maintenant Implications. Régulièrement, il y a des passages de ce journal que je publie dans cette revue. Je ne fais pas tout paraître. Tout ce que j'écris dans ce journal, je ne le fais pas paraître dans Implications. Mais une grande partie de ce que j'écris paraît dans Implications. Et je l'ai repris encore plus depuis les années 2000. Au début, je le faisais un peu sans trop m'en rendre compte. Et dans les années 2000, j'ai pris conscience que j'étais en train d'écrire ça et qu'il fallait absolument que je le continue, ça correspondait à un besoin pour moi. J'ai accentué. Actuellement, je m'y consacre encore davantage qu'autrefois. Il est devenu de plus en plus important pour moi. Ce type d'écriture que j'ai commencé dans les années 70, que j'ai un peu abandonné dans les années 80, je l'ai repris dans les années 90, et accentué dans les années 2000. Maintenant, je le pratique beaucoup plus, et ça me plaît beaucoup. D'autant plus que j'ai commencé un autre livre sur la famille, dont j'ai déjà parlé, que j'écris entièrement sous cette forme-là. Il est loin d'être terminé, je le continue. A la limite, il pourrait s'intégrer dans Ma recherche, mais j'en fait un livre à part, consacré à ma famille, où je pratique le même style : je mélange constamment le récit personnel avec l'exposé théorique. C'est un livre très important pour moi. Ce sera aussi un des livres les plus importants que j'ai écrit.

Naturellement, parallèlement à ça, je fais toute une réflexion sur le journal et j'ai pris contact avec Philippe Lejeune, professeur à la Faculté de Villetaneuse, Paris XIII, qui essaie de promouvoir dans le milieu universitaire le genre littéraire "journal personnel". Il a écrit des livres là-dessus. Il y a tout un mouvement dans l'université, dans le monde intellectuel, un mouvement dans le monde littéraire, très important, pour promouvoir de plus en plus le journal. Je pense à un auteur comme Dobrovsky, qui est un très grand écrivain, qui a écrit des livres extraordinaires sous forme de journal. Et d'autres... Tous les écrivains actuels ont plus ou moins produits des journaux. Et pas seulement les écrivains et les littérateurs. Moscovici, qui est un théoricien sociologue, a écrit une espèce de journal. Chez certains, c'est plus autobiographique, comme chez Moscovici. Chez Dobrovsky, c'est

plus du journal. Moscovici raconte son enfance, sa vie passée. Tandis que Dobrovsky, c'est sa vie présente, peut-être le passé d'il y a un an, mais c'est quand même pratiquement du présent. C'est différent. Tous les écrivains font du journal. Et certains ne font plus que ça, à la limite. C'est même étonnant dans la littérature actuelle à quel point le journal a pris pratiquement la première place. Il y a des écrivains qui n'écrivent plus que du journal. C'est un genre littéraire qui a pris une place considérable dans la littérature contemporaine, alors qu'au début du siècle, 1910-20, c'était considéré comme un genre mineur. Ce qu'on appelait le journal de blanchisseuse... Le journal de Gide, même le journal de Kafka, c'est une vraie misère. Ça n'a aucun intérêt. Le journal de Gide n'a aucun intérêt. Le journal de Montherlant n'a aucun intérêt. Ce sont des journaux où ils disent : "je suis allé au théâtre ce soir et j'ai dîné avec Untel"... etc. La seule qui a un peu pratique le genre de manière intéressante, c'est Simone de Beauvoir. C'est plus de l'autobiographie, mais une autobiographie plus personnelle. Sartre a essayé aussi dans *Les mots*. Il a assez bien réussi, je trouve. Mais c'est plutôt de l'autobiographie, ce n'est pas exactement du journal. Mais le journal à proprement parler, c'était un genre mineur. Alors qu'il y a une histoire bien sûr. Il y a même Ménédebiran qui a écrit au XIXe siècle un journal tout à fait extraordinaire que j'aime énormément. C'est vraiment l'ancêtre véritable du journal. Il y a Amiel qui a aussi écrit une espèce de journal. Il y en a d'autres, Joubert, etc. Et si on remonte plus loin, mais plus dans l'autobiographie, il y a naturellement Rousseau, Rétif de la Bretonne, mais ce n'est pas du journal, c'est plus de l'autobiographie. Plus Rétif de la Bretonne que Rousseau, c'est une autobiographie avec un aspect de journal. Mais le journal n'était pas pratiqué jusqu'au XIXe siècle, jusqu'à Ménédebiran. Et encore une fois, je considère que c'est probablement le premier qui a écrit un journal, au sens moderne du terme, où l'auteur parle de lui-même, dit ses sentiments, ce qu'il vit au moment où il le vit. C'est vraiment étonnant. Je n'imaginais pas ce que c'était avant de l'avoir lu. Depuis que je l'ai lu, je trouve que c'est une très grande œuvre. Il y a Proust, mais c'est aussi plus de l'autobiographie. Ce n'est pas du journal à proprement parler. Depuis le début du XIXe siècle, c'est un genre pratiqué, mais de manières différentes. Et pratiqué de manière systématique au XXe siècle, et spécialement depuis les années 80, même avant, les années 60. Maintenant, c'est devenu un genre littéraire à part entière, qui pose des problèmes intéressants.

Premier problème : le droit de dire "je". J'ai appris, comme tous les petits Français, qu'on n'avait pas le droit de dire "je" dans une rédaction ou une dissertation, qu'il fallait dire "nous". C'est un truc que j'ai toujours trouvé absurde, et que j'ai abandonné aussitôt que j'ai commencé à écrire, et pas seulement du journal. J'ai trouvé que c'était complètement absurde de dire "nous" comme le pape. Je ne vois même pas pourquoi le pape dirait "nous". Je trouve ça ridicule. C'est un premier aspect.

Deuxièmement, il y a l'aspect moral par derrière. C'est Pascal disant "le moi est haïssable", que je trouve complètement grotesque parce qu'au moment même où Pascal dit "le moi est haïssable", c'est lui qui parle, c'est son moi qui parle, et si son moi est haïssable...

... le sophisme grec qui dit : "tous les habitants d'Abder sont des menteurs",

mais s'il dit que tous les habitants d'Abder sont des menteurs, ça veut dire que lui-même est un menteur, donc c'est un menteur qui dit que les habitants d'Abder sont des menteurs. Donc, les habitants d'Abder ne sont pas des menteurs... Etc. On n'en finit plus, on tombe dans l'absurdité, tout simplement. L'absurdité d'une morale qui veut qu'on ne parle pas de soi alors qu'on est simplement en train de parler de soi et que c'est soi-même qui parle. C'est un deuxième aspect.

Et il y a un troisième aspect, peut-être plus important. C'est le fait que c'est une autre façon de parler et une autre façon d'écrire. Je l'ai beaucoup expérimenté en pratiquant ce genre. Ça donne une espèce de liberté, de spontanéité, de possibilité, surtout si on pratique ce que Dobrovsky a appelé l'autofiction. Surtout si on essaie, non pas de faire de la fiction sur soi-même, ce n'est plus du journal, c'est de la fiction. Mais de l'autofiction, si on essaie de retrouver à travers ce type d'écriture ce qu'on a vraiment vécu et ressenti. C'est ça pour moi l'autofiction. Au lieu de dire simplement : "je suis allé au cinéma hier soir avec tel ami", ce qui n'a aucun intérêt, c'est du journal de blanchisseuse, essayer de retrouver les sentiments, ce qu'on a réellement vécu en allant au cinéma avec cet ami. Ce qui est autre chose. Il y a forcément une part de fiction et de reconstruction, mais ça ne veut pas dire qu'on invente, ça veut dire qu'on fait tout un travail sur soi-même pour retrouver le vécu. Ce qui est d'ailleurs assez difficile et qui exige beaucoup de travail. On rejoint d'ailleurs ce que dit Valéry sur Stendhal. Quand Valéry reproche à Stendhal cette façon de dire "je" et ce travail que Stendhal fait sur lui-même pour retrouver son expérience vécue. Valéry dit : "Stendhal, il fait de la reconstruction". Mais ce n'est pas vrai. En fait, Stendhal fait justement tout un effort pour retrouver... Quand, dans un journal, il essaie de retrouver les lieux, il dessine certains lieux qu'il a connus, c'est très touchant, cet effort qu'il fait pour retrouver le passé. Un peu comme Proust fait dans La recherche du temps perdu. Cette façon de faire effort pour retrouver l'expérience passée, je trouve ça très intéressant. Et ça induit une nouvelle façon d'écrire, une nouvelle façon de penser aussi et un nouveau genre littéraire.

Au fond, le journal, ça a constitué dans ma vie dans ma carrière, quelque chose de très important, comme une voie qui s'est ouverte à un certain moment, que j'ai exploitée au maximum. Que je n'ai peut-être pas assez exploitée d'ailleurs. Quand je me compare à quelqu'un comme Dobrovsky, je pense que je n'ai rien fait. C'est un monument, c'est énorme, ce qu'il a fait. Et moi, je n'ai pas fait grand-chose, comparativement. C'est un genre que je pourrais peut-être encore plus exploiter, que j'exploiterai peut-être encore plus, je n'en sais rien. Mais de toute façon, un genre qui pour moi est très important.

C'est à partir d'une influence que tu as commencé à t'intéresser au journal. L'influence d'un homme que tu admires, Raymond Ruyer, qui lui-même tenait un journal philosophique et qui t'a dit combien il pouvait être intéressant de noter ses pensées, ses réflexions au jour le jour. Ce que tu as commencé à faire dans les années 50. Et ça a été très utile pour toi et ça a fait surgir quelque chose de nouveau dans tes pensées, parce que les pensées écrites présentent quelque chose de

différent des pensées non écrites.

Après, tu as écrit quelque chose qui s'appelle Le journal d'une femme, dans les années 1953-54. Pour toi, le journal signifiait déjà l'importance pour parler de son moi dans une œuvre littéraire. Tu t'étais identifié à une femme, après une histoire sentimentale. Tu as beaucoup écrit après des histoires sentimentales difficiles. Et le journal permettait une écriture différente.

Après, un peu plus tard, tu quittes une histoire amoureuse qui pour toi était très positive, avec Janis, pour trouver une sexualité différente, plus brûlante, plus chaude, mais une relation beaucoup plus difficile avec Vicky. Et tu vas de catastrophe en catastrophe avec elle, et tu étais tellement mal qu'à ce moment-là, tu as éprouvé le besoin d'écrire un journal sur ce qui se passait dans cette relation. Et à partir de ce moment, ce que j'entends, c'est quand même une nouvelle forme de journal. Ce n'est plus un journal philosophique, ce n'est plus un journal racontant seulement une histoire affective ou psychologique. C'est un journal qui mêle, probablement pour la première fois, à la fois ce que tu ressens comme malheur ou mal-être par rapport à cette relation amoureuse, et des réflexions théoriques sur la sexualité et l'amour. Tu as donné des extraits de ce journal dans L'animation non directive des groupes.

Après, tu as encore eu une aventure amoureuse assez dure, avec Marie-France, où tu as eu une relation intense, très forte, et tu as même pensé vivre avec cette femme au moment où elle pensait à te quitter. Devant la difficulté d'assumer ça, tu t'es mis à écrire un journal quotidien pour dire ton désarroi. Ce journal n'a pas été édité. Tu as commencé à parler dans ce journal, comme si c'était un livre qui devait être édité, ça pourrait devenir un livre, ça pourrait être édité. Tu parles de cette relation intense et de ta vie en général.

Tu as à ce moment-là l'idée, qui était en germe depuis pas mal de temps, mais qui se précise et qui devient effective, que le journal est une autre forme d'écriture. Tu avais ça déjà quelque part, depuis au moins le journal paru dans L'animation non directive, mais là, tu penses que c'est une nouvelle forme d'écriture, originale et forte. Tu te réfères aussi dans ce journal-livre par rapport à Marie-France, un peu à Kundera, qui a écrit un peu dans les mêmes années (c'est à vérifier), il mélange aventures personnelles et théorisation. Tu as finalement écrit Ma vision de l'homme, qui est un livre théorique écrit sous forme de journal. Malheureusement, il n'est pas publié.

Depuis Ma vision de l'homme jusqu'à maintenant, tu continues sous cette forme-là, un livre théorique écrit sous forme de journal impliqué, que tu appelles Ma recherche. Tu mélanges événements personnels...

Je vais y revenir, parce qu'il me semble que ça commence là, ces écrits théoriques mêlés à ta vie personnelle, où tu mélanges concept et vie personnelle. Qui continue jusqu'à maintenant sous forme de Ma recherche.

Même pendant ces écrits théoriques, il se passe quelque chose qui est un nouvel événement, positif au départ et dramatique à la fin, un

événement sentimental par rapport à Rozenn. Tu écris à son sujet un livre que tu as publié qui s'appelle *Le mal d'aimer*, mais qui est sous forme de journal. Dans ce journal, tu parles de cette expérience amoureuse avec Rozenn, et en même temps, tu donnes tes conceptions théoriques sur la sexualité et sur l'amour. Tu considères que ce livre est probablement un des trois livres les plus importants que tu aies écrit. Le premier étant *La pédagogie institutionnelle*. Le deuxième, *Le mal d'aimer*. Le troisième, *L'aventure humaine*. Donc, c'est un livre très important, mais qui est un journal, finalement.

Pendant quelques années, une dizaine d'années, il n'y a plus eu grand-chose par rapport à l'écrit de journaux parce qu'il y a eu le transfert de Vincennes à Saint-Denis, il y a eu une marginalisation de toi par rapport à tes collègues qui t'ont beaucoup rejeté à ce moment-là, des choses difficiles à vivre. La retraite que tu as prise avec certainement des difficultés. Donc, tu as un peu abandonné cette idée du journal, que tu as reprise en 1990, d'une manière vraiment très importante, en particulier à partir de la guerre du Golfe, qui t'a donné des envies d'écrire, et d'une autre aventure sentimentale avec Yoanna. C'est à ce moment-là que Ma recherche a pris tout son essor. Certaines parties de ces écrits paraissent depuis les années 1993-94 dans ce journal, dont tu es le fondateur, *Implications*. Et depuis l'année 2000, il y a une recrudescence. Ma recherche a pris beaucoup plus d'importance. Et s'y adjoint ce que tu écris par rapport à la famille. C'est un récit personnel par rapport à ta propre famille en même temps qu'un exposé théorique sur tes conceptions de la famille.

Tu cites Philippe Lejeune, qui est un des théoriciens du journal personnel, qui veut promouvoir le journal, avec l'importance qu'il peut avoir au niveau littéraire et au niveau de la pensée. Comme si le journal était, d'après toi et d'après Lejeune, une nouvelle façon de penser et un nouveau genre littéraire. Ce journal, même s'il y a quelques grands ancêtres, comme *Mènedebiran* ou *Amiel*, quelques personnes importantes de nos jours, comme Dobrovsky, Simone de Beauvoir, un peu Sartre, mais plus dans l'autobiographie que le journal, maintenant cette forme-là d'écriture est très importante parce qu'on a le droit de dire "je" d'une manière positive. Et aussi ça montre l'absurdité d'une morale qui veut qu'on ne parle pas de soi. Et également, ça donne une liberté et une spontanéité que l'on retrouve dans cette autre façon d'écrire.

La sexualité, la sexologie

21 avril 2002

Avant, je voudrais revenir sur le journal, parce que je me suis aperçu dans l'entretien d'hier que j'avais oublié de parler d'un livre assez important que j'ai écrit, un journal justement, que j'ai écrit dans les années 78-79, centré sur ma pratique thérapeutique et ma vie professionnelle. Je l'ai appelé *Apprendre à vivre*. C'est un peu aussi sur ma vie sentimentale. J'ai fait imprimer ce livre en Allemagne. Il a été très mal imprimé. Il a été traduit longtemps après en espagnol et publié en Argentine sous le titre *Journal d'un psychothérapeute*. C'est un livre dont j'ai oublié de parler. Il a été assez

connu, il a fait pas mal de bruit. Il a donné à certains le désir d'écrire des journaux.

Ce qui me donne l'envie de faire la liste de mes livres, publiés ou non publiés, qui sont sous forme de journaux. Dans l'ordre, ce premier livre que je n'ai pas publié, qui pourrait s'appeler L'amour-passion, par exemple. Le deuxième, Ma vision de l'homme. Ensuite, Apprendre à vivre, sur ma vie professionnelle et sur mon expérience thérapeutique. Ensuite, Le mal d'aimer, dans les années 80. Et finalement, ce livre qui s'appelle Ma recherche, que je continue toujours aujourd'hui. Voilà à peu près la liste des livres sous forme de journaux.

Aujourd'hui, je voudrais parler de la sexualité et de la sexologie. Et éventuellement de la sexothérapie.

Je vais d'abord donner la liste des livres que j'ai publiés en sexologie. Il y a d'abord ce livre qui s'appelle La libération sexuelle, que j'ai publié dans les années 75, par là. Ensuite, il y a eu Le mal d'aimer, dans les années 80. Dans les années 80 aussi, Les difficultés sexuelles de l'adulte, publié aux Editions sociales françaises (ESF). Et enfin, le dernier qui n'est pas publié, que j'essaie de publier actuellement sans trop réussir, qui s'appelle Le monde du sexe. C'est un énorme livre que j'ai commencé dans les années 90 et que j'ai fini d'écrire récemment. Je l'ai remanié. Et aussi, un très grand nombre d'articles dans les Cahiers de sexologie clinique et diverses revues. Et des communications dans des congrès de sexologie, en particulier.

On pourrait penser que parler de la sexualité pour moi, c'est parler d'une chose très limitée, très précise, très circonscrite. Mais en fait, ça renvoie à peut-être ce qu'il y a de plus important dans ma vie. Quelque part, à la gestion de ma vie, à la manière dont j'ai géré ma vie. J'ai déjà dit que le premier livre que j'avais conçu, non pas publié, c'est le livre qui ultérieurement devait devenir La libération sexuelle, et que je voulais appeler au départ Psychologie de l'amour. C'était un livre que j'ai commencé à concevoir et en partie à écrire après ma rupture avec Simone, dans les années 60. Ma rupture date de 1961. C'est quand je me suis retrouvé seul à Paris, séparé de Simone, de ma famille, isolé dans une chambre très étroite au quartier latin, que j'ai conçu et réalisé ce livre dans lequel je voulais surtout affirmer la liberté dans l'amour. J'attaquais beaucoup la notion d'amour avec un grand A, qui me semblait une espèce d'hypocrisie et de contrainte. Une conception moderne de l'amour avec un grand A, dans laquelle sous prétexte de l'amour, alors on impose des lois, des obligations aux gens dans le sens de la fidélité, de la conformité, des bonnes mœurs. Sous prétexte d'amour. Ce que j'attaquais au fond, c'est une espèce de conception romantique de l'amour, qui me semble être une conception dominante à notre époque. On est dans une société où on valorise beaucoup la valeur amour, ce qui est d'ailleurs en soi une bonne chose. Sauf que cet amour est conçu à l'inverse de l'amour, à mon avis, c'est-à-dire comme une réalité complètement contraignante et enfermante qui empêche à la fois le désir, la sexualité. Et en réalité, tout compte fait, l'amour lui-même.

Face à ça, je tenais à affirmer la valeur liberté. La liberté dans la vie, pas

seulement la liberté dans la sexualité ou dans l'amour, mais même la liberté en général. La valeur liberté. Et cette valeur liberté a été très importante dans la gestion de ma vie, de mon existence, surtout depuis les années 60, c'est-à-dire depuis que j'ai eu une quarantaine d'années. Cette valeur liberté a été fondamentale pour moi. Je l'ai toujours affirmé avec une très grande force. Par exemple, quand je me suis séparé de certaines femmes qui m'enfermait, ce qui était le cas avec Simone en particulier, j'ai toujours réagi avec une force extrême pour défendre ma liberté. Et quand je vois en thérapie actuellement des gens qui sont enfermés dans des couples depuis des dizaines d'années, qui n'arrivent pas à s'en sortir, je suis toujours très étonné, parce que moi, j'ai toujours été capable de me libérer quand j'ai senti que les choses se refermaient sur moi. Donc, j'ai toujours affirmé cette valeur liberté qui était une valeur fondamentale pour moi.

Et dans ce livre que j'ai conçu et en partie réalisé dans les années 60, je l'ai finalement publié quinze ans après sous la forme *La libération sexuelle*, publié chez Payot, vers 1975. Dans ce livre, j'insiste surtout sur le caractère autonome de l'amour, de la vie amoureuse et de la sexualité. Je prends position surtout contre la position chrétienne et traditionnelle de l'amour, la conception du pape, si l'on peut dire. C'est-à-dire que l'amour est fait pour la procréation, la sexualité est faite pour la procréation. Et je m'oppose totalement à cette idée. C'est un combat sur lequel je suis revenu dans le dernier livre, *Le monde du sexe*. A mon avis, c'est tout à fait faux de penser que l'amour est fait pour la procréation. En réalité, la vie sexuelle serait plutôt un obstacle à la procréation. Parce que la procréation ne s'identifie absolument pas à la sexualité. Il y a une grande partie de la vie animale ou végétale qui se passe sans sexualité, et la reproduction se fait très bien. Donc, l'amour ne s'identifie pas à la reproduction. Et l'identifier à la reproduction, comme on le fait dans certains milieux, c'est simplement limiter l'amour, le circonscrire, et finalement fausser complètement la nature, parce que je pense que l'amour est complètement à l'opposé de la reproduction. La reproduction, ce sont deux êtres qui aboutissent à un. Et l'amour, c'est au contraire deux êtres qui gardent leur indépendance l'un face à l'autre. Ce n'est pas cette fusion biologique. Il y a une fusion dans l'amour, mais qui n'est pas de même nature et qui n'aboutit pas du tout au même résultat. C'est une conception que je développe, avec des arguments très nombreux, dans mon dernier livre, *Le monde du sexe*.

Ce qui aboutit à dire que dans la vie amoureuse, il y a deux secteurs de valeurs qui entrent en jeu. Il y a ce que j'appelle l'érotique et le génésique. Ce sont deux choses différentes. La génésique, la reproduction, sont aussi des valeurs, mais ce sont des valeurs différentes. Même si ces deux choses sont très souvent réunies, en réalité, ce sont des valeurs profondément différentes. Voilà en gros la thèse que je soutiens dans ce livre. Il y en a d'autres, mais en gros, c'est ça. Une thèse très centrée sur la liberté. C'est ce premier livre qui s'appelle *La libération sexuelle*.

Mais ce qu'il faut dire aussi, c'est qu'à partir des années 70, je me suis lancé dans une quête amoureuse absolument incroyable, qui m'a amené à trois grands échecs successifs. Premièrement, la relation avec cette Australienne, Vicky, qui était pathologique, pratiquement folle, qui a été en hôpital

psychiatrique après s'être séparée de moi. Ça a été une relation folle, pathologique, où j'ai énormément trinqué. Ensuite, la relation avec Marie-France qui m'a quitté en l'espace d'une journée pour aller se marier avec un autre. Ce qui m'a amené à écrire le premier journal. Et troisièmement, la relation avec Rozenn, dans les années 80, qui s'est terminée aussi très mal, en catastrophe, et qui m'a amené à écrire *Le mal d'aimer*.

A fond, ce que j'ai vécu là et ce que j'ai réalisé ensuite au niveau des idées, c'est que l'amour, c'est aussi un défi, une énorme entreprise, très difficile à réussir. Dans ce livre, *Le mal d'aimer*, j'analyse cette difficulté à réussir. Par exemple, ce livre débute par une analyse qui a frappé beaucoup de gens, où je montre que l'amour est pris entre deux grands écueils énormes : l'abandon et l'étouffement. Constamment, dans l'amour, on est pris entre l'abandon et l'étouffement. La peur de l'abandon et la peur de l'étouffement. Les deux étant d'ailleurs corrélatifs. En général, c'est celui qui a peur de l'abandon qui produit l'étouffement et celui qui a peur de l'étouffement qui produit l'abandon. Les deux sont corrélatifs. Je commence par là, et ensuite je parle de mes difficultés dans cette relation amoureuse, etc. C'est un livre sur la défi amoureux. Et naturellement, *La libération sexuelle* et *Le mal d'aimer*, ce sont deux livres très proches de mon expérience. A la suite de ça, je me suis lancé dans une étude beaucoup plus objective, plus psychologique, sociologique, anthropologique de la sexualité et de la vie amoureuse, qui a donné le premier livre que j'ai écrit dans cette optique, *Les difficultés sexuelles de l'adulte*. Il y a eu à l'époque beaucoup d'articles que j'ai publiés. J'étais dans cette association, la Société française de sexologie clinique, je me suis beaucoup intéressé. J'ai aussi fait de la sexothérapie, j'en reparlerai. J'ai eu une pratique assez importante à ce niveau-là, ce qui m'a amené à réfléchir beaucoup sur ce qu'est la sexualité. Ce qui m'est apparu très nettement, c'est que la sexualité, ce n'est pas une entité, et ce n'est pas une entité séparée du reste dans la vie psychologique.

Premièrement, ce n'est pas une entité dans le sens où c'est une réalité modulaire, comme dit Fodor. C'est-à-dire une réalité composée de plusieurs fonctions, plusieurs types de conduites, qui peuvent être complètement dissociées, et même s'opposer les unes aux autres. Par exemple, je montre que tout ce qui dans la vie sexuelle est séduction, érotisme éclaté, c'est très différent du désir pour quelqu'un, par exemple. Et je me place au plan purement sexuelle. Il y a des dissociations dans la vie sexuelle et dans la vie amoureuse, et ces dissociations font qu'il y a des quantités de formules possibles de sexualité et de libido. Finalement, la libido, ce n'est pas une réalité unique, c'est une réalité très diversifiée, qui prend des formes très différentes selon les individus. Et j'essaie d'analyser dans ce livre les aspects différents de la libido et les formes que prend la libido. Ça veut dire que la sexualité n'est pas une entité unique, monolithique. Mais d'autre part, ce n'est pas non plus une entité séparée. Elle n'est pas séparée du reste du psychisme. Le reste du psychisme influe beaucoup sur la sexualité, spécialement la vie relationnelle, la sociabilité, interfère beaucoup avec la sexualité. Mais ça n'est pas un point de vue que j'ai tellement développé dans *Les difficultés sexuelles de l'adulte*, mais que j'ai beaucoup plus développé dans le dernier livre, *Le monde du sexe*, où je développe énormément ça à partir d'une centaine d'observations que j'ai faites sur des gens, des

personnes précises. Je montre à quel point la sexualité dépend d'autres variables psychologiques, d'autres forces psychologiques. Et en particulier, de la relationnalité.

Cette réflexion s'est poursuivie à travers des groupes de recherche qui se sont créés dans les années 90. A partir des années 90, on a commencé à faire beaucoup de recherches en groupe. Je faisais déjà beaucoup de recherches, mais on a commencé à faire des recherches en groupe, et en particulier, un groupe centré sur la sexualité, qui s'est créé dans les années 90, qui a continué jusqu'à ces dernières années. Il y a eu énormément de recherches faites, les gens se sont beaucoup impliqués par rapport à eux-mêmes. On n'a pas encore exploité tous les documents qui sont sortis de ce groupe, ça reste à faire. On a mis au point des questionnaires pour évaluer les attitudes sexuelles, on a sorti beaucoup de documents, d'épreuves. On en est arrivé à mon avis à une conception très forte de la sexualité, qui reste en grande partie à développer, mais que j'ai essayé de développer pas mal dans *Le monde du sexe*, qui n'a pas encore été publié.

Il faut dire que ma réflexion sur la sexualité, qui a abouti à ces livres, naturellement est très liée, surtout à l'origine, à ma propre vie sexuelle et sentimentale. En particulier, ce livre, *La libération sexuelle*, le premier que j'ai commencé dans les années 60, très lié à ma rupture avec Simone, que j'ai vécue comme une véritable libération. Simone, ma première femme, avec qui je suis resté douze ans, je me suis senti énormément enfermé, et quand je me suis séparé d'elle, j'ai eu une impression d'énorme libération. Je suis resté plusieurs années à vivre seul, pratiquement presque sans relation. Finalement, je profitais seulement de ma liberté. C'était très lié à ma vie personnelle.

L'autre, *Le mal d'aimer* était aussi très lié à ma vie personnelle, ma vie sentimentale, puisque c'était l'analyse sur un certain nombre d'échecs que j'avais connus entre 1970 et 1980, pour simplifier.

Après ça, dans les années 80, j'ai réalisé une espèce d'équilibre au niveau amoureux, tout à fait satisfaisant pour moi, grâce à la rencontre avec Nicole, et aussi grâce à mon évolution personnelle, bien sûr. Les choses ont complètement changé. Je ne me suis plus senti ballotté, bouleversé, agité comme je l'étais jusque-là. J'avais intégré un certain nombre de comportements, de capacités, qui me permettaient de voguer sur le flot de la vie amoureuse d'une manière assez satisfaisante. Nicole restait le centre de ma vie, mais j'avais à côté et j'ai toujours d'autres relations qui elles étaient souvent difficiles, qui restent souvent difficiles. Mais qui ne me déstabilisent pas profondément. Autant, j'étais déstabilisé par ces échecs entre 1970 et 1980, avec Vicky, Marie-France, Rozenn, autant je ne suis pas déstabilisé par toutes ces relations, même ces échecs, ces difficultés que j'ai depuis les années 80. Donc, depuis les années 80, donc il y a maintenant 22 ans, je me sens très bien dans ma peau au niveau amoureux, très solide, très heureux finalement, il faut employer le mot. J'ai peut-être moins envie d'en parler. J'en parle quand même, mais j'ai moins envie d'en parler. Ce qui veut dire qu'effectivement, souvent quand je parle d'une chose, c'est parce que ça va mal. Mais j'aimerais quand même dans l'avenir écrire un livre sur ma vie

amoureuse, dans lequel j'intégrerais toute cette période. Où j'essaierais de comprendre comment j'ai pu accéder à ce niveau où je suis actuellement, quels ont été les mécanismes, ce que ça représente pour moi. J'aimerais écrire un livre là-dessus.

Voilà en gros ce que j'ai à dire sur la sexualité et la vie amoureuse. J'oublie sûrement des choses, mais peut-être qu'en reformulant, tu vas m'ouvrir d'autres pistes.

Dans un premier temps, tu es revenu sur un entretien d'hier, sur un journal important que tu avais oublié, qui fait part de ta pratique thérapeutique et professionnelle, Apprendre à vivre. Il a été traduit en Argentine sous le nom du Journal d'un psychothérapeute. C'était important que tu puisses y revenir. Après tu as fait la liste des livres publiés et non publiés sous forme de journal. Et après, on est arrivé à la sexualité et la sexologie.

Tu as fait la liste des livres publiés, à partir de La libération sexuelle, jusqu'au Monde du sexe, qui n'est pas encore publié, en passant par différents articles qui sont parus dans des revues spécialisées et non spécialisées.

J'ai eu l'impression dans ce que tu disais que tu t'es intéressé beaucoup à la sexualité parce qu'elle te renvoyait à ce qu'il y avait de plus important dans ta vie. La sexualité, pour toi, c'était quelque part une sorte d'exemple d'archétype de gestion de ta vie. Et tu as conçu et écrit ça dans La libération sexuelle. Et cette conception et cette gestion de ta vie, c'est pouvoir affirmer ta liberté tous azimuts, et en particulier ta liberté dans l'amour. Dans ce livre, tu dis que l'amour avec un grand A est une hypocrisie. Que l'amour devrait être liberté ou libertaire. Et que l'amour avec un grand A est une imposition de loi, comme la fidélité, la vie en commun, la monogamie, etc. Et que cette conception romantique de l'amour conçu comme une réalité contraignante empêche la sexualité de vivre, et empêche même l'amour.

Tu veux affirmer très fort la notion de liberté, tu l'as redit plusieurs fois. Et ça me paraît être vraiment la sexualité comme un exemple de ta vie de liberté. Dans La libération sexuelle, tu insistes sur le caractère autonome de l'amour et de la sexualité. Tu dis que dans la vie amoureuse, il y a deux valeurs différentes, qui sont l'érotique et le génésique, mais que l'érotique n'est pas du tout la même chose que le génésique. Tu t'opposes beaucoup à ça, en particulier la conception chrétienne : l'amour est fait pour la procréation. Tu dis qu'absolument non. La vraie vie sexuelle serait plutôt un empêchement pour la procréation. Et que l'amour n'est pas une fusion biologique. Tu définis ça beaucoup dans Le monde du sexe.

Après, tu parles beaucoup de toi dans la sexualité, à partir des années 70, les grands échecs amoureux que tu as eus, tu en cites au moins trois très importants qui t'ont amené à réfléchir sur toi-même et à écrire sur toi-même, d'une manière impliquée, et à écrire aussi sur des conceptions par rapport à la sexualité. Dans ces années 70, tu as vécu l'amour et écrit l'amour comme un défi et comme une entreprise très difficile à réussir. C'est ce que tu analyses en particulier dans Le mal

d'aimer, où tu dis qu'on navigue perpétuellement dans l'amour entre l'abandon et l'étouffement. L'étouffement est corrélatif de l'abandon et l'abandon est corrélatif de l'étouffement. On navigue toujours et pour réussir une relation amoureuse, il faut savoir affronter ce défi ou ces défis. Après les années 70, tu as commencé des études plus objectives sur la sexualité, qui font appel à la psychologie, la sociologie et l'ethnologie, l'anthropologie. Tu as écrit Les difficultés sexuelles de l'adulte, beaucoup d'articles. Tu fais partie de l'Association française de sexologie clinique. Et tu as eu une pratique thérapeutique qui t'a donné beaucoup à réfléchir. A ce moment-là, tu es arrivé à l'idée, au concept que la sexualité n'est pas une entité en elle-même, séparée du reste. Comme l'écrit Fodor, par rapport au fonctionnement psychologique, tu dis que la sexualité est une réalité modulaire, avec plusieurs conduites différentes qui, en tant que conduites différentes, peuvent s'opposer les unes aux autres. Donc, qu'il y a une sorte de dissociation dans la sexualité qui donne plusieurs formes de libidos. Tu dis aussi que la sexualité n'est pas du tout séparée du psychisme, ce n'est pas un truc à part et le psychisme de l'autre côté. Mais qu'au contraire, elle est extrêmement dépendante, en particulier...

... cette idée que la sexualité n'est pas une entité, qu'elle est modulaire et qu'elle n'est pas séparée du reste, ça se traduit beaucoup dans des observations que tu as faites, une centaine d'observations, et une réflexion à partir de ces observations qui s'appelle Le monde du sexe.

A partir des années 90, toujours pour t'aider dans cette recherche sur "la sexualité n'est pas une entité en elle-même", il y a eu des groupes de recherche, un en particulier axé sur la sexualité, où il y a eu beaucoup de travail fait, en particulier des questionnaires pour évaluer des attitudes sexuelles, pour évaluer les peurs dans l'amour. Ça a été un très long travail qui a abouti pour toi à une conception très forte de ce qu'est la sexualité. Ce que tu dis en conclusion, c'est qu'en grande partie, au moins jusqu'aux années 90, ta réflexion sur la sexualité a été très liée à ta vie sexuelle et à ta vie sentimentale. A partir du moment où tu t'es senti complètement étouffé dans ton couple avec ta première femme, tu as réfléchi, tu as observé à partir d'une liberté globale, que tu as adapté aussi à la liberté sexuelle.

Il y a une chose différente qui s'est passée à partir des années 80. Jusqu'aux années 80, j'ai l'impression que ta vie amoureuse et sexuelle était assez chaotique et assez difficile, même s'il y a eu des moments qui devaient être géniaux, tu étais quand même assez ballotté entre ce que tu appelles toi des échecs, qui t'ont amené à réfléchir. Et à partir de ce moment-là, tu as eu une vie amoureuse que tu juges satisfaisante, avec un axe, une femme, et d'autres relations qui, quand elles marchent, c'est bien, quand elles ne marchent pas, ça ne te déstabilise pas. Parce que tu as un axe. Donc, tu dis que tu te sens plutôt heureux dans ta vie amoureuse et sexuelle. Donc, comme ça ne pose pas de problème, tu as eu moins envie d'en parler, mais si tu as quand même écrit Le monde du sexe. Ce que tu aimerais faire dans les années qui viennent, c'est écrire un livre sur le pourquoi tu es arrivé à cet équilibre, après avoir été ballotté pendant peut-être 20 ou 30 ans, très longtemps, comment depuis 20 ans, tu as pu accéder à cet équilibre. Pourquoi, comment, que s'est-il passé dans ton évolution pour que tu arrives à dire : je me sens heureux dans ma vie amoureuse.

Je voudrais revenir sur deux points.

Je voudrais revenir sur cette période capitale entre 1960 et 1980. 1960 : la rupture avec Simone. 1980 : je t'ai rencontré toi. Ça confirme très fort mes idées sur l'expérience vécue, l'expérience évaluative, au sens où j'ai l'impression qu'entre 1960 et 1970, j'ai continué, j'ai poursuivi et j'ai approfondi une expérience essentiellement sentimentale, sur le plan relationnel, même amical, avec une femme. Et cette femme, c'était cette Américaine qui s'appelle Janice, avec qui j'ai eu une relation extraordinairement positive. J'ai donc approfondi ma vie sentimentale, que j'avais déjà commencé avec Simone, mais je suis allé beaucoup plus loin. Ensuite, une autre expérience est survenue brusquement, c'est une expérience essentiellement d'ordre sexuel. Entre 1970 et 1980, par contre, j'ai eu un nombre incroyable de femmes, de maîtresses, d'expériences. Il y avait des semaines où j'avais trois femmes qui se succédaient, je collectionnais les relations de tous les côtés. J'ai une femme asiatique, juive, noire, de toutes les couleurs possibles, etc. Je pense que ça a beaucoup contribué à affermir ma sexualité, à me donner une espèce de sûreté, de facilité dans la sexualité, et qu'ensuite, ça m'a permis de faire la synthèse de ces deux choses, d'une part la sentimentalité, la relationnalité dans l'amour, qui est quand même quelque chose de spécial, et la sexualité. Si je n'avais pas fait ces deux expériences-là, je n'aurais pas pu accéder à cette espèce de conjugaison, de combinaison de ces deux choses. Je pense que l'amour, c'est finalement la combinaison de ces deux choses. L'amour, ce n'est pas uniquement la sexualité, et ce n'est pas non plus uniquement la relationnalité, l'amitié ou la communication. L'amour, c'est la réunion de tout ça. C'est d'ailleurs ce qui en fait la grande difficulté. C'est la première chose que je voulais dire.

La deuxième chose, c'est qu'aujourd'hui, je suis devenu un peu, à mon corps défendant et je n'aime pas trop ça, je suis considéré un peu comme un spécialiste de la sexualité et de la sexologie. Ça me colle un peu à la peau et je n'aime pas trop ça, mais en même temps, ça me rend service parce que récemment, une fille qui s'appelle Brigitte Lahaye, une ancienne actrice de porno, qui fait des émissions sur RMC, m'a demandé de collaborer avec elle pour des émissions sur la sexualité, qu'elle fait régulièrement, tous les jours. Et effectivement, je collabore avec elle. Les gens téléphonent, on leur donne notre opinion sur ce qu'ils disent. Et c'est vrai que ça me plaît beaucoup de faire ça. Donc, même si c'est une image qui ne me plaît pas trop, je l'assume assez bien et j'en profite.

Ce sur quoi tu reviens et qui paraît très important, c'est que tu dis que ce que tu as vécu en tant que sexualité et amour entre 1960 et 1980 conforte tes idées sur l'importance de l'expérience évaluative. Ce que tu as déjà développé par ailleurs dans ton entretien sur tes idées. Tu dis que pendant cette période, tu as vécu et expérimenté deux choses : l'amour avec cette femme dont tu n'avais pas parlé précédemment, Janice : la tendresse, la sentimentalité.

Elle m'a contacté récemment, 32 ans après m'avoir connu...

La relationnalité, des choses très douces qui se passaient avec cette

femme. Et en même temps, ou après, tu as eu une expérience tous azimuts d'ordre sexuel. Tu as fait l'amour avec énormément de personnes, et ça a permis d'affermir ta sexualité. Et cette sexualité étant affermie, ayant rencontré par ailleurs la relationnalité dans l'amour, ça t'a permis de faire une synthèse. Pour toi, l'amour (peut-être pour beaucoup) est une combinaison de la relationnalité et de la sexualité, mais ce que tu dis, c'est que c'est très difficile si on veut aller jusqu'au bout. Si on veut aller jusqu'au bout de la liberté dans l'amour, à la fois relationnalité et sexualité, c'est une entreprise. C'est une grosse entreprise.

Tu finis en disant qu'on te présente beaucoup comme le sexologue de service, si je puis dire. A la fois un spécialiste de la sexualité, ça t'intéresse, ce n'est pas mal, mais tu trouves que c'est réducteur, que ce n'est pas suffisant. C'est une partie de toi, c'est modulaire aussi... Mais quand même, ça te permet de participer à un certain nombre de travaux, et en particulier de travailler avec une fille à la radio sur les problèmes de sexualité, de travailler de manière régulière avec Brigitte Lahaye, et ça t'intéresse beaucoup de pouvoir aider monsieur tout le monde dans la sexualité.

La psychothérapie et les méthodes utilisées en psychothérapie. La NDI

21 avril 2002

Je parle d'un grand tournant dans ma vie, qui s'est produit dans les années 1974-75, qui a consisté dans l'invention, la mise en place d'une nouvelle pratique. Jusque-là, ma pratique était essentiellement pédagogique, d'enseignant, de formateur, de professeur, ayant considérablement modifié mes méthodes dans les années 60, comme je l'ai raconté, 63-64-65. Mais ça restait essentiellement une pratique d'enseignant, de formateur. A partir de 1974-1975, quelque chose de nouveau s'est produit. Je n'ai pas abandonné cette pratique d'enseignant. J'ai continué à l'avoir puisque j'étais professeur à l'université Paris VIII. Mais j'ai ajouté à cette pratique une autre pratique, une pratique d'animateur dans le domaine du développement humain ou encore de psychothérapeute.

Comment cette pratique est-elle survenue ? C'est à la suite des événements de 68. Comme j'ai déjà dit, j'ai volontairement quitté Beaumont-sur-Oise où j'étais, et j'ai eu la chance d'être nommé à l'université Paris VIII en 1970 officiellement. Là, j'ai continué à pratiquer la méthode que je pratiquais avant, mais quand même, je vivais dans des conditions très différentes, j'étais soumis à des stimuli très différents. Je pouvais faire ce que je voulais comme expérience pédagogique. Même ma pratique pédagogique pouvait se transformer. J'ai été amené à vouloir, avec des amis, fonder des institutions en dehors de l'université. Très peu de temps après 68, probablement en 1969, j'ai fondé avec des amis l'Institut des sciences de l'éducation. C'était une association loi 1901 indépendante de la Faculté, dans laquelle, au début, on a surtout fait des actions diverses et variées, plutôt d'analyse institutionnelle et d'action sur les institutions, d'intervention institutionnelle.

C'était la mode à cette époque-là. Après 68, on a fait beaucoup d'interventions sur des institutions. Elles ont eu un certain nombre de conséquences très importantes, qui durent encore aujourd'hui pour certaines. Mais c'était une pratique très centrée sur les institutions. Puis, dans cet institut des sciences de l'éducation, il y avait trop de monde, on sortait de 68, c'était des gens très agités, contestataires, gauchistes... Il y a eu beaucoup de conflits et l'Institut a disparu très vite, au bout de deux-trois ans, sans laisser de trace. Dans cet institut, il y avait des tas de gens qui m'étaient liés personnellement : il y avait Zimmermann, ma sœur Anne-Marie, qui est devenue par la suite psychanalyste, un dénommé Eli Farou qui a contribué à mettre le désordre dans cet institut, etc. Donc, il a disparu, mais on avait pris une nouvelle direction, dans le sens de quelque chose de moins centré sur l'enseignement, la formation proprement dite. Et après la disparition de cet institut, j'ai commencé avec un certain nombre de personnes que j'avais rencontrées à la Faculté, et avec qui j'ai commencé à faire systématiquement des groupes de développement ou de psychothérapie, comme on veut les appeler. Des groupes d'expression. Il y avait des gens comme Bernadette Armanet, Raymond Ole, Viviane Axelson, etc. En 1974, à la suite de ma rupture avec Vicky et alors qu'il se passait beaucoup de choses, c'était une époque très agitée, très riche, je décide avec des amis de fonder une nouvelle institution qui devait s'appeler Agora. Au même moment se passent un certain nombre d'événements très importants qui ont complètement modifié toutes les données. Je commence dans les années 1973-74 à animer assez systématiquement des groupes de développement personnel, en particulier dans la région de Nice avec une femme que je connaissais. En 1973 aussi, je fais une expérience pour moi très importante : une expérience au château de Mons dans le Gers où sont pratiquées un certain nombre de méthodes venues des Etats-Unis, qui sont des méthodes que l'on pourrait qualifier d'émotionnelles et de corporelles, comme la bioénergie, la gestalt-thérapie, le massage, le rêve éveillé. Toutes sortes de méthodes comme ça que j'ai pratiquées pendant un mois dans ce château. J'ai été tellement séduit par ces méthodes que j'ai décidé de les inclure dans ma pratique, aussi bien dans mon travail à la Faculté qu'en dehors de la Faculté, dans cet institut qui allait s'appeler l'Institut Agora.

Cela va m'amener, de fil en aiguille, à inventer une nouvelle pratique, qu'on appellera ultérieurement la NDI, la non directivité intervenante, qui va être très importante pour moi parce que c'est la pratique que j'ai eue depuis les années 75 et que je n'ai pas cessé de pratiquer. Je l'ai définie dans des écrits, j'en ai parlé, je l'ai promue. Une pratique très importante dont je vais parler immédiatement.

Il y a aussi à partir de 1974-1975, au même moment, étant donné l'impact qu'avaient eu sur moi les méthodes corporelles, l'invention d'une nouvelle forme d'activité très centrée sur le corps, dans une piscine chauffée où les gens sont nus. On peut aller très loin au niveau corporel. Cette pratique a aussi commencé en 1974-75.

Donc, il y a un très grand nombre de choses qui se produisent dans ces années. Plus des rencontres d'été organisées par une Anglaise, qui seront plus ou moins à l'origine de ce qui sera par la suite L'espace du possible. Un

très grand nombre de choses de passe dans ces années 197-1975, l'invention véritablement d'une nouvelle pratique.

Je répète qu'à partir de 1964-65, j'avais déjà modifié ma pratique pédagogique dans mon enseignement. Je commençais à pratiquer ce qu'on pourrait appeler une autogestion pédagogique, mais dans un esprit rogérien, avec une méthode essentiellement rogérienne. Alors qu'à partir de 1974-75, dix ans après, je vais rompre plus ou moins avec cette pratique rogérienne et inventer ma propre pratique qui s'appelle maintenant la NDI, la non directivité intervenante.

Avant de définir cette non directivité intervenante, je voudrais dire le destin qu'a eu par la suite cette pratique. J'ai déjà parlé dans un entretien antérieur de la formation de l'animateur, de thérapeute. Il me semble que j'en ai déjà parlé. Cette pratique se diversifie dans un certain nombre de choses. C'est d'abord une pratique dans l'université, à travers ma fonction d'enseignant que je transforme complètement. Je fais des groupes que j'appelle Expression totale, qui sont faits avec cette méthode. Ça, c'est dans la Faculté.

Mais en dehors de la Faculté, c'est le même type de pratique, dans des groupes dit de psychothérapie ou dit de développement personnel. Ce sont aussi ces groupes beaucoup plus centrés sur le corporel, ces groupes de piscine dont je viens de parler. Et c'est enfin, à partir de 1975, une formation systématique de psychothérapeute, à raison de 400 h par an de formation, avec des stages de longue durée de 12 jours. Pratique qui va se poursuivre pendant très longtemps, qui théoriquement continue encore actuellement. Mais qui va avoir énormément de succès dans les années 80, on va avoir beaucoup de clients pour ce type de formation entre 1980 et 1990. Maintenant, cette formation s'est plutôt transférée à l'étranger et on la fait moins en France.

Et c'est enfin chez beaucoup d'entre nous qui faisons partie de cet institut, une pratique de psychothérapie individuelle qui ira, elle aussi, en se développant de plus en plus. C'est à l'origine surtout une pratique de psychothérapie de groupe, avec une formation de thérapeute, et c'est aussi de plus en plus des psychothérapies individuelles.

Je parle de choses qui se sont passés entre 1974-75 jusqu'en 1990. Dans les années 90 se sont produites un certain nombre de modifications importantes, en particulier le fait qu'on met sur pied des groupes de recherche. Et de plus en plus, on fait des groupes qui sont gratuits, dans un esprit de militantisme. Les gens ne payent plus. Parce que bien sûr, dans tous ces groupes dont je viens de parler, sauf à la Faculté, ce sont les gens qui paient. Donc, ce sont des groupes plus ou moins professionnels avec un aspect commercial. Par contre, à partir de 1990, sans abandonner ces groupes-là, on ajoute des activités gratuites parmi lesquelles il faut compter un journal qu'on publie régulièrement et où on en est de notre poche, des cafés, genre café philosophique, qu'on appelle café-débat, qui sont totalement gratuits. Et surtout, des rencontres d'une semaine par an, en été, où on essaie de pratiquer le plus intégralement possible la non directivité intervenante sur une grande échelle, avec une centaine de personnes. Ceci à partir de 1993

environ. Donc, il y a une nouvelle modification qui se produit dans les années 90, mais qui ne rompt pas avec ce qui était inventé dans les années 75, qui prolonge et accentue ce qui a été lancé dans les années 75, mais qui ne rompt pas du tout.

C'est plus une accentuation qu'un abandon ou une diminution.

Par ailleurs, il faut dire que moi et certains des gens qui travaillent avec moi sommes amenés, à partir des années 80, à aller de plus en plus à l'étranger. Le premier pays où je suis allé, c'est le Canada. Dans les années 68, j'avais fait des interventions en Espagne dans le cadre de l'Unesco. Mais dans les années 80, je suis amené à aller de plus en plus au Canada, au Mexique, en Grèce, en Italie, en Argentine... Les pratiques qu'on a dans ces pays sont les mêmes que celles qu'on a en France. D'une certaine manière, on exporte, à partir des années 80 ces pratiques qu'on a inventées en France. Et je suis amené à aller de plus en plus à l'étranger à partir des années 80. Mais au niveau des méthodes, de la pratique, ça ne change rien. Ça change le cadre, le public, mais pas le fond de la méthode.

Il est évident qu'à partir de ces années-là, l'université reste pour moi mon activité professionnelle essentielle, mais j'ai beaucoup d'activités à côté. A partir de 1986 où je prends ma retraite anticipée, je peux me consacrer beaucoup plus à l'Institut Agora. A partir de 1986, l'université a de moins en moins d'importance pour moi et par contre, tout ce qui s'est fait dans le cadre de cet institut, ou même ailleurs, a de plus en plus d'importance et prend de plus en plus de place.

D'une certaine manière, à partir des années 75, j'ai exactement 50 ans, je change d'orientation et je peux plus me définir comme un psychothérapeute ou un animateur de groupes de développement, que comme un enseignant. Même un enseignant dans un nouveau sens.

La méthode dont je vais parler, que j'ai essayé de mettre au point dans les années 75-80, est une méthode que je préfère situer dans le cadre de la psychothérapie, parce que c'est vraiment la psychothérapie qui m'a amené à inventer cette méthode, beaucoup plus que la pédagogie et l'enseignement. D'ailleurs, je pense très profondément que si l'enseignement se transforme, et j'espère qu'il le fera, ce sera grâce au mouvement psychothérapeutique, ou plutôt au mouvement du développement humain. Je ne crois pas que l'enseignement officiel puisse se transformer de lui-même. Il est infiniment trop rigide et trop sclérosé, mais il pourra se transformer grâce à l'intervention de quelque chose d'extérieur à lui qui est en particulier les groupes de développement. Ils se situent dans un autre cadre qui est beaucoup plus le cadre de la formation des adultes, finalement.

Je voudrais parler de cette méthode. J'ai dit qu'à partir de 65, j'ai pratiqué une méthode intégralement rogérienne, où je me contentais de dire à mes élèves : "vous êtes sous votre propre responsabilité, c'est vous-mêmes qui faites vos choix, qui fixez vos objectifs, qui dites ce que vous voulez faire, et moi, je vous aide à réaliser vos objectifs et à les analyser, à en prendre conscience, à la limite, mais je vous aide. Je prends comme base de mon

travail vos objectifs, vos désirs et ce ne sont pas les miens. Mon désir, c'est de me mettre au service de vos désirs, dans ce cadre-là". Mon intervention est quand même très faible. Elle se limite à ce qui est autorisé dans le cadre rogérien, c'est-à-dire une intervention d'écoute active, c'est-à-dire d'écoute avec reformulation, avec la technique du miroir, où on montre aux gens qu'on est en train de les écouter. On se constitue partenaire de communication, ce qui d'après Rogers a un effet extrêmement puissant, et je crois que c'est vrai. Mais très vite, j'ai été gêné aux entournures dans cette méthode. Pourquoi ? Parce que tout était toujours verbal, il n'y avait rien de corporel, ce qui est très limitatif. D'autre part, comme professeur, je ne pouvais absolument pas faire d'exposé ou de choses comme ça, ce qui est aussi très limitant. A partir du moment où j'ai commencé à faire des méthodes corporelles, je ne voyais pas comment on pouvait proposer des méthodes corporelles dans un cadre où on devait théoriquement se contenter de reformuler ou d'écouter ce qui se passait, ce qui se disait. Et surtout, à un niveau plus philosophique, plus psychologique, il me semblait qu'on privait les gens d'une richesse extraordinaire, des ressources mêmes de l'animateur, de celui qui s'occupe d'eux, qui est quelqu'un qui a des idées, des pensées, des choses en lui, qui étaient très difficiles à faire passer, très difficiles à mettre au service des gens parce que, justement, on était limité dans ce cadre très étroit d'une pure écoute.

En 1973, ayant fait cette expérience au château de Mons, je décide de transformer ma méthode et d'introduire quelque chose de nouveau qui serait des propositions, le fait de faire des propositions. A ce moment-là, sous l'effet de cette pratique, je mène une réflexion qui va aboutir dans les années 80 à la formulation de l'idée de non directivité intervenante. Ma réflexion est la suivante : comment peut-on rester non directif tout en étant intervenant ? Comment peut-on faire une intervention qui soit en même temps non directive ? Il faut dire quand même que depuis les écrits de Rogers dans les années 40 (je ne dis pas les écrits de Lewin, d'ailleurs, parce que Lewin avait une position différente), intervention et non directivité étaient des termes antithétiques, quasiment contradictoires. Rogers définissait la non directivité non seulement par la non imposition, mais par la non intervention. Donc, le fait d'intervenir, d'une certaine manière, signifiait ne plus être non directif. Et comme je tenais à être non directif parce que pour moi, c'était une position qui me paraissait incontournable pour un pédagogue ou un psychothérapeute, quelqu'un qui travaille dans les sciences humaines. Il me fallait absolument conserver la non directivité. Et mon interrogation était : comment je peux garder la non directivité tout en intervenant. Et j'ai trouvé la meilleure réponse possible, une réponse qui va loin, c'est que si on intervient dans le sens des désirs exprimés par les gens, les désirs évidents, les désirs clairs, alors on est non directif, purement et simplement. A ce moment-là, on se met dans un nouveau rapport, qui est un rapport de collaboration avec l'autre. Et collaborer avec quelqu'un, ce n'est pas du tout lui imposer ses volontés. La personne peut toujours dire qu'elle n'est pas d'accord, elle peut toujours changer l'orientation, refuser l'orientation qu'on veut lui faire prendre, elle est libre de ses choix, mais on travaille avec elle à la réalisation de ses buts.

Donc, dès ce moment-là, dans les années 80, où cette réflexion est arrivée à

sa maturité, j'ai commencé à proposer systématiquement cette formule. Je me revois encore dans des stages avec des adultes, proposant cette nouvelle formule que très vite j'ai appelée non directivité intervenante. On pourrait aussi bien l'appeler intervention non directive. Les deux reviennent au même. C'est-à-dire conjuguer l'intervention avec la non directivité. Penser que la non directivité et l'intervention ne sont pas des choses incompatibles, ce sont des choses qui peuvent aller ensemble. Il faut signaler quand même que Kurt Lewin, dans sa pratique à partir de 1930, avait pratiqué une méthode plus ou moins non directive intervenante, définie dans des textes des années 50, comme self direction. Mais je pense que ce n'était pas aussi clair, aussi clairement défini que je l'ai fait à partir des années 80. C'était une première ébauche, intéressante d'ailleurs. J'ai toujours dit que d'une certaine manière, Kurt Lewin était plus mon maître que Carl Rogers. Malgré tout, j'ai senti que ça n'avait pas vraiment été défini jusque-là, ce type de méthode, et j'ai éprouvé le besoin de la définir clairement.

A partir de ce moment-là, j'ai écrit un très grand nombre d'articles. J'avais déjà écrit pas mal d'articles sur la pédagogie institutionnelle, antérieurement, qui était une pédagogie nouvelle où on changeait les rapports maître-élève, les rapports institutionnels. Et maintenant, je vais me mettre à écrire beaucoup de textes sur cette méthode-là, jusqu'au moment, dans les années 90, où je vais essayer de la définir encore plus clairement dans un texte, qui sera un véritable manifeste que je me suis mis à écrire et que j'ai publié aux éditions Retz en 1991 ou 1992, sous le titre L'écoute du désir. Malheureusement, quand j'ai publié ça, et sur le conseil de Marc Lipianski, j'ai fait la grosse erreur de mettre une partie de ce journal dont j'ai parlé, qui s'appelait Apprendre à vivre, où je parle d'une pratique de piscine, où il y a des aspects sexuels. Et quand les éditions Retz ont publié ce livre, ils ne l'ont évidemment pas lu, ce qui est presque toujours le cas quand les livres sont publiés dans les maisons d'édition, les trois quarts du temps, ils ne lisent même pas. Et après deux ans de vente de ce livre, qui avait beaucoup de succès, les éditions Retz m'annoncent qu'ils retirent le livre de la circulation. Je me suis demandé pourquoi. Et j'ai d'ailleurs subodoré la véritable raison, et ça m'a été confirmé par Marc Lipianski qui m'a dit : "oui, il y a une des dirigeantes de la maison d'édition qui a découvert que dans ce livre, il y avait du sexe". "Il y avait du sexe", ça veut dire qu'on parlait de pratiques de sexothérapie, etc. S'il y avait du sexe, c'était l'horreur et il fallait retirer le livre de la circulation. Donc, il a été retiré de la circulation. Et ce texte, qui s'appelle L'écoute du désir, je l'ai retravaillé, modifié, remodifié, je n'ai pas arrêté pendant dix ans de travailler sur ce texte, et j'ai mis la dernière main définitive en mars 2002, et maintenant, ce texte est sorti définitivement. Pour moi, c'est un texte très important. C'est une espèce de manifeste où j'essaie de définir cette méthode que j'appelle la non directivité intervenante. Donc, si on veut vraiment connaître cette méthode dans le détail, avec son esprit, ses inspirations...

... il faut lire ce texte. Je le dis aussi pour Maria Antonia. Ce texte est absolument fondamental dans ma pratique, ma pensée. Il faut donc le considérer comme une chose essentielle.

Donc, j'ai eu à partir des années 75 une pratique thérapeutique, une pratique

de formateurs, de thérapeutes ou d'animateurs de groupe, une pratique de psychothérapeute. Et aussi quelque chose de très important et de très nouveau pour moi, une pratique de gestion d'une entreprise, de gestion dans tous les sens du mot. Pas seulement gestion économique ou financière, mais gestion pédagogique, etc. Et comme pour moi, il a toujours été exclu d'agir seul, il a toujours été évident qu'il fallait travailler en équipe, en réseau, avec des gens, je me suis mis effectivement à provoquer la constitution d'équipes qui elles-mêmes, soit géraient l'institut Agora, soit intervenaient dans tel ou tel groupe, tel ou tel stage, tel ou tel séminaire. Et j'ai fait là une expérience nouvelle et très intéressante. Je ne sais pas si beaucoup de gens ont l'occasion de faire cette expérience. C'est l'expérience de collaborer dans un groupe dont tu n'es pas le directeur, parce que jamais je ne me suis considéré comme le directeur de tous ces groupes, ces institutions. J'ai toujours considéré que peut-être mon inspiration était importante, les idées étaient importantes, les méthodes que j'inventais étaient importantes, mais que je n'avais pas une fonction de direction. Quand il était question pour des raisons officielles, des raisons administratives de désigner un directeur ou un responsable, jamais je n'ai accepté que ce soit moi qui assume ce rôle. Donc, je participais à des équipes où j'étais très impliqué, des équipes où on faisait des choses qui m'intéressaient beaucoup et qui me concernaient beaucoup, mais où je n'avais pas le pouvoir d'imposer mes vues ou mes décisions. Et je me suis aperçu que ce genre de travail, d'activité, était très difficile, probablement plus difficile que l'activité consistant à animer des groupes, y compris des groupes de thérapie qui sont quelquefois très difficiles à animer, ou des thérapies individuelles. Et très vite, j'ai dit et j'ai écrit que pour moi, c'était vraiment le point noir, la chose la plus difficile. Pourquoi ? Probablement parce qu'à ce moment-là, je ne suis pas dans une position particulière, la position que j'ai si je suis animateur dans un groupe, où j'ai quand même une position particulière, singulière, qui n'est pas la même position que tout le monde, donc un peu protégé. Là, il n'y a aucune protection. Les gens avec qui tu collabores, que je ne cherche jamais à choisir particulièrement, ce sont les gens qui se présentent, qui sont motivés pour travailler avec moi. Je n'ai jamais pris une attitude de sélection par rapport à ça. Donc, on peut tomber sur des gens qui ont de gros problèmes, on peut tomber sur des gens agressifs, des personnalités diverses et variées. Et ça a été le cas. Dans cette pratique, j'ai vraiment tout rencontré. Dans cette pratique, on a beaucoup fait de supervisions. On invitait des psychothérapeutes, des gens compétents de l'extérieur pour nous aider à fonctionner, à résoudre nos problèmes, mais malgré ça, c'était quand même très difficile de fonctionner. Les grosses difficultés ont été surtout dans les années 80, où on n'avait pas encore vraiment rodé le système. J'ai rencontré des conflits considérables. On a été obligé de se séparer, etc. Je pourrais écrire un livre entier sur ce qui s'est passé à cette époque-là. Et de fil en aiguille, à partir de 81-82-83, le groupe s'est réduit de plus en plus, et on a fini par constituer un noyau assez soudé et assez flexible, assez communicant, assez souple, qui m'a donné beaucoup de satisfaction, jusque dans les années 90. On était quatre ou cinq, on avait beaucoup d'amitié entre nous, on avait beaucoup de relations, et ça a été très positif. On a quand même réussi à surmonter un certain nombre de problèmes. Par contre, les problèmes ont recommencé dans les années 90, parce qu'on s'est mis à

lancer de nouvelles activités beaucoup plus gratuites, mais qui nous ont amené à recruter de nouvelles personnes, en assez grand nombre. Il fallait assurer une revue qu'on publiait, il fallait faire ces cafés-débats dont j'ai parlé, ces rencontres, les groupes de recherche, etc. Pour tout ça, il fallait des équipes responsables, organisatrices ou animatrices. Il fallait des groupes, qui n'étaient pas toujours les mêmes, qui s'occupaient de ces activités, de ces entreprises. Et là, les problèmes ont recommencé et durent toujours actuellement. On n'en est pas sorti. Et certains de ces problèmes sont des problèmes très difficiles à résoudre. Des problèmes de personnalités plus ou moins incompatibles, des problèmes d'implication trop forte ou pas assez forte les uns avec les autres... Ce qui nous a amené dans un passé récent à mettre sur pied des processus de médiation, qui fonctionnent assez bien d'ailleurs. J'espère qu'on arrivera à faire ce qu'on a fait dans les années 80, c'est-à-dire à finir par constituer une équipe vraiment soudée et cohérente, ce qui me semble être le cas actuellement d'ailleurs. Il me semble qu'on va vers ça. Mais ce n'est pas encore tout à fait réalisé.

Il me semble qu'il serait intéressant de définir ce que sont ces équipes. Ce ne sont pas des équipes seulement professionnelles, ce sont aussi des équipes où entrent en jeu des implications personnelles les uns par rapport aux autres, et qui sont parlées, à la différence des équipes professionnelles. Et c'est ça qui est intéressant et c'est ça qui fait la difficulté.

Cette méthodologie de la NDI n'est pas qu'une méthodologie d'animation ou d'enseignement, c'est aussi une véritable éthique, une méthodologie de relations humaines, concernant la communication. Et dans cet esprit, ce qu'on met au premier plan, c'est la communication, l'ouverture aux autres, la transparence. Ce qui n'est pas sans poser de gros problèmes. Ça favorise beaucoup les choses, ça fait qu'on se comprend mieux, qu'on voit mieux ce que sont les autres et comment ils pensent, mais aussi, quelquefois, on dépasse les limites, on va trop loin dans la transparence, ou on ne va pas assez loin. C'est très difficile d'établir ce qui est bien, ce qui est pertinent dans ce domaine. Et là, il y a tout un ensemble de mises au point nécessaires qui posent vraiment beaucoup de problèmes. C'est comme si on pratiquait un nouvel art de vivre, une nouvelle façon de se comporter en groupe, en société, qu'on expérimente. Et on en est véritablement au stade de l'expérimentation. Et comme dans toutes les expérimentations, on tâtonne beaucoup, on se trompe, on fait le point, etc. On en est là actuellement. Au fond, on a un peu dépassé le problème de la non directivité intervenante en tant que méthode d'animation. On a vraiment réaliser quelque chose de très satisfaisant à ce niveau-là, mais par contre, dans le domaine des relations égalitaires, alors là, on a encore beaucoup à découvrir. Je tenais à dire ça, parce que c'est une conséquence de la mise en place de nouveaux groupes psychothérapeutiques ou de groupes de développement personnel. Il faudrait parler, mais ça prendrait beaucoup de temps, de ces groupes de développement personnel et de psychothérapie eux-mêmes, de tout ce qui s'y passe. Et il y aurait toute une analyse à faire, des récits, des analyses, que j'ai un peu essayé de faire dans ce livre qui s'appelle Apprendre à vivre, où j'ai essayé de montrer les problèmes qui pouvaient se poser dans un groupe. Mais ce livre date des années 80. Il faudrait parler maintenant de tout ce qui s'est passé depuis vingt ans, et il s'est passé énormément de choses. Il

faudrait en parler de manière plus systématique.

Si je reprends un peu tout ce que tu as dit par rapport à la psychothérapie, la méthodologie de cette psychothérapie et la non directivité intervenante, tu dis qu'à partir des années 1974-75, il y a eu une mise en place, une réelle invention d'une nouvelle pratique. Jusque-là, c'était une pratique pédagogique, et là, il y a une mise en place qui se juxtapose à la pratique pédagogique. Une mise en place d'une pratique d'animateur de groupe et de psychothérapeute. Et tu penses que cette pratique peut influencer beaucoup sur la pratique pédagogique. Et c'est même l'espoir de la pratique pédagogique.

A partir de là, c'est une suite de 68 où tu as été amené à fonder des institutions, hors université, pour expérimenter, rechercher cette nouvelle pratique d'animateur et de psychothérapeute. D'abord l'Institut des sciences de l'éducation, qui n'a pas duré beaucoup, deux ou trois ans, mais qui a été assez important pour toi. Il était centré sur la formation et sur l'enseignement, mais plutôt sur des pratiques d'analyse institutionnelles, avec des conséquences importantes sur les institutions. C'était intéressant mais pas suffisant dans ta recherche. Puis, après cet Institut des sciences de l'éducation, tu as participé à beaucoup d'associations qui se sont intéressées au développement personnel, aux groupes d'expression, etc. Jusqu'à ce que tu fondes avec d'autres, mais tu étais le promoteur, l'Institut Agora. Tu avais fait en 1973 une expérience instituante pour toi à Mons, qui était centrée sur les méthodes émotionnelles, gestalt, bioénergie, massage, etc. Tu as été séduit par ces méthodes et c'est à ce moment-là que tu as pensé qu'il était important de fonder cet Institut Agora, et en même temps, de commencer à promouvoir cette nouvelle pratique, la non directivité intervenante. La non directivité intervenante est une méthodologie (et aussi une éthique) parce qu'à la différence de la méthodologie centrée sur la personne, rogérienne, avec laquelle tu romps à ce moment-là, il y a beaucoup d'activités qui mettent en pratique des choses centrées sur le corps. A partir de là, il y a aussi différence avec la méthodologie rogérienne, qui est de se mettre au service des autres, mais de ne pas intervenir. Tu as pensé qu'il était important pour toi, mais aussi pour les personnes, de pouvoir avoir un type d'intervention parce que la méthode rogérienne te paraissait ne pas utiliser les ressources de l'animateur et être dans un cadre trop étroit. Donc, tu t'es dit : comment est-ce que je peux proposer à la fois des choses corporelles, mais pas seulement, des choses qui pourraient faire avancer la personne dans son processus de développement autre que l'écoute active. L'écoute active étant pour toi absolument insuffisante à ce moment-là.

A partir de 1973-74, tu as décidé d'introduire des propositions, et ça t'a amené à toute une réflexion qui a abouti au concept de non directivité intervenante. C'est-à-dire comment être non directif en étant intervenant. Et la réponse est : si je suis attentif au désir des participants et si j'interviens seulement dans le champ des désirs exprimés par les participants, à ce moment-là, je peux faire des propositions parce que je suis dans un rapport de collaboration avec l'autre. J'aide l'autre à aller dans le sens où il veut aller, l'autre étant toujours libre de ses choix, de refuser mes propositions. Mais je travaille avec l'autre à la réalisation de ses buts. C'est pour ça que tu dis que ton maître principal, plus que Rogers, c'est Lewin, qui a

commencé à formuler ça dans ce qu'il a appelé la self direction, sauf que c'était moins élaboré, plus flou que ce que tu as continué à penser et à pratiquer. Tu as écrit beaucoup d'articles à ce sujet, à partir du livre sur la pédagogie institutionnelle, qui est antérieur. Tu as écrit beaucoup d'articles sur la NDI et tu as fait une espèce de manifeste à propos de ça, L'écoute du désir, publié dans les années 90, où tu définissais ces méthodes dans un texte que tu considères comme essentiel. Tu l'as retravaillé, jusqu'à ces derniers mois. Et ce texte est fondamental, basique sur la non directivité intervenante, que tu conseilles d'ailleurs à Maria Antonia de lire attentivement. C'est un texte de base que tu as retravaillé et mis au point de manière définitive il y a deux-trois mois.

Tu vis aussi une chose qui me paraît très importante, c'est qu'à partir de 1990, il y a eu d'autres types de groupes que les groupes traditionnels, c'est-à-dire la psychothérapie, des groupes de piscine, qui ne sont peut-être pas traditionnels, mais qui sont des groupes centrés sur la sexualité, la formation de thérapeute en France, à l'étranger, la psychothérapie individuelle. Tout ça sont des choses assez traditionnelles dans ce domaine. Par contre, à partir de 1990, il y a eu tout à fait autre chose, des groupes où s'est introduite la gratuité. Il y a des groupes de recherche, sur la sexualité, sur le développement de la personne, les processus de changement, etc. Une revue, Implication. Des cafés-débats, un lieu où les gens peuvent venir débattre de thèmes qui les concernent, avec notre méthode, gratuitement. Et tous les ans, une rencontre autour de la non directivité intervenante, qui réunit 100-150 personnes environ. Ces groupes sont gratuits et que tu fais dans un esprit de militantisme. Personne n'est payé pour ça, mais souvent, on paie, ça nous coûte de l'argent.

Donc, à partir de ces années-là, et peut-être avant, il y a un autre volet dans ta pratique, qui est non seulement une pratique de formateur, une pratique de psychothérapeute, mais aussi une pratique de gestionnaire d'entreprise. Tu gères une entreprise de militants, et tu as provoqué la constitution d'équipes diverses. A la différence des équipes militantes dans des associations ou des équipes professionnelles, on travaille autour d'un projet. Il y a des rapports d'étape, le projet avance, etc. Mais on est centré sur une tâche. Alors que là, on n'est pas seulement centré sur une tâche, mais les personnes qui font partie de ces équipes sont aussi centrées sur elles-mêmes, sur ce qu'elles éprouvent et sur les relations entre les membres. Alors, c'est très difficile. Ça veut dire qu'en pratiquant la non directivité intervenante jusque-là, et pas seulement en psychothérapie, dans l'enseignement, on se rend compte que c'est une éthique de la communication, une éthique de vie, qui promeut un nouvel art de vivre où il y a ouverture, transparence et projet en même temps. Ouverture, transparence, interrelationnalité, communication et projet : c'est compliqué et ça ne va pas toujours ensemble. Ce qui veut dire que ça a été assez difficile. Il y a eu des gens qui sont partis, des gens qui sont rentrés. Parce que dans ces équipes, il y a collaboration, il y a une nouvelle forme de relation qui exclu toute forme de pouvoir. Et toi-même qui est l'instigateur le plus souvent de ces équipes et à l'origine des idées de ces équipes, tu ne veux pas avoir le pouvoir et tu ne veux pas les diriger. C'est une nouvelle société qu'on est en train de fonder et c'est très complexe. Ce qui fait qu'il y a eu des crises dans ces équipes, et aussi des satisfactions. Et actuellement, il y a une équipe qui

| fonctionne avec relativement de satisfaction.

Je peux ajouter qu'en fait, cette pratique, comme ma pratique pédagogique, c'est la pratique qui me fait vivre. C'est important parce que j'ai énormément écrit et fait de recherche, mais je ne vis pas de cela. Mes livres ne m'ont jamais fait vivre, je n'ai jamais rien gagné avec mes livres. Donc, je vis à la fois de la pratique pédagogique et de la pratique thérapeutique. C'est important de le dire parce qu'il y a des gens qui font de la recherche en étant payée, au CNRS ou des choses comme ça. Ça n'a jamais été mon cas. Mais il n'empêche que je me considère autant comme un écrivain que comme un praticien de la pédagogie ou de la psychothérapie.

| Une grosse part d'écrivain, une grosse part de chercheur, et une part de pratique...

Chercheur et écrivain, je mets ça ensemble. Et praticien, maintenant surtout de la psychothérapie.

Réflexion de type anthropologique

22 avril 2002

C'est le dernier entretien et je vais essayer de faire, non pas une synthèse, mais une réflexion de type anthropologique. Ce travail est un travail d'anthropologie sur moi-même, dans la mesure où je suis capable de réfléchir sur mon propre cas, ce qui n'est pas évident. Je vais essayer de le faire.

Si j'y réfléchis, j'ai l'impression que je suis le résultat d'un certain nombre d'influences. J'en vois essentiellement quatre. Je vais un peu survoler ma propre vie. C'est un peu audacieux, mais je vais essayer de le faire.

Une première influence, c'est là où je me situe au niveau historique, si je puis dire, par rapport à ma naissance et par rapport à l'époque où je suis apparu et où j'ai vécu, où j'ai passé mon enfance et ma jeunesse. Je suis né en 1924. C'est une époque de grands bouleversements. Toute l'époque entre 1914 et 1944, 30 ans, est une époque d'énormes bouleversements historiques. Premièrement, il y a les deux guerres mondiales avec tous les fascismes, pas seulement le fascisme allemand et le fascisme italien, mais le fascisme qui s'est répandu en Europe et après dans d'autres parties du monde, en Amérique Latine ou dans les pays arabes, postérieurement. Donc, les fascismes, la naissance du communisme, la Révolution russe et l'extension du communisme, le stalinisme, la guerre d'Espagne, le triomphe du colonialisme et un certain nombre d'autres phénomènes. Il y a une espèce de concentration. La montée de la gauche à laquelle répond le fascisme, etc. Il y a un nombre énorme de phénomènes historiques d'une très grande importance, et en même temps, de phénomènes extrêmes.

Mais avant de voir ce que cette époque a pu avoir d'influence sur moi, et d'autres en même temps que moi, je voudrais faire une considération générale sur l'influence que peut avoir une époque sur quelqu'un. A mon avis, une époque, c'est un ensemble de possibles qui se présentent à

l'individu, surtout à l'individu jeune, à l'enfant ou à l'adolescent. Et ces possibles varient beaucoup d'une époque à l'autre. On pourrait dire que des milliers de messages sont envoyés à un individu donné, surtout s'il est jeune, par le milieu et l'environnement. Ces messages sont plus ou moins captés par le sujet et influencent le sujet dans un sens ou dans un autre. Il y a des époques qui sont des époques de calme relatif, et des époques que l'on pourrait qualifier d'époques de crise.

Je vais faire un grand survol historique, qui va bien au-delà de mon cas, mais qui est important. Depuis la Renaissance, il y a eu trois grandes crises majeures dans l'histoire européenne, mais qui ont affecté aussi la planète entière. A l'époque de la Renaissance, il y a eu les guerres de religion et l'apparition de nouvelles conceptions philosophiques, techniques, intellectuelles, de nouvelles visions du monde, le protestantisme. Et tout ça aboutit à une grande crise qui se situe surtout au début du XVIIe siècle, en gros jusqu'en 1660, jusqu'à l'avènement de Louis XIV, la fin de la révolution anglaise. Cette crise se caractérise d'une part par un raidissement des états catholiques et protestants. Et la guerre de 30 ans qui a été une guerre catastrophique où l'Allemagne a été littéralement ravagée, elle a mis un siècle à s'en remettre. Et surtout la révolution anglaise, avec l'exécution de Charles Ier en 1649, pour aboutir en 1660, la dictature de Cromwell, la mort de Cromwell, et postérieurement, la révolution tranquille et l'institution de la première démocratie constitutionnelle, monarchie constitutionnelle en Europe. Elle servira de modèle à toute l'Europe après. C'est une époque de très grands bouleversements. Elle a été suivie par le XVIIIe siècle, la révolution industrielle et la philosophie des Lumières. Toute cette efflorescence intellectuelle fantastique qui a eu lieu au XVIIIe siècle. C'est la première grande crise.

La deuxième grande crise se situe à la fin du XVIIIe siècle, surtout en France. C'est la Révolution et l'Empire, les guerres de la révolution, les guerres napoléoniennes, tout ça se terminant vers 1820 environ. Cette époque-là se caractérise aussi par de très grands bouleversements et aboutit à une révolution qui n'est plus exactement une révolution technique ou technologique, ou philosophique et intellectuelle, mais plus une révolution politique. Ce sont les structures politiques qui changent complètement. Ce changement va s'accroître de plus en plus et va prendre des proportions énormes avec les révolutions de 1830, 1848, 1871, etc. Et finalement l'apparition du communisme et du socialisme à la fin du XIXe siècle. C'est la deuxième grande crise qui va, en gros, de 1789 à 1820, une trentaine d'années aussi.

La troisième grande crise, c'est la crise qui va de 1914 à 1945, là aussi une trentaine d'années. C'est une crise énorme où il y a eu 80 millions de morts, environ 20 millions de morts pendant la première guerre mondiale, 60 millions pendant la deuxième... Une hécatombe comme probablement l'humanité n'en avait jamais vu, avec les camps de concentration et tout le reste.

Je nais dans cette période et l'hypothèse que je fais, c'est que quelqu'un qui naît dans cette période voit des choses fantastiques se passer sous ses yeux,

des bouleversements. Et ça lui donne une vision héroïque, épique de la réalité. C'est assez net en ce qui concerne la génération romantique, celle qui est née pendant la deuxième grande crise, qui a donné des gens comme Victor Hugo, Alexandre Dumas, Lamartine, Auguste Comte, Marx, etc. Cette grande crise-là a donné des gens qui avaient énormément le sens de l'épopée, de l'héroïsme et finalement, de la révolution. Les grands révolutionnaires, les socialistes français par exemple, sont nés pendant cette période romantique, pendant cette crise-là : Proudhon, Blanqui, etc.

Je nais pendant une époque comme ça, et je fais l'hypothèse que ça donne une vision héroïque, épique et révolutionnaire du monde. Et moi, j'ai cette vision. Et je m'aperçois que je l'ai si je réfléchis à mon cas, et spécialement à des phénomènes qui se sont passés dans mon enfance et dans mon adolescence.

D'une part, je suis fasciné par l'épopée coloniale, et ça, grâce à l'Exposition coloniale de 1931 où j'ai 7 ans. Je vais à l'Exposition coloniale et je suis complètement fasciné par ces réalités coloniales, que je ne vois pas du tout d'une manière colonialiste. Pour moi, c'est la découverte d'autres peuples. Et ce qui me frappe le plus, c'est précisément l'aspect héroïque. Je suis fasciné par les grands explorateurs, Stanley, Brazza. Je lis des choses là-dessus. Je suis aussi fasciné par les explorations polaires. Je connais tout sur les explorations polaires. Je me revois encore écrivant dans des petits carnets, les événements plus ou moins récents à l'époque. La conquête du pôle nord et du pôle sud par Perry, Amoulsen, Nansen, Scott, etc. Je connais tout ça à l'âge de 8-9 ans. Tous ces faits héroïques me fascinent et plus ils sont héroïques, plus ils me fascinent. Ensuite, toute mon adolescence, je suis fasciné par les pays lointains. Pas les pays coloniaux à proprement parler, mais l'Afrique surtout, les pays "sauvages", primitifs. Tout ça me fascine littéralement et j'ai envie d'y aller et je me prépare à y aller. Donc, dans ma tête, il y a réellement un désir d'aller dans ces régions. Quand je décide, à 18 ans, de rentrer dans la vie religieuse, au départ, ce n'est pas spécialement les Dominicains, ce sont les ordres religieux en partie à cause de leur côté aussi héroïque. Par exemple, je vais voir les Trappistes, les ordres religieux très extrêmes, pour savoir ce qui s'y passe et je suis tenté par eux. Les Bénédictins, les jésuites, et finalement, je décide d'aller chez les Dominicains à cause de leur côté intellectuel. Mais la dureté de la vie monastique m'attire par elle-même. Cette dureté m'attire, ce n'est pas fait pour me repousser, mais au contraire pour m'attirer. Et d'ailleurs, quand je rentre chez les Dominicains, ils pratiquent encore à cette époque la règle monastique d'une manière très stricte. Par exemple, on se lève à 3 h du matin tous les jours... des trucs abominables... mais ça ne me déplaît pas, et même ça m'attire. D'autant plus qu'à l'époque, il y a la guerre. Je rentre chez les Dominicains pendant la guerre. On crève de faim littéralement, on crève de tout. Il y a les bombardements, etc. Et ensuite, cette vision héroïque continuera à m'habiter, au point que quelque part, je deviens révolutionnaire. Pas révolutionnaire au sens des maoïstes ou des trotskistes, mais révolutionnaire au sens des idées, des conceptions, des convictions, etc. Et quand dans les années 60, je vais avec des copains inventer la pédagogie institutionnelle, et ensuite la non directivité intervenante, il y a une vision révolutionnaire, un désir profond de changer les choses, de bouleverser la société, de créer une

nouvelle société. Et tout ça ne me fait pas peur, au contraire, tout ça m'attire. Si, ça me fait peur quand même, mais en même temps, je suis attiré par tout ça, même si ça me fait peur. Il y a ça en moi, une vision héroïque des choses. Donc, je me sens très proche de tous ces gens qui sont nés dans des époques de grande crise. Et je pense que, quelque part, j'en fais partie. Et même à travers mon œuvre, je suis quelqu'un qui veut construire une cathédrale. Ça aussi, c'est un côté de moi qui me gêne énormément, mais qui est un côté de moi. Je suis incapable d'écrire un petit truc de rien du tout, même génial. Il faut que je bâtisse une véritable cathédrale, un monument. Par exemple, L'aventure humaine, c'est une vision de l'évolution de l'ensemble de l'humanité. Pas moins. C'est tout de suite quelque chose de très grandiose. Un peu comme les gens de la génération romantique, je pense à Victor Hugo, La légende des siècles, ou Auguste Comte, Marx. Des gens qui sont incapables de produire des œuvres limitées et possédant les qualités d'une œuvre limitée, c'est-à-dire bien ficelée, bien précise, ne débordant pas. Non, immédiatement, moi, je construis un monument, je déborde, j'englobe des époques, des siècles et des millénaires. Et toute ma pensée est comme ça, une pensée englobante, qui survole les siècles.

Je crois que c'est très important et que ça vient des influences que j'ai reçues dans mon enfance, à cause probablement de l'époque où je suis né, c'est-à-dire 1924, au milieu de cette époque que je qualifie de troisième crise dans le monde occidentale, c'est-à-dire la période 1914-1945. Trente années qui précèdent les Trente glorieuses qui vont suivre, 1945-1975. Ces trente années de crise aiguë vont être suivies par trente années glorieuses. Qui elles-mêmes seront suivies par une grande misère, c'est l'époque où nous sommes actuellement. Et spécialement le lendemain du jour où Le Pen, pour la première fois, va aller aux élections présidentielles. C'est une misère absolue.

Deuxième influence : l'influence de la famille de ma mère, qui est une famille hyper cultivée. Il y a dans ma famille des peintres, des musiciens, des gens qui ont écrit, des médecins. Ma grand-mère maternelle était peintre et j'ai des tableaux d'elle qui sont très valables. D'ailleurs, il y a des Américains qui voulaient lui acheter des tableaux et elle n'a jamais voulu parce qu'elle était mère de famille et qu'il n'était pas question à l'époque qu'une mère de famille se mette à vendre ses propres tableaux. Mais elle faisait des tableaux très valables, très intéressants, attirée par les peintres flamands. Il y avait des musiciens du côté de ma mère également, un peu par alliance, mais quand même. J'avais un oncle qui était compositeur. Mon grand-père médecin était un homme hyper cultivé, qui était capable de jouer une sonate de Beethoven par cœur au piano, de réciter des textes de Virgile, avec qui je parlais beaucoup quand j'étais enfant des littérateurs classiques. Il était effrayé à l'époque par mes positions. Il me disait : "tu sais, il ne faut pas exagérer". Il me freinait, j'étais très jeune, j'avais une dizaine d'années. J'étais complètement fasciné et marqué par cet homme qui a lui-même écrit des livres à l'époque de Charcot, sur l'hystérie. Il a été un de ceux qui a introduit en France l'homéopathie et l'acupuncture. Je le revois apprenant le chinois pour pouvoir... Il a introduit l'acupuncture en France avec ????. Des gens très cultivés, et je pense que j'ai profité de cette culture. Encore que ma mère n'est pas du tout cultivée. Le frère de ma mère, qui était médecin aussi,

ne l'était pas spécialement. Mais par contre, si je remonte à la génération de mon grand-père et de ma grand-mère, les deux étaient des gens très créatifs et très cultivés. Et ils ont eu sûrement une grosse influence sur moi. C'est la deuxième influence. Et le désir de ma mère que je sois comme mon grand-père, que je reprenne le flambeau, etc. Je pense que ça a joué un grand rôle.

Une troisième influence, probablement plus importante, c'est celle de mon père et de la famille de mon père. Du côté de la famille de mon père, ce sont des gens qui sont Parisiens depuis très longtemps. J'ai fait quelques recherches historiques. On remonte sûrement à Paris jusqu'à la Révolution française, et probablement, c'est une famille bourguignonne, issue de la Côte-d'Or, de la région de Beaune. Des vigneronniers probablement, qui sont montés à Paris avec les malles postales. Ils ont travaillé dans la poste et ils sont montés à Paris. J'ai eu un arrière grand-père qui était secrétaire général de la gare de Lyon. Des cheminots, si on peut dire, qui sont montés à Paris. Du côté de mon père, c'était un milieu typiquement parisien, voltairien, anticlérical, athée, hostile au curé, bouffant du curé, etc. Et moi aussi, j'ai été très marqué par ça. Même si à l'adolescence, les idées et les conceptions de la famille de ma mère, la conception catholique, ont pris le dessus. Derrière, il y avait quand même ces influences de la famille de mon père, qui se situent plutôt dans mon enfance. Et ces influences ont réapparu après. Je me vois encore à 10-11 ans dire "je suis Républicain comme mon père". Républicain, ça ne veut plus dire grand-chose actuellement, mais à l'époque, ça voulait dire un peu révolutionnaire.

A propos de l'héroïsme, quelque chose que j'ai oublié. Je me revois avec ma tante, une sœur de mon grand-père et qui m'emmenait partout au cinéma, au théâtre. J'allais voir un film sur Pasteur, et à la sortie du film, je disais : "oui, je veux être comme Pasteur". C'est le côté héroïque, épique.

La troisième influence, celle de la famille de mon père, qui je crois a été importante puisqu'à 24-25 ans, quand je suis sorti de chez les Dominicains, j'ai fait une évolution très rapide, qui m'a fait rejeter absolument toutes les idées de la famille de ma mère. Ça s'est fait en très peu de temps, 2-3 ans, j'ai tout rejeté : la religion, la morale, les principes de toutes sortes, politiques, sociaux, et tout le reste. Ça a été très important.

Ensuite, la quatrième chose, d'une manière plus précise, ce sont les événements auxquels j'ai été confronté et l'âge auquel je leur ai été confronté. J'avais 20 ans en 1944 et 21 ans en 45. A la libération, j'avais 21 ans. J'étais à l'âge où on peut vivre pleinement... J'ai eu la chance d'être assez jeune pendant la guerre pour ne pas être embrigadé par l'un ou l'autre, même par la Résistance. J'ai été tenté au début, mais je n'ai pas poursuivi, bien que ma famille était pétainiste. La Résistance m'a tenté un instant, mais j'étais vraiment très jeune. Mais j'étais assez âgé quand même pour pouvoir profiter de l'après-guerre, la période qui a suivi 1945, qui a été une époque extraordinaire. C'était une époque d'éclatement, tout était nouveau, il y a eu un phénomène de décompression absolument fantastique. C'était le jazz, Saint-Germain-des-Prés, Sartre et Simone de Beauvoir. C'était tout ça et j'en ai énormément profité. Je sortais de chez les Dominicains et j'étais dans une phase de libération totale. Et cette phase de libération personnelle

correspondait, était en harmonie avec la libération qui se produisait dans la société. Il y avait une espèce de grande unité, tout le monde participait à la rénovation de la France, depuis De Gaulle jusqu'aux communistes. C'était une époque de grâce. Et j'ai énormément profité de tout ça. Dès les années 1952-53, j'ai quitté Paris pour partir en province avec ma première femme, dans des collèges de province. Mais entre 1945 et 1952, j'ai énormément profité de cette atmosphère parisienne.

J'avais 20 ans en 1944, et j'avais 40 ans en 1964 et 44 ans en 1968. Donc, en 1969, j'étais encore dans une époque de pleine maturité, et j'ai pu profiter au maximum de tout ce qui s'est passé en 68. J'y ai énormément participé, directement, au premier plan. J'étais à la Sorbonne, j'ai occupé l'INRP, j'ai fait beaucoup de choses. J'étais aux premières loges, et là aussi, si on peut parler en termes d'influences, je crois que j'ai subi ces influences au maximum.

Donc, les Trente glorieuses, entre 1945 et 1975, pour moi, ça correspond à l'époque de 20 à 50 ans. Donc, exactement l'époque de ma maturité, la grande époque en France, la grande époque en Europe. On est redevable encore des Trente glorieuses. C'est là où tout a bougé, la politique, la science, l'art, la littérature, tout a bougé, tout s'est transformé. Et moi, j'étais dans maturité. Et quand la réaction a commencé à triompher, et c'est comme ça que je l'ai vécu, comme un triomphe de la réaction, du conservatisme, de la bêtise en définitive, à partir des années 1975-80, j'étais assez âgé à ce moment-là pour, d'une part, ne pas être influencé par ça, et d'autre part, pour pouvoir prendre des positions très claires par rapport à ça, en opposition. J'ai résisté et je continue à résister à tout ce mouvement de reprise en main, d'ordre moral, d'autoritarisme, qui a fleuri et qui a triomphé à partir des années 80. Et qui atteint son paroxysme aujourd'hui. Et aujourd'hui, je suis prêt à résister autant à tout ce mouvement, comme je l'ai fait depuis 20 ans.

Donc, ma vie est complètement liée à des événements historiques importants, qui m'ont influencé, et auxquels j'ai été mêlé.

Mon père a eu une très grosse influence, parce qu'il n'a pas eu d'influence, paradoxalement. Je ne sais pas si on peut dire ça, mais en gros, ça reviendrait un peu à ça. Mon père, c'était pour moi le modèle de la non directivité. Il ne cherchait pas du tout à avoir quelque autorité que ce soit. Il était très présent. Bien sûr, il était, comme tous les hommes de cette époque, de cette classe sociale, très occupé. Encore que... Il a fini cadre supérieur, mais au départ, il n'était pas du tout cadre supérieur. Il était un employé de commerce. Je n'ai jamais su ce qu'il faisait d'ailleurs. Il était intéressé par la science, beaucoup. Quand il était jeune, à 19 ans, il était dans le Génie, l'arme militaire du Génie, dans les transmissions et la météorologie. Il était passionné par ça. Il avait des goûts scientifiques considérables. Et en même temps, c'était un commerçant et un commercial. Et quand il avait 80 ans, je lui ai dit un jour : "mais qu'est-ce que tu as fait réellement dans ta vie au point de vue professionnel, parce que je ne l'ai jamais su ?"

... ça voulait dire parler anglais, espagnol, etc. et correspondre avec ces

pays. C'est vrai qu'il était allé en Angleterre très jeune et qu'il parlait très bien l'anglais. Il parlait espagnol aussi. Dans son esprit à lui, il avait fait de l'import-export. Donc, c'était un commercial. Qu'il n'était pas en réalité. Comme je l'ai dit, c'était un employé au début, qui a fini cadre supérieur, qui a été chef du personnel chez Pechiney, mais tout à fait à la fin de sa vie. Je crois que ce n'était pas fondamentalement un cadre supérieur. C'était plutôt un employé de niveau plutôt supérieur, mais il n'avait pas vraiment fait d'études, il n'avait que le certificat d'étude. Il n'avait pas du tout fait d'études supérieures à cause de la première guerre mondiale qui l'en avait empêché. D'ailleurs, même sa famille ne l'aurait probablement pas souhaité. Donc, il était assez ouvert, assez cultivé, il avait beaucoup de possibilités, de cordes à son arc. Mais il n'a jamais cherché à m'imposer quoi que ce soit. Je pouvais dire : je veux faire ceci ou cela. A l'époque je voulais être médecin militaire aux Colonies, ce qui est assez joli, à cause de ma fascination pour les pays coloniaux. Il n'y voyait aucun inconvénient. Il ne voyait aucun inconvénient à ce que je rentre chez les Dominicains. Il ne voyait aucun inconvénient à rien du tout. Après, il a été fier de moi parce que j'ai passé l'Agrégation de philosophie, j'étais un Agrégé, une réussite sociale. Donc, il était fier. Mais il était fier, c'est tout. Il n'estimait pas qu'il avait été pour quelque chose dans cette carrière. C'était un homme modeste, pas du tout prétentieux, pas du tout autoritaire, présent, gentil, beaucoup plus gentil que ma mère, qui était une femme qui ne fréquentait que les aristocrates et qui aurait voulu elle-même être une aristocrate, ce qu'elle n'était pas. A la limite, c'était une bourgeoise. Lui n'était pas un bourgeois. Il avait des mœurs un peu populaires, qui faisaient souffrir ma mère. Il léchait son assiette, par exemple. Ma mère, ça la dégoûtait complètement, elle ne supportait pas certaines habitudes de mon père. Il disait "merde" tout le temps... Et à la fin de sa vie, j'ai beaucoup communiqué avec mon père et j'ai eu des rapports très forts avec lui, ce qui n'était pas le cas tout au cours de ma vie. Il faut dire aussi que je le méprisais, je considérais que c'était un pauvre type, un homme pas du tout intéressant, pas du tout cultivé, ce qui était faux.

Donc, il m'a laissé absolument faire ce que je voulais et prendre mes propres décisions, gérer ma vie moi-même. Et je pense que ça a joué un rôle considérable dans mon évolution. C'est-à-dire que les idées que je défends maintenant par rapport à la non directivité, au fond, j'en ai profité, de ces idées, à travers mon père. Pas à travers ma mère, non. Elle n'était pas du tout non directive. Elle régnait par les sentiments. Quand elle ne voulait pas qu'on fasse quelque chose, elle se mettait à pleurer et ça nous influençait beaucoup. Et j'ai appris toute ma vie à résister aux larmes de ma mère. On disait : "pauvre maman est malade, elle est au lit". Elle avait des maux de tous les côtés. Je disais "je m'en fiche". Je ne voulais pas du tout me laisser piéger par ma mère qui faisait une espèce de chantage affectif incroyable, qui a probablement joué plus sur ses filles. Mon frère et moi, on est assez semblable, et très différents de mes deux sœurs, qui sont beaucoup plus rangées, plus intégrées, plus normalisées que mon frère et moi. Donc, il faut noter cette personnalité de mon père et l'influence que cette personnalité a eue sur moi.

Dans cette dernière cassette que tu fais pour Maria Antonia, tu veux faire une réflexion globale concernant ta vie, mais qui est plus une

réflexion de type anthropologique sur soi-même, encore que ce soit compliqué de faire ça sur soi-même.

Tu dis que tu es le résultat d'un certain nombre d'influences, et tu commences par les influences au niveau historique. Tu dis qu'il y a dans l'histoire, des périodes de grands bouleversements et des périodes de relative tranquillité. Or, toi, tu es né dans une période de bouleversements. Au niveau historique, tu fais une espèce de survol historique. Tu pars de la Renaissance jusqu'à l'époque moderne, où il y aurait trois crises. De la Renaissance jusqu'au XVIIIe siècle, schématiquement, les guerres de religion, avec l'apparition de conceptions nouvelles du monde, un raidissement des Etats catholiques et protestants, avec la guerre de 30 ans, qui a été abominable, la révolution anglaise, l'exécution du roi, la dictature de Cromwell et l'institution de la première monarchie constitutionnelle et la révolution industrielle. C'est une première période que tu définis.

La crise se situant précisément entre 1600 et 1660.

Après, tu parles d'une seconde crise qui démarre à la révolution de 1789 et qui va en gros jusqu'aux trois révolutions, 1830, 1848, 1871. Il y a l'apparition du communisme et l'apparition du socialisme. Il y a eu des sursauts très importants dans cette époque-là.

La crise elle-même se situe entre 1789 et 1820.

Puis une troisième crise que tu situes entre 1914 et 1945, période pendant laquelle tu es né. C'est une période d'hécatombe comme on n'en a jamais vu dans le monde, avec les guerres mondiales, une période de très grand bouleversement. Tu penses que l'influence d'une époque sur quelqu'un, c'est un ensemble de possibilités qui sont particulières à une époque, qui façonnent les hommes...

Spécialement les enfants et les adolescents, ceux qui naissent à cette époque-là, surtout.

... et leur transmettent des messages qui les influencent d'une manière pratiquement définitive. C'est ce que j'ai cru comprendre. Et toi, étant né au moment de cette crise de 1914-45, étant né en 1924, dans une période de grands bouleversements, cela te donne une espèce de vision héroïque de la réalité : ces grandes guerres donnent une vision héroïque de la réalité, ces moments coloniaux, d'exploration du monde, de découvertes scientifiques. Tout ça donne un sens de l'épopée et en même temps un sens de la révolution. Et tu compares un peu cette période avec celle qui a précédé, de 1789 à 1820, dans laquelle il y a eu aussi le sens de l'épopée avec Victor Hugo, Marx, les socialistes, Proudhon et d'autres.

Tu dis que dans ton enfance, toi qui est né dans un moment héroïque et un moment d'épopée, tu as toujours été fasciné par le grandiose. C'est-à-dire par l'épopée coloniale, vers 7-8 ans, non pas parce que c'était les Colonies, mais c'était extraordinaire de découvrir les autres peuples. Les explorations polaires, tu voulais aller en Afrique. Tout ça très jeune, jusqu'à 10-12 ans.

J'ai oublié de dire l'influence de l'Exposition universelle en 1937. 1931, l'Exposition coloniale. 1937, l'Exposition universelle où j'ai retrouvé à nouveau les pays africains. Je m'y revois encore.

Jusqu'à la fin de ton adolescence, un sens de l'héroïsme très grand, qui a continué d'ailleurs, quand à 18 ans, quand tu es rentré dans les ordres religieux. D'abord tu as cherché des ordres religieux qui pouvaient te permettre d'aller loin. Tu es rentré chez les Dominicains aussi à cause de la dureté de la vie monastique qui était une espèce d'héroïsme aussi. Cette vision héroïque des possibilités humaines a continué à t'habiter jusqu'à maintenant et tu es devenu très vite révolutionnaire au sens des convictions, au sens des idées. La pédagogie institutionnelle, puis la NDI, c'est quand même quelque chose de révolutionnaire parce que c'est la vision de la création d'une nouvelle société, dans laquelle tu vas de plain-pied, comme un explorateur polaire ou un explorateur de l'Afrique, même si tu risques d'avoir des peurs, même si tu es battu par la société qui t'entoure ou les gens qui t'entourent.

Et comme cette période héroïque, tu ne peux pas, non pas que tu ne voudrais pas, construire autre chose qu'une œuvre gigantesque. Une espèce de cathédrale, une espèce de monument. Dans les livres que tu écris, tu dis "je déborde", comme une épopée. Et tu donnes comme exemple L'aventure humaine. Tu compares ça à La légende des siècles. C'est un truc énorme, comme dirait Flaubert. Ta pensée est englobante, et même si tu admires des œuvres plus concises et plus précises, tu ne t'y retrouves pas, ce n'est pas ton histoire.

C'est l'influence ethnologique, globalisante au niveau historique. Après, tu parles d'une deuxième influence de la famille de ta mère, qui était une famille hyper cultivée, avec des peintres, des musiciens, des savants, ton grand-père qui a introduit l'homéopathie, l'acupuncture, qui a fait des recherches, qui a écrit des bouquins, etc. Tu as beaucoup profité de cette culture. Tu es devenu un homme cultivé presque malgré toi, par osmose.

Ta mère était quand même quelqu'un de ce milieu-là. Même si tu dis qu'elle n'était pas cultivée, je fais quand même l'hypothèse qu'elle avait une base de culture. En tout cas, elle a eu un désir sur toi, celui que tu deviennes comme ton grand-père, quelqu'un de savant. Donc, il y a une influence profonde de cette famille-là, y compris de ta mère.

La troisième influence, qui est très différente, c'est l'influence de la famille de ton père. Elle n'était pas cultivée, elle était parisienne. C'est une famille de vigneron au XVIIIe siècle, qui est venue à Paris rapidement. Ta famille paternelle était une famille parisienne, qui travaillait dans les malles-postes, comme une sorte de famille de cheminots de nos jours : une famille voltairienne...

Dans les malles-postes et ensuite dans les chemins de fer...

Une famille voltairienne, athée, anticléricale. Et ces influences-là qui avaient disparu sous l'influence de ta famille maternelle, qui était une famille catholique, bourgeoise, ont réapparu quand tu es sorti de chez les Dominicains, et très très vite. On pourrait mettre dans cette influence familiale, l'influence de ton père, parce que ça fait partie de la

famille de ton père. Paradoxalement, cet homme-là qui était modeste, gentil, probablement présent, mais avec une certaine distance, il n'a jamais cherché à t'imposer quoi que ce soit. Il n'a jamais cherché à être autoritaire. Il a eu une forte influence sur toi sans le vouloir. Et même, tu dis un truc extrêmement intéressant, c'est comme si ton père, sans le savoir, et toi, sans le savoir, aviez commencé à pratiquer la non directivité ensemble. Etant donné qu'il n'a jamais cherché à t'influencer, il t'a laissé gérer ta vie, tu es rentré dans les ordres..., tu es sorti des ordres.... Il était fier de toi quand tu as eu une position sociale. C'est tout. Il n'a jamais cherché à être autoritaire. Donc, peut-être que si on creusait mieux, la NDI et lui, ce n'est pas si loin.

Après, tu parles d'une quatrième influence, ce sont tous les événements dont tu as profité dans la société. A la fin de ton adolescence, la Libération, à 20-21 ans. C'était un moment assez extraordinaire où il y avait une libération de la société, après la contrainte et la difficulté vécues jusqu'en 1945, où tout semblait possible, au niveau culturel, social, économique. Les communistes étaient bien avec le Général de Gaulle, il y avait le jazz, cette efflorescence de Saint-Germain-des-Prés avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Et ça correspondait à une phase de libération personnelle pour toi puisque tu sortais de chez les Dominicains, et en même temps qu'une phase de libération de la société. C'était pour toi un moment de grâce dont tu as pu profiter.

Deuxième moment de grâce en 1968. Tu avais 43-44 ans, et en pleine maturité, tu as participé et profité beaucoup de cet autre moment de grâce de la société de 68, qui t'a influencé au maximum. Et après, dans ta maturité, tu as vécu les Trente glorieuses. Et à la fin des Trente glorieuses s'est mise en place une force de réaction, de conservatisme, mais tu étais trop âgé à ce moment-là pour subir cette influence. Tu ne subissais pas cette influence, au contraire, tu réagissais contre et tu résistais à l'ordre moral, et tu continues aujourd'hui à résister à cet ordre moral.